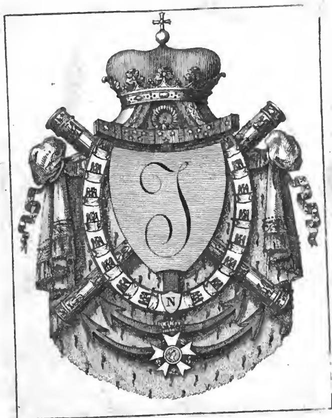


ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME PREMIER.





L'heure de midi sonna.

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

Avec Figure.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET Cie. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

801. — 9.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous croyons devoir faire précéder cet ouvrage de la lettre suivante, qui nous a été adressée par un de nos correspondans de Hambourg :

Hambourg, le 8 février 1801.

« Le Roman d'*Elise Duménil*, que vous trouverez dans l'envoi que je vous annonce, vient d'obtenir un brillant succès en Angleterre. Les journaux en ont fait le plus grand éloge, et déjà il est admis dans les écoles de la langue française, comme un modèle de bon goût et de style épistolaire.

» Cet ouvrage a le mérite rare d'offrir tout l'intérêt du Roman, sans avoir rien de roma-

nesque. L'action qui est peu compliquée, se passe dans l'intérieur de deux familles, et dérive de la différence des opinions et de la conduite des pères de deux jeunes gens destinés l'un à l'autre dès leur plus tendre enfance.

» De cette source découlent les évènemens et le but moral d'*Elise Duménil*, qui consiste dans les inconvéniens attachés, d'une part, à une sévérité déplacée, et de l'autre, à une excessive indulgence. La situation des amans au milieu des deux êtres si opposés auxquels ils doivent soumission et obéissance, est singulièrement attachante : on les voit dans un combat perpétuel entre des devoirs qu'ils respectent, et la passion qui maîtrise leurs ames. Rien n'est intéressant comme le développement que l'auteur a donné, dans ces circonstances difficiles, au caractère de son héroïne.

» Simple, ingénue comme la nature, et douée de la sensibilité la plus profonde, Elise peint avec la plus aimable candeur la violence de son amour pour le jeune Alfred. Il lui est impossible d'imposer silence à la voix qui parle si impérieusement à son cœur; et si jamais entraînée par un penchant irrésistible, elle avoit le malheur de s'égarer, elle inspireroit, s'il étoit possible, un plus vif intérêt, mais ne perdroit

rien de sa pureté aux yeux de son amant ; et même de ses lecteurs.

» Il est un autre personnage qui, sans être aussi important qu'Elise et Alfred, joue un très-grand rôle ; je veux parler de Ferdinand, ami d'Alfred. La crainte de dérober quelque chose au plaisir de votre lecture, m'empêche d'entrer dans des détails sur ce personnage, qui m'a causé une surprise agréable par son caractère entièrement original, et que l'on retrouve cependant avec toutes ses nuances dans la société. Je le recommande à votre étude particulière, sur-tout dans les lettres XLVIII, LIV, CXLVII et CLXXXIV. Je ne me permettrai à son sujet qu'une observation que je crois essentielle. Ferdinand est un homme de beaucoup d'esprit ; mais c'est un homme du monde : le système qu'il s'est fait en y entrant, n'est pas celui d'un philosophe ; ce n'est point non plus celui de la moralité la plus exacte ; c'est un plan de conduite qui se rapporte, non à ce qui devroit se pratiquer, mais à ce qui se pratique dans le monde ; et l'on ne doit pas être étonné qu'il éprouve des retours qui sont dans la nature, sans être des contradictions dans son caractère.

» L'auteur a placé dans le cours de l'ouvrage

quelques descriptions dont vous lui saurez gré ; elles sont liées au sujet, et étoient en quelque façon nécessaires (permettez-moi l'expression suivante) pour espacer les époques et les évènemens. Il résulte d'ailleurs de ces descriptions une variété piquante, et elles doivent plaire par le soin et l'extrême exactitude avec lesquels elles sont traitées, tant pour les arts que pour les usages des pays qu'elles concernent. J'aime beaucoup, dans ce qui regarde les derniers, à voir une femme française élever sa voix contre cet usage qui sépare les hommes de son sexe chez une nation digne d'estime à tant d'autres égards, et leur fait chercher l'oubli de cette privation dans un emploi de leur tems qui leur fait peu d'honneur.

» Personne n'avoit plus de droits sans doute que l'auteur, à réclamer en faveur de l'esprit et de la beauté, et de leurs titres pour faire exclusivement, et en tout tems, l'agrément et le bonheur de la société. Douze années n'ont pu effacer de notre mémoire cet *Hôtel de Montalembert*, qui, rappelant la célébrité de celui de *Rambouillet*, mais non ses ridicules, avoit tant d'avantages sur lui par l'attrait enchanteur qu'y répandoient les graces et les talens. Si je ne craignois pas de donner trop d'étendue à

cette lettre, quel plaisir j'éprouverois à vous retracer les charmes de cette société, qui faisoit l'admiration même des étrangers, et frappa d'étonnement un des plus grands hommes de l'Europe (1); de cette société qui, semblable à la beauté vraie dégagée d'une inutile parure, étoit plus agréable encore dans les jours où, réduite à son heureux comité, elle savoit unir toutes les ressources de l'esprit à la plus aimable simplicité; de cette société, enfin, qui, dans ce cercle étroit, comme dans ses réunions les plus nombreuses, offroit le tableau touchant de trois femmes charmantes rivales d'esprit et d'agrémens, inviolablement unies par une amitié bien plus extraordinaire que le sentiment fabuleux d'Oreste et de Pylade, et qui, comme on le raconte de ce dernier, a su résister au tems et survivre aux plus grands malheurs!

» Je me bornerai à une seule réflexion; elle se rapporte à l'ouvrage qui fait le sujet de ma lettre. En remarquant la grace et la facilité du style, le ton excellent qui règne par-tout, les nuances fines et délicates qui marquent la con-

(1) Le prince Henri de Prusse.

noissance et le grand usage du monde, vous éprouverez une foible surprise, quand vous saurez que l'auteur d'*Elise* étoit la maîtresse de cette maison brillante que je viens de rappeler à votre souvenir, madame la marquise de *Montalembert*.

» Je suis, etc. »

AVERTISSEMENT.

Je n'ose point réclamer l'indulgence du public : quoique ce soit la première production d'une femme, quoique mes amis m'aient presque forcée de la mettre au jour, je sens que le lecteur ne doit point entrer dans ces considérations.

On trouvera probablement cet ouvrage sérieux, triste, et même lugubre : un ancien a dit : « Celui qui n'a jamais pleuré, n'a » pas acquis le droit de rire. »

On verra quelques lettres sur l'Angleterre, que le plan de cet ouvrage a obligé d'y insérer. Une Française, parler de l'Angleterre ! en parler avec impartialité ! cette tâche étoit difficile. Il ne falloit point flatter, il ne falloit point déplaire ; il falloit dire la vérité : tout cela étoit embarrassant. En voyant les passions, les foiblesses, les préjugés des hommes en société, un observateur impartial doit pencher vers la critique. J'ai fait lire à quelques amis

mes observations sur l'Angleterre. Mes amis anglais m'ont accusée de partialité envers mes compatriotes; mes amis français m'ont accusée d'être Anglomane : c'étoit-là le problême que j'avois à résoudre. Les vérités morales tenant le milieu entre les extrêmes, j'en ai conclu que j'avois atteint le but que je me proposois.

*Dans la partie qui concerne les arts, les monumens, et ce qui peut y avoir rapport, il y a des observations qui sont au-dessus de la portée et des connoissances d'une femme : j'ai consulté sur cette matière l'auteur de l'*Essai sur les causes de la perfection de la sculpture antique (1); *connoissant son goût et son jugement, je m'en suis rapportée à lui.*

Quant au plan de l'ouvrage et au caractère des personnages, si quelqu'un trouvoit qu'ils ne sont pas vraisemblables, j'en serois fâchée pour lui, car tout est vrai, à quelques circonstances près, de peu d'importance.

---

(1) Par le chevalier Louis de Gillier.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE PREMIÈRE.

ÉLISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key.., le 20 juin 17..

MA CHÈRE TANTE,

Plus de joie dans la maison depuis votre départ. Voilà deux grands jours..... Oh ! comme ils ont été longs ! comme ils ont été tristes ! Hier, aujourd'hui, je n'ai pu prendre mes leçons. On dit pourtant que les occupations empêchent de se livrer au chagrin. Mais vous étiez là pendant mes études, vous m'encouragiez par votre indulgence, vous m'aidiez de vos conseils. Tout me plaisoit près de vous ; j'avois

l'ambition de mériter votre suffrage. Vous n'êtes plus auprès de moi; mes études, en me rappelant un tems heureux, me fatiguent et m'attristent......

Tout me manque à la fois : Alfred aussi va partir; on ne s'occupe que de ce voyage; demain est le jour fixé pour son départ.... Ah! je ne saurai jamais l'Italien, le maître ne viendra pas aussi loin de la ville pour une seule écolière. Voilà six mois de perdus... Il sait tant de choses, lui, Alfred;..., et ces *duo* que vous aimiez à nous entendre chanter.;... comme cela forme le goût, d'étudier avec un aussi bon musicien qu'Alfred, et d'être encouragés comme nous l'étions par vous! Mon papa ne veut pas retourner à la ville avant l'hiver; voilà mon éducation interrompue. Oh! ce voyage d'Alfred me fait beaucoup de tort.

Nous avons bien pleuré ensemble hier après votre départ. Nos beaux jours sont finis, avons-nous dit presqu'en même-tems: je serai long-tems séparé d'Elise, de madame de Pressange, disoit Alfred, en

pressant mes deux mains dans les siennes. Je vous assure, ma chère tante, qu'il vous regrettoit comme je vous regrette. Je ne savois pas alors qu'il seroit encore plus malheureux que moi. Je croyois le revoir à Bordeaux cet hivèr, et que nous jouirions ensemble de vos bontés; mais ce matin, en entrant dans le salon, j'ai trouvé mon père qui causoit de ce voyage avec monsieur l'abbé. J'ai écouté un peu : j'ai entendu parler d'un an; peut-être plus..... Que je le plains, ce pauvre Alfred!... être si long-tems sans voir son père, dont il est tant aimé! Il ne le gronde presque jamais; c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois. Si la vivacité d'Alfred lui fait faire quelques fautes, le Comte se fâche un moment, et passe le reste du jour à excuser son fils et à rejeter la cause de ses étourderies sur ses dix-sept ans. Mon papa m'aime autant; mais il me gronde davantage, sans que mes quinze ans servent d'excuse à mes torts. C'est peut-être un bien. Mademoiselle Léris me

dit sans cesse que mon père m'aime trop pour vouloir me gâter.

Alfred a beaucoup de talens ; il est rare à son âge d'être aussi formé et aussi instruit que lui. Par-tout il trouvera des amis, par-tout on le fètera ; c'est heureux sans doute ; cela lui fera supporter l'absence. Mais si on le trompe, et s'il s'attache à des personnes dont il se croira aimé comme il l'est de notre famille ? C'est effrayant. Ne le craignez-vous pas, ma chère tante ?

Je me souviens d'un jour où vous disiez que les hommes sont plus exposés aux séductions que les femmes, et que cependant parmi les soins de notre éducation, celui de nous en garantir n'est point négligé ; tandis que pour les hommes, non-seulement on rit des dangers qui les entourent, mais on semble encore leur apprendre à les rechercher. [illegible] souvent blâmé dans mon cœur monsieur l'Abbé, qui excitoit l'amour-propre d'Alfred, en le plaisantant sur les préférences qu'il avoit reçues de quelques-unes de mes

compagnes. Cela me faisoit toujours de la peine.

Je voudrois qu'Alfred ne fût jamais trompé. Il me paroît, d'après vos réflexions, qu'il eût été plus prudent de le garantir par des leçons de sagesse, que de l'exposer à croire légèrement ce qui, en le flattant, peut l'égarer. Que de dangers il va courir!... Il nous oubliera peut-être!... Un an et plus!... C'est si long!.... Pourquoi ce voyage? je n'en comprends pas l'utilité.

J'entends une voiture; c'est Alfred qui revient de sa tournée de visites d'adieux. Mon papa compte sur un concert ce soir; il faut que j'aille au salon, et que je quitte ma lettre. Ce concert.... ce sera le dernier..... Mon papa pourra-t-il avoir du plaisir à m'entendre chanter seule?.... J'aurois bien desiré qu'on eût employé tout autrement cette dernière soirée..... Mais il faut obéir. Il y a seulement un mois..... Quelle différence!... J'éviterai, si je puis, les morceaux que vous aimez; jamais je ne pourrois les chanter. Ne

pas vous voir là !... Mon cœur est si oppressé !.... J'ai déjà tant pleuré !....

Adieu, ma chère tante, adieu. Croyez à la respectueuse reconnoissance de celle qui a l'honneur d'être

Votre, etc. etc.

ELISE.

LETTRE II.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

A Key... le 21 juin 17..

Il est parti !... Ce matin, à midi, il a quitté le château. Nous avons causé tout au plus un quart-d'heure. Il étoit si triste ! comme il partageoit ma peine ! sur-tout celle que m'a causée le refus de mon père de me laisser un mois avec vous. Nous avons parlé de tout cela si peu de tems ! Les chevaux sont arrivés trop tôt, j'en suis désolée ; je lui aurois recommandé tant de

choses!... Je ne lui ai presque rien dit...

Il ne s'arrêtera à Bordeaux que pour recevoir la bénédiction paternelle. Il m'a bien promis de s'échapper un moment pour aller vous faire ses adieux. Il est parti avec monsieur l'abbé, et Marc, valet de chambre de confiance du comte. Nous les avons accompagnés jusqu'à la voiture.

En rentrant dans le château, mon papa a été si bon pour moi, que mes pleurs en ont redoublé. Il m'a serrée contre son cœur; le mien s'est reproché d'avoir voulu le quitter pour vous suivre, et je me sais bien bon gré de n'en avoir pas fait la demande moi-même. Si j'étois partie, j'aurois perdu ces marques de tendresse qui me sont si chères, et que mon bon papa m'a prodiguées toute la journée. Je parlois de vous avec lui depuis deux heures, lorsqu'Adèle est venue; il l'a retenue à dîner, et a fait prévenir la marquise, qui a envoyé de bonne heure Ferdinand pour chercher sa sœur. Je ne l'aime pas, Ferdinand; il est insensible, il a fait cent folies, sous

prétexte de m'amuser. A peine il paroissoit songer à Alfred, qui est son ami, et il n'a parlé de son voyage que pour témoigner le desir d'en faire autant.

Après dîner, nous nous sommes promenées seules dans le parc, Adèle et moi. Elle m'a reproché d'abord ma trop grande affliction, comme si ce n'étoit pas bien naturel.... Ne puis-je pas m'affliger beaucoup d'être séparée de ma bonne tante!... Et puis .... elle m'a ensuite parlé de ceux qui me restent.... Bon Dieu! je les aime beaucoup; je chéris mon père, j'aime Adèle; mais le bonheur de les voir n'empêche pas le chagrin que causent toujours des départs. D'ailleurs, j'étois si bien, si heureuse, avec tout ce que j'aimois!...

Adèle est sensible pourtant; mais parce qu'elle a trois ans de plus que moi, elle fait la raisonnable. Je crois que souvent ses discours ne sont pas d'accord avec son cœur. Cependant elle m'a fait beaucoup d'amitiés; j'ai même vu souvent ses yeux humides, lorsque mes pleurs couloient. Le

beau Ferdinand est venu interrompre notre conversation. Jamais il ne m'a tant déplu.

Nous sommes revenus de la promenade; il commençoit à pleuvoir. Au bout d'une demi-heure, ils ont pris congé de mon père, qui m'a permis de me retirer dans mon appartement.

Me voyant seule, je n'ai pu m'empêcher de vous écrire. Cependant, deux jours de suite! je crains de vous importuner; mais songez que c'est le seul bonheur qui me reste.... Ah! je suis ingrate; mon père est si bon! je dois être heureuse près de lui. J'avois peur qu'il ne voulût voir mes lettres, ce qui m'auroit gênée sur bien des choses.... Pour m'en assurer, je lui ai dit que je vous écrirois, s'il l'approuvoit. Oui, m'a-t-il dit; ma sœur est une femme estimable, j'ai toute confiance en elle; tu peux lui écrire sans me montrer ni tes lettres ni ses réponses. C'est bien heureux, cela. J'aime beaucoup mon père: mais, je ne sais pourquoi, je suis plus à mon aise avec vous qu'avec lui. J'espère qu'Alfred

vous verra à son passage à Bordeaux, et que vous pourrez lui donner des conseils. Parlez-lui sur-tout du danger des séductions.... Ce que je n'ai pu lui dire, vous le lui direz ; n'est-ce pas, ma chère tante?

Il fait un tems affreux ; le tonnerre gronde bien fort, la pluie bat contre mes vîtres ; c'est une véritable tempête ; la nature semble être en deuil. Je suis bien aise à présent qu'Alfred soit parti si matin : il sera arrivé à Bordeaux avant cet orage qui est vraiment effrayant. Ce tems-là rend toute malade : je suis très-souffrante, en vérité.

Adieu, ma chère tante. Ah! combien vous êtes chère à celle qui a l'honneur d'être

Votre, etc. etc.

ELISE.

LETTRE III.

M. DUMÉNIL A Mme. DE PRESSANGE.

A Key..... le 30 juin 17..

Votre lettre, ma chère sœur, m'a extrêmement touché, sans rien déranger au plan que j'ai formé, et que je veux suivre pour le bonheur de notre Elise. Vous vous laissez entraîner par votre sensibilité; votre amitié pour ma fille me flatte infiniment, mais elle vous égare dans les conseils que vous me donnez, et dans la demande que vous me faites.

« Alfred vous a parlé, il adore ma fille.
» Pourquoi, me dites-vous, ne pas les
» unir? Leur figure, leur âge, leur for-
» tune, tout est si bien assorti! et l'alliance
» du Comte ne peut qu'honorer notre fa-
» mille. Je le sais, ma sœur. Le Comte,
» ajoutez-vous, aime tendrement son fils,

» il ne veut que son bonheur ; il con-
» sentira facilement que le mariage se
» fasse tout de suite ; le voyage du jeune
» homme sera remis après la noce ; assuré
» de son bonheur, il partira plus disposé
» à s'instruire, et il aura l'ardent desir de
» se rendre digne de sa jeune épouse. »

Vous arrangez tout cela à merveilles, ma chère sœur ; vous êtes bonne ; vous voudriez voir tout le monde content. « Al-
» fred vous a touchée jusques aux larmes,
» et vous craignez que le chagrin d'Elise
» ne nuise à sa santé, à son éducation.
» Cette petite fille que vous admirez, ne
» vaudra pas, dites-vous, ce qu'elle au-
» roit valu, si on l'eût laissée heureuse.
» Le bonheur, ajoutez-vous, embellit son
» ame, comme il embellit sa figure, etc. »

Vous dites très-bien, ma chère sœur ; mais vous oubliez que je vous ai parlé cent fois de mes motifs pour ne pas marier deux enfans. Vous oubliez les chagrins que vous avez eus, que j'ai partagés, et que je veux épargner à mon Elise. Vous aviez quinze

ans ; votre mari vous choisit comme la plus belle ; il fut amoureux de vous pendant six mois. Maître d'une grande fortune, il la dissipa en peu de tems, et il ne vous resta de ce mariage, qui avoit tourné la tête à nos parens, qu'un amour malheureux à peine payé par les froids égards d'une foible reconnoissance. De tous les avantages que votre mari devoit vous faire, vous n'eûtes à sa mort qu'un procès interminable. Non, ma sœur, Alfred est trop joli cavalier, il est trop aimable, pour n'être pas un peu mis à l'épreuve. Elise est trop belle pour n'être pas un peu désirée ; et bien loin de croire, comme vous, qu'Alfred auroit plus d'ardeur à se rendre digne d'Elise, après l'avoir obtenue, je crois au contraire que s'il l'aime véritablement, il sera plus jaloux de s'en rendre digne avant de l'avoir obtenue.

Croyez, ma chère sœur, que le moment le plus heureux de ma vie, sera celui de cette union. Je l'ai promise à ma femme mourante ; c'étoit le vœu de son cœur, ce

fut celui du mien ; je n'y mis que la seule condition qu'Alfred seroit digne d'Élise, et que je ne les unirois qu'avec la certitude de faire le bonheur de mon enfant. Puis-je juger un homme de dix-sept ans, et remettre mon trésor entre ses mains ? Laissons faire ces mariages à la hâte, aux gens de cour et aux financiers de la capitale. L'argent décide les uns, la faveur et la vanité entraînent les autres. Delà viennent ces unions mal assorties : ensuite les distractions nécessaires aux malheureuses victimes, entraînent le relâchement des mœurs. Déjà la ville de Bordeaux n'est plus ce qu'elle étoit du tems de nos pères. Je frémis pour ma fille ; je veux assurer son bonheur, je ne dois pas me presser.

Sans doute l'alliance du Comte m'honore ; mais je n'y aurois peut-être jamais pensé, si l'amitié de ma femme pour la Comtesse n'eût formé ce lien. Après la mort de ces deux fidelles amies, le Comte et moi nous nous promîmes de tenir cet engagement. Par sentiment, par respect

pour des souvenirs qui nous étoient chers à tous deux, nous élevâmes nos enfans ensemble, nous les disposâmes à s'aimer. Nous avons réussi trop promptement selon mes desirs; ma fille m'est trop chère pour la marier à quinze ans, et le jeune homme trop vif pour les laisser plus long-tems ensemble. J'ai obtenu du Comte de faire voyager son fils; j'emploierai mon crédit auprès de lui pour prolonger ce voyage, plus ou moins, selon la conduite d'Alfred, dont monsieur l'Abbé m'instruira. Je lui ai assuré un sort, s'il ne me trompe pas; le voilà engagé par son intérêt. D'une autre part, il aime son élève, et je ne doute pas qu'il n'emploie tous ses soins à le rendre digne de ma fille.

Elise sera fort riche; je n'ai qu'elle. Sans cet engagement, j'aurois desiré ne l'établir qu'à sa majorité; à cet âge, elle eût pu faire un choix raisonnable, et mes vieux jours se seroient écoulés en paix. Enfin, ma chère sœur, je frémis d'un lien indissoluble pour

mon Elise. Je serois plus tranquille, si Alfred avoit vingt-cinq ans. Moins d'amour, ma sœur, et plus de raison : voilà ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

Je desire autant que vous de remplir ma promesse ; j'espère, comme vous, que la conduite d'Alfred n'y mettra aucun obstacle; en attendant, je veux que ma fille jouisse de toute la liberté que doit avoir une jeune personne bien née. Je lui ai remis votre lettre sans la décacheter, comme vous me le demandez, et comme nous en sommes convenus. Je l'ai assurée que je ne voulois point lire celles qu'elle vous écriroit ; je sens que son pauvre petit cœur a besoin d'un confident, et je me réserve seulement, par cette conduite, d'en diriger le choix. Une tante de vingt-neuf ans n'est pas un Mentor bien terrible ; et quand elle pense comme vous, c'est un guide sûr.

Adieu, ma chère sœur : j'espère que vous serez contente de l'homme que je vous ai donné pour le mettre à la tête de vos af-

faires; il a beaucoup d'intelligence, et il vous servira avec zèle.

Je suis votre affectionné frère,

DUMÉNIL.

LETTRE IV.

Incluse dans celle à laquelle la précédente répond.

Mme. DE PRESSANGE A ELISE.

A Bordeaux, le 28 juin 17..

N'êtes-vous pas tentée de me faire des reproches, ma chère petite? Depuis dix jours que j'ai quitté le château de Key.... voici le premier dont j'emploie quelques momens à donner de mes nouvelles à mon Elise. C'est bien mal; ne le pensez-vous pas? Je vois d'ici votre petite mine, ces grands yeux baissés, ces jolies lèvres qui s'avancent pour prononcer, en faisant la

moue, quelques petites malédictions contre cette bonne tante ..... cette tante qui ne répond pas même à deux lettres touchantes, écrites le 20 et le 21 ! Ah ! c'est bien mal, bien mal..... A force d'attendre, on commence à désespérer; on veut même ne plus penser à l'heure de la poste...... Enfin tout finit dans la vie, les contrariétés comme autre chose; une lettre arrive au papa; on est près de lui avec son ouvrage; machinalement les yeux se lèvent; on jette un coup-d'œil sur l'adresse, on reconnoît l'écriture. C'est de ma tante, dit-on? Oui, dit froidement le papa qui lit sa lettre, sans avoir l'air de faire attention à ce qu'elle renferme. Mais mon Elise qui a de bons yeux, a déjà vu son nom sur l'adresse de cette seconde lettre qu'elle n'ose demander; un *comment se porte ma tante?* fait songer au bon papa qu'il tient une lettre pour Elise; il la lui donne avec la permission de se retirer dans sa chambre pour la lire.

Et vîte, on court, on arrive, on rompt

le cachet, on parcourt la lettre jusqu'à ce que l'on ait vu un *nom;* et c'est par cette phrase, *j'ai vu Alfred*, que l'on commence à lire cette lettre que l'on attendoit depuis si long-tems.

Oui, ma chère petite, j'ai vu Alfred; il s'est désolé avec moi de n'être pas resté auprès de vous, pour vous consoler de mon absence. Ah! vous souriez . . . . et marmottez tout bas : elle est méchante, ma bonne tante.—Non, mon enfant, non, ma chère Elise. Je suis bien sûre que vous me regrettez, et, comme vous, je sens que *tout vous manque à la fois.* J'eusse bien desiré passer l'été auprès de vous; puisque ce voyage d'Alfred est nécessaire, nous en aurions causé ensemble; je vous aurois fait comprendre que votre jeune camarade, plus instruit, plus formé, sera, à son retour, plus digne de ses amis; qu'une séparation nécessaire ne peut être un grand malheur, quand elle ne doit pas être éternelle; que nous reverrons Alfred, et que, loin de nous affliger d'un voyage qui doit

lui être utile, si nous l'aimons, nous devons au contraire nous en réjouir. Je vous aurois dit tout cela, et vous auriez repris vos études avec zèle, pour qu'Alfred à son retour, en comparant Elise à tout ce qu'il aura vu, ne puisse rien trouver de comparable à Elise.

Je souhaite autant que vous, qu'une correspondance s'établisse entre nous. Quoique mes affaires ne me permettent pas de vous répondre exactement, écrivez-moi souvent, j'aurai toujours le tems de vous lire, et je vous lirai avec plaisir. Ecrivez-moi les détails de vos journées; ne me laissez rien ignorer de ce que vous faites. Apprenez-moi que vous avez repris vos occupations, et je jouirai de vos progrès. Si j'avois eu un sort assuré, je ne vous aurois point quittée; je serois restée près de mon frère. Mais, s'il est possible, il faut terminer ce grand procès; toute ma fortune en dépend. Vous voyez qu'il faut de la résignation, ma chère Elise, du courage, pour supporter les peines de la vie. Vous arri-

verez bientôt à l'âge où l'on peut en éprouver de bien sensibles : mais tout se dispose pour que les vôtres ne soient que passagères. Un avenir riant se montre à vous ; vous jouissez de tous les avantages qu'on peut desirer ; vous avez un bon papa à qui vous êtes chère ; il vous destine une fortune qu'il augmente pour vous. Songez aux amis qui vous entourent, à cette tante que vous aimez, qui parlera à Alfred, et qui lui donnera tous les conseils que la raison et l'amitié peuvent dicter. Vous voyez bien, mon enfant, que vous avez tort de pleurer. Allons, ma bonne Eli.e, un peu de raison ; donnez-vous des occupations, cultivez vos talens ; tout cela augmentera les moyens que vous avez d'être heureuse.

Adieu, ma chère enfant ; vous connoissez ma tendresse pour vous, elle durera autant que ma vie.

DE PRESSANGE.

LETTRE V.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key...., le 2 juillet 17...

Mon Dieu, ma chère tante, que je suis tourmentée !.... Pardon, j'allois oublier que je vous dois des remercîmens. Que vous êtes bonne, que vous êtes consolante dans cette lettre que j'ai reçue de vous ! Vraiment je vous aime de tout mon cœur. Vous dites bien vrai sur beaucoup de choses ; oui, je devrois être raisonnable. Mais aussi, comment voulez-vous qu'on ne se tourmente pas, quand il arrive toujours de nouveaux sujets d'inquiétude ?.... Je voulois vous écrire hier : si j'ai tardé jusqu'à ce moment, c'est que j'attendois que mon papa me parlât d'Alfred ; mais, pas un mot..... pas un seul mot...... Et cependant j'ai mille fois ramené la conver-

sation sur ce sujet ; rien ne m'a réussi. Il est sûrement arrivé quelque chose que l'on veut me cacher ; jugez vous-même ; je vais vous conter le sujet de mon tourment.

Avant-hier je venois de relire votre lettre ; je descendois au jardin. J'ai rencontré le valet-de-chambre qui portoit à mon papa quelques lettres, parmi lesquelles j'ai vu l'écriture d'Alfred. Oh ! je suis bien sûre de ne m'être pas trompée...... Il y avoit déjà quelques jours que je m'étonnois qu'il ne lui eût pas écrit ; et j'ai attendu impatiemment l'heure où je pouvois entrer chez mon papa, croyant bien qu'il me donneroit des nouvelles d'Alfred. Mais le maître de piano est arrivé ; ce qui a tenu toute la journée. J'étois si distraite, que, sans la crainte de déplaire à mon père, je n'aurois pas pris une leçon qui ne m'a servi à rien. La tête ainsi préoccuppée, à peine savois-je ce que je faisois. Il est venu du monde le soir ; cette journée a été entièrement perdue. Hier, le maître de dessin, le maître d'italien, n'ont réussi de même

qu'à m'ôter l'occasion de tâcher d'apprendre ce qui peut être arrivé à Alfred.

Ce matin mon papa m'a demandé si mes maîtres étoient contens de moi ; j'ai rougi : je ne voulois pas mentir, et je n'osois lui dire que non. Ce bon papa m'a embrassée, et m'a recommandé de profiter de la dépense qu'il faisoit pour mon éducation, en m'apprenant qu'il avoit doublé le prix de mes maîtres pour qu'ils vinssent à Key.... aussi exactement pour moi seule qu'ils venoient du tems d'Alfred. Cela m'a touchée, et je me suis mise à pleurer. C'étoit bien l'occasion de me parler d'Alfred : je l'ai espéré un moment ; mais cette fois, comme les autres, mon espoir a été trompé.

Après dîner mon papa, avant de sortir, m'a proposé d'aller passer la soirée chez la marquise d'Arsilly ; j'ai dit que j'aimois mieux rester. Je voulois vous écrire, ma chère tante, afin que ma lettre pût être portée demain matin à la poste. Mais à présent je suis fâchée de n'avoir pas été chez la Marquise ; j'aurois vu Adèle ; et sûre-

ment elle m'auroit parlé d'Alfred, et m'auroit dit ce qui lui est arrivé. J'ai fait là une grande étourderie..... d'autant plus que je sais qu'Adèle doit aller passer deux jours au château de Lonel avec sa mère. Que de tems perdu!... Vous allez me répondre tout de suite, ma chère tante, tout de suite, j'en suis sûre; vous êtes si bonne! Je vois que mon papa ne me dira rien; et c'est bien tourmentant, je vous assure.

Adieu, ma chère tante; il est tard; je suis resté bien long-tems à rêver et à vous écrire. Mon papa va rentrer; me dira-t-il quelque chose? je ne l'espère plus...... Adieu, ma bonne tante; plaignez un peu celle qui a l'honneur d'être

Votre, etc. etc.

ELISE.

LETTRE VI.

Mme. DE PRESSANGE A ELISE.

Bordeaux .... le 4 juillet 17..

Puisqu'il écrit, c'est qu'il est mort; rien n'est plus clair que cela. En vérité, ma chère petite, si le nature vous a dispensé toutes ses faveurs, si le ciel vous a accordé tous les avantages que l'on peut souhaiter, il vous a donné en même-tems une sensibilité qui ne peut que vous rendre malheureuse, et faire le tourment de vos amis. Tout le monde veille à votre bonheur; et vous seule le troublez par une imagination trop ardente, et qui me fait trembler pour vous. Raisonnons un moment; ce sera, j'espère, avec succès; car ce même courrier est porteur d'une lettre qui vous rendra, je pense, tout-à-fait raisonnable.

Dites-moi : votre papa ne peut-il recevoir des lettres sans vous les montrer? Est-il obligé de vous parler d'Alfred, s'il n'a rien à en dire? Voyez comme vous êtes injuste; pendant que vous vous désoliez, Alfred, le comte et moi, nous nous occupions à obtenir de votre père la permission d'une correspondance entre Alfred et vous. Vous avez vu une lettre d'Alfred portée à votre père, dites-vous; il lui en a écrit bien d'autres.... Et c'est à ma sollicitation et à l'assurance donnée à mon frère, qu'Elise étoit trop bien née pour cacher à son papa d'autres lettres que celles qu'il lui permet de ne pas montrer, que nous avons enfin dû cette grace tant desirée. Alfred vous écrit par ce même courrier; il écrit aussi à votre père pour le remercier de ses bontés (1).

---

(1) On a supprimé comme inutiles toutes ces lettres au père d'Élise. La lettre de remercîment est la seule qu'on ait conservée. Sans autre avertissement, on continuera cette omission chaque fois qu'on le jugera nécessaire.

Votre papa, ma chère Elise, en vous destinant à Alfred, en voulant faire votre bonheur à tous deux, veut que vous en soyez également dignes. Si Alfred n'avoit pas pour Elise tout le respect que doivent inspirer l'innocence et la vertu, il ne mériteroit pas de l'obtenir. Si Elise s'écartoit du respect et de l'obéissance qu'elle doit aux volontés de son père, de cette décence qui est le plus grand charme de la beauté; si, un seul moment, elle pouvoit paroître moins pure aux yeux d'Alfred, travailleroit-il alors avec autant d'ardeur à se rendre digne d'elle?

La beauté, ma chère enfant, est le moindre des avantages: il y a tant de jolies femmes!... c'est un mérite si commun, qu'il ne suffit pas pour engager Alfred à mériter Elise. Il faut, ma chère, savoir se faire aimer par les qualités de l'ame, par l'instruction, par les talens; il faut travailler à ce qu'Alfred, oubliant qu'Elise est belle, n'oublie cependant pas qu'elle seule peut le rendre heureux. C'est ainsi, ma

chère petite, que vous éloignerez Alfred du *danger des séductions* ..... et par cela seul, vous assurerez vous-même son bonheur et le vôtre.

Je suis si persuadée que la vertu sera votre seul guide à tous deux, et que vous chercherez à vous rendre dignes l'un de l'autre, que c'est avec la plus grande confiance que j'ai été votre caution auprès de mon frère, et que je l'ai assuré que vous n'abuseriez pas de la consolation qu'il veut bien vous accorder.

Adieu, ma chère Elise.

Votre affectionnée tante

DE PRESSANGE.

LETTRE VII.

ALFRED A ELISE.

(Même date.)

Ma chère Elise, ah ! que je suis heureux ! Elle est enfin accordée, cette permission tant desirée.... J'aurai donc le bonheur de vous écrire et de recevoir de vos nouvelles ; je pourrai chercher à adoucir le tourment de l'absence, en vous ouvrant mon cœur, en vous faisant part de tous mes sentimens, de toutes mes pensées, et en recevant quelquefois de votre main des témoignages de votre attachement..... Que j'ai eu de chagrin depuis le cruel moment qui m'a séparé de vous ! A mon arrivée à Bordeaux, mon premier desir fut de vous donner de mes nouvelles ; mais monsieur l'Abbé m'assura que je ne pouvois vous écrire sans la permission de votre père ; mon premier soin fut donc, pour obtenir cette permis-

sion, d'écrire à M. Duménil. Je la sollicitai comme le seul moyen qui me restât pour avoir le courage néeessaire de vivre loin de vous. Mes lettres se sont succédées chaque jour, sans produire aucun effet. Mon père a écrit en ma faveur; notre bonne tante a plaidé ma cause; et c'est à ses soins, c'est à la sensibilité de cette femme excellente, que je dois le bonheur qui m'est accordé.

Elle est arrivée hier, cette heureuse permission! « Alfred écrira deux fois par mois à Elise; j'y consens» : voilà les expressions de votre père. J'ai baisé cette phrase. J'étois avec votre tante, quand cette lettre qui m'a rendu la vie, est arrivée chez elle; c'est à genoux que j'ai remercié mon Dieu tutélaire. Cette charmante femme m'a parlé avec tant de douceur et de raison, qu'elle m'a fait sentir combien ma reconnoissance envers M. Duménil devoit m'engager à mériter une si grande faveur. Je lui écrirai par ce même courrier, pour l'assurer que jamais, jamais il n'aura à se re-

pentir d'un pareil bienfait Oui, Elise, oui, votre père sera content de moi. Eh! comment pourrois-je ne pas travailler à mériter la félicité qui m'attend?

Ma chère Elise, combien je regretterois le tems de notre enfance, si, en s'éloignant de nous, il ne rapprochoit celui qui doit nous unir! Ce tems où nos pères sourioient quand je vous appelois ma femme, ce tems où nous étions toujours ensemble...... et ce grand arbre,.y songez-vous? Reçoit-il quelquefois sous son ombrage la belle Elise? lui rappelle-t-il nos bouderies, nos raccommodemens? Vous souvient-il qu'il fut le lieu de mon exil, un jour que je vous avois déplu? C'est au pied du grand arbre, sur le banc de gazon, que tristement assis, je fus surpris par la pluie; soumis aux ordres de mon Elise, je ne songeois pas à m'y soustraire. Sans réfléchir si le grand arbre pourroit long-tems me servir d'abri, je ne pensois qu'au moyen de rentrer en grace, lorsqu'un petit bruit dans un des bosquets de lilas, me tira de ma rêverie;

c'étoit Elise, c'étoit l'amour même. Un grand chapeau qui cachoit la plus jolie figure que la nature ait jamais formée, étoit tout ce qu'Elise avoit songé à prendre pour se garantir. Sa jolie taille étoit entièrement exposée, ses bras nus, ses jolis petits pieds tout mouillés........ Et ce soulier perdu pour avoir couru trop vîte.... Mais dans son tablier, une grande jupe avoit été soigneusement pliée pour m'en couvrir. « *Viens, Alfred, je te pardonne*; tiens, » couvre-toi de cette jupe; c'est la première » chose que j'ai trouvée chez ma bonne; je » suis vîte venue te l'apporter; » et pendant ces mots, qui étoient entrecoupés, parce qu'Elise avoit tant couru, qu'à peine elle pouvoit parler, la chère Elise m'avoit déjà enveloppé de la grande jupe de la bonne.

Si mon Elise ne songeoit qu'à moi, je n'étois occupé que d'elle. Déjà mon soulier défait pour remplacer le sien, fut promptement suivi du dérangement de ma toilette, et toutes les peines qu'Elise avoit prises furent perdues. Je voulois que cette

jupe couvrît Elise, Elise s'y opposoit; elle devint pour nous un sujet de discorde, et je vis le moment où nous allions encore nous brouiller. Mes souliers étoient trop grands pour Elise; je n'étois pas assez fort pour la porter. Pendant quelques baisers pris ou donnés, je détachai un des rubans du chapeau d'Elise, que je tournai autour de son pied pour tenir le grand soulier; la grande jupe fut étendue sur la tête d'Elise et sur la mienne, avec menace de bouderie, si je n'en gardois pas la moitié.

Cependant on nous cherchoit; nous nous entendîmes bientôt appeler; nous ne pouvions aller bien vîte; on nous trouva à quelque distance du grand arbre; on nous emporta. Nous fûmes le reste du jour en pénitence; mais Elise m'avoit pardonné; je ne m'apperçus de notre punition, que parce qu'elle la partageoit avec moi. Ce fut au pied du grand arbre, dans ce lieu témoin de nos premiers plaisirs, que je jurai à mon Elise de ne jamais lui donner de chagrin. Ce serment, je le tiendrai;

plutôt mourir mille fois, que de m'exposer à perdre le cœur d'Elise!

C'est avec le souvenir du passé, c'est avec l'espoir de l'avenir, que je puis supporter l'idée de ce tems si long que je vais passer loin de vous. *On nous unira quand notre éducation sera finie*, à ce que dit notre bonne tante. O mon Elise, ne négligeons rien, puisqu'il dépend de nous de hâter le moment fortuné! Comme je vais m'appliquer à m'instruire! Je voudrois savoir tout en un jour; le lendemain seroit si beau!... Nous unir quand notre éducation sera finie!.. Elise.... aimez-vous un peu Alfred? Songez que votre papa ne changera rien de cette résolution, puisqu'il la croit nécessaire à votre bonheur. Ah! si vous aimez Alfred, si vous l'aimez, vous travaillerez avec courage, vous suivrez vos études, comme je vais suivre les miennes. Je devrai mes progrès à ma tendresse pour Elise; ce que je ferai de bien sera son ouvrage; mais vous, Elise, à qui la nature a tout donné, si, par vos heureuses dispositions, vous n'avancez

pas le jour de mon bonheur, pourrai-je croire que je suis aimé ?

Je ne sais combien de tems mon père me retiendra près de lui ; il ne me parle pas du moment qui doit me faire encore éprouver une pénible séparation. Vous savez comme j'aime mon père ; l'instant où je le quitterai sera douloureux pour moi ; et quand je songe que je dois me séparer à-la-fois de tout ce qui m'est cher, mon cœur se brise... O mon Elise, il ne faudroit que quelques heures pour arriver à Key !..... Combien de siècles vont s'écouler, sans que j'en prenne la route !...

Adieu, Elise, adieu. Si vous deviez un jour oublier Alfred, s'il pouvoit jamais s'effacer de votre souvenir ... loin de moi, cette cruelle pensée ; elle m'ôte tout mon courage. Demain, l'autre demain, tous les jours qui vont suivre, je ne verrai pas Elise..... Doux souvenirs, flatteuses espérances, soutenez la vie du trop sensible

ALFRED.

LETTRE VIII.

ALFRED A M. DUMENIL.

Bordeaux, le 5 juillet 17..

MONSIEUR,

Madame de Pressange m'a montré la lettre qu'elle a reçue de vous; j'y ai lu avec une vive reconnoissance la permission que vous me donnez d'écrire deux fois par mois à mademoiselle votre fille. Ah! ne craignez pas, monsieur, que j'abuse jamais de cette faveur.... Pourrois-je lui inspirer d'autres idées, lui donner d'autres conseils, que ceux même que lui donneroit votre tendresse paternelle? Puis-je oublier qu'elle fut la compagne de mon enfance? Puis-je oublier que vous me l'avez destinée, qu'elle doit être l'épouse chérie avec laquelle je passerai ma vie? Combien

je suis heureux ! combien vous êtes bon ! Vous l'avez accordée, cette permission qui va doubler mon zèle ; je travaillerai sans cesse à me rendre digne d'un tel bienfait ; il augmenteroit, s'il étoit possible, le respect et l'attachement que j'ai pour vous.

En sortant de chez madame de Pressange, j'ai couru annoncer cette heureuse nouvelle à mon père ; il a eu la bonté de partager ma joie, et je vous assure qu'il partage également ma reconnoissance. Il est si bon, mon père ! je me reproche bien de l'avoir fait souffrir de ma peine ; mais en vérité la crainte de ne pas obtenir ma demande, m'avoit presque tourné la tête ; cette idée ne me quittoit plus ; en parler tout le jour, et vous écrire sans cesse, étoit ma seule occupation ; mon père ne pouvoit rien obtenir de moi ; si vous eussiez plus long-tems résisté à nos prières, je ne sais ce que je serois devenu. Avoir quitté Elise pour un tems si long, et ne pas recevoir d'elle un seul mot de consolation, ne pouvoir lui parler de ma douleur, de

mes espérances !.... Vous voyez bien, monsieur, que c'étoit impossible....... Vous m'avez rendu la vie. Tous les instans du jour, je vais les employer à m'occuper de vous, d'Elise, de mon père ; je veux vous satisfaire en tout ; vos bontés m'ont rendu mes devoirs si doux !

Je vous assure, monsieur, que vous ne devez pas trembler pour Elise ; elle sera heureuse, si d'être adorée d'Alfred peut faire son bonheur. Si ce voyage n'eût pas été nécessaire, comme vous et mon père me le dites, si vous aviez voulu nous marier tout de suite, je puis vous assurer que vous n'auriez rien eu à craindre de notre jeunesse. Elise n'est-elle pas toute parfaite ? qu'a-t-elle donc encore à acquérir ? Elle est très-raisonnable, je vous assure ; et quant à moi, mon amour m'eût tenu lieu d'expérience. Causer le moindre chagrin à Elise ! ah ! mille fois plutôt mourir ! Enfin je le ferai, ce voyage, j'obéirai ; mais, je vous en conjure, ne permettez pas que je sois trop long-tems loin de vous. Quand

mes yeux auront parcouru les beautés des principales villes d'Italie, ne puis-je pas revenir au château de Key..... ? Songez, monsieur, que, laissant loin de moi ce que j'ai de plus cher; le cœur, la tête remplis de ces tristes pensées, mon impatience, mon âge, tout porte à croire que je ne pourrai tirer un très-grand fruit de ce voyage. Au château de Key .... c'est là que, près de vous et d'Elise, je lirai les relations de ceux qui, plus formés et moins distraits, auront mieux vu, mieux jugé les objets que moi; leurs écrits seront plus utiles pour mon instruction. Pourquoi prolonger ce voyage dans les dispositions où je suis, et dans lesquelles sans doute je resterai? Cependant je ne murmure pas; j'obéirai. Ne suis-je pas heureux? Je puis écrire à Elise, recevoir de ses lettres.... Oui, monsieur, je partirai, et le plutôt possible, pour revenir plutôt vous montrer un gendre qui, je l'espère, sera digne de vous.

Mon père veut me présenter à ses con-

noissances; je crains que cela ne me retienne ici, et j'en suis fâché; mais il est si bon, que je dois me soumettre à tout ce qu'il desire de moi. Vous savez que mon père aime autant le monde que vous aimez la campagne; il est très-répandu, il connoît toute la ville; il me trouve assez grand, assez formé, pour le suivre chez ses amis et ses connoissances. Le plaisir d'être avec un si bon père me consolera de faire, dès ce soir, mon entrée dans le monde; car mes goûts sont bien plus conformes aux vôtres qu'à ceux de mon père; j'aime mieux la campagne que la ville; je ne trouve de bonheur qu'au château de Key...Si mon père avoit voulu y passer un mois seulement, c'est-là que, près de vous et d'Elise, j'eusse reçu la bénédiction paternelle, et c'est delà que je serois parti, après être resté un mois de plus auprès de vous.

Pardon, monsieur, de cette longue lettre; je me suis cru un moment dans votre cabinet, où quelquefois vous écoutiez mon bavardage avec cette bonté qui m'encoura-

geoit et m'ôtoit la crainte de vous importuner.

Recevez les assurances sincères de ma tendre reconnoissance et du respect avec lequel je suis,

Monsieur, Votre, etc. etc.

ALFRED DE BORANSAC.

LETTRE IX.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 8 juillet 17..

J'étois prévenue par notre bonne tante, que vous aviez obtenu la permission de m'écrire. J'avois à peine fini de lire la lettre qu'elle m'avoit adressée directement, lorsque mon papa m'a fait demander ; je tremblois bien fort, je savois que mon père devoit recevoir une lettre de vous, je pensois qu'elle en renfermoit une pour moi ; mon coeur battoit ; j'étois prête à me trou-

ver mal. Je suis arrivée dans le cabinet de mon père, n'osant lever les yeux sur lui, comme un coupable qui redoute les regards de son juge. D'où vient cette émotion, cher Alfred! Je n'avois pas fait de mal; mon papa ne vouloit pas me gronder; bien au contraire, j'allois recevoir une nouvelle preuve de sa bonté pour nous. En vérité, dans ce moment même, je ne puis expliquer le sujet de mon trouble.

En arrivant auprès de mon père, j'ai cependant osé lever mes regards jusqu'à lui; j'ai rougi; il a souri, et il m'a donné tout de suite votre lettre. Je ne savois si je devois l'ouvrir, rester ou m'en aller. « j'en ai reçu aussi une de ma tante, ai je dit en baissant les yeux, et regardant votre cachet; si mon papa le veut, je vais la lui montrer. Elle me parle de votre condescendance pour Alfred; sûrement Alfred en est bien reconnoissant, et moi.... » Dans ce même moment, mon père m'a tendu les bras; je me suis précipitée sur son sein, que j'ai aussitôt arrosé de mes larmes. « J'es-

père, m'a-t-il dit, que je n'aurai jamais à me plaindre d'Alfred. Quant à toi, mon Elise, tu es trop bien née pour que j'aie rien à redouter de ta part; sois toujours bonne fille, et si Alfred se conduit bien, non-seulement je te permets de l'aimer, mais encore de croire que le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous unirai; ton bonheur, ma fille, fera toujours le mien. Pour que tu sois heureuse avec Alfred, il faut que son coeur soit digne du tien, qu'il t'aime uniquement, qu'aucun défaut ne ternisse son ame, qu'aucune passion ne l'entraîne, ne l'égare; qu'il ne ressemble pas sur-tout aux jeunes gens du jour. Mais j'espère que nous n'aurons rien à craindre; Alfred paroît bien né; je crois qu'il sera bon sujet; s'il se montroit autrement, je suis bien sûr que mon Elise ne l'aimeroit plus. Pourrois-tu, mon enfant, vouloir unir ta destinée à celle d'un fat, d'un libertin, d'un homme sans ordre, qui mangeroit ta fortune et la sienne? Ne frémis-tu pas du sort qu'un tel époux te prépare-

rois ? . . . » Ah mon père ! jamais Alfred ne sera. . . Ici mes sanglots coupèrent ma voix ; je ne pouvois supporter le tableau que mon père me présentoit d'Alfred coupable ; mon coeur étoit déchiré. « Non, mon Elise, reprit-il, Alfred ne sera rien de tout cela, j'en suis persuadé comme toi ; tu ne l'aimerois pas s'il n'étoit estimable en tout point. Calme ton pauvre coeur, ajouta-t-il, en me serrant dans ses bras : va, mon enfant, va lire ta lettre chez toi ; tu te prépareras ensuite à venir chez la Marquise ; Adèle est arrivée hier du château de Lonel ; il y a long-tems que tu ne l'as vue. Je suis sûr, me dit-il en souriant, qu'aujourd'hui tu seras bien aise de causer avec ton amie. »

Je suis montée chez moi ; j'ai lu votre lettre bien vîte sans me donner le tems de m'asseoir, craignant que le carosse ne vînt avant que je ne pusse la finir. Mais après, je me suis assise, et je l'ai relue tout doucement. J'allois relire une troisième fois le joli tableau que vous me faites du tems heureux de notre enfance, lorsque j'ai vu par

ma fenêtre, que les chevaux étoient mis : je n'avois pas entendu avancer la voiture.

Mademoiselle Léris est entrée; ayant appris que j'allois sortir avec mon papa, elle vouloit me faire ajuster mes cheveux; mais je l'ai assurée que je ne me souciois pas d'être mieux. Pendant qu'elle me faisoit apporter mes gants et mon chapeau, elle m'a regardée, et m'a dit avec cet air de bonté, que vous lui connoissez: « encore les yeux rouges! mais, ma chère élève, vous me désolez; vous ne faites que pleurer? Ces larmes-ci ne sont pas de tristesse, lui ai-je dit. Je n'ai pas de chagrin; j'ai une lettre d'Alfred. Ah! tant mieux, m'a-t-elle dit en m'embrassant.. .. » J'aime ma bonne. Comme elle nous est attachée à tous deux!

Mon papa qui m'attendoit, m'a paru s'appercevoir que je n'avois pas fait de toilette; mais il ne m'en a rien dit. Dès que nous avons été en voiture, je lui ai présenté votre lettre, il ne l'a pas prise; — non, mon enfant. « J'ai tant de confiance en toi, m'a-t-il dit, que je veux te laisser libre dans

les correspondances que je te permets. Je ne te dis pas que je ne verrai jamais les lettres d'Alfred; mais sûr que tu n'auras jamais de secret pour moi, je te les demanderai quand je voudrai les voir ». S'il avoit lu ma lettre, peut-être m'auroit-il montré celle que vous lui avez écrite; peut-être aussi n'en eût-il rien fait. Un père n'est pas obligé de contenter la curiosité de son enfant.

Il y avoit peu de monde chez la Marquise. Dès que sa partie de trictrac avec mon père fut commencée, nous nous retirâmes Adèle et moi dans le second salon : il étoit déjà trop tard pour nous promener. Ferdinand étoit engagé à une grande partie de billard qui nous laissa la liberté de causer tranquillement.

Je contai à Adèle, combien j'avois été peu raisonnable, lorsqu'en descendant au jardin, je vis une lettre de vous portée à mon père; je lui contai les inquiétudes qui suivirent le silence qu'il garda sur ce sujet..... Notre bonne tante vous dira tout cela, Al-

fred : je rougis trop de ma déraison pour en parler davantage. C'étoit au pied du grand arbre, que ce jour-là j'allois rêver : je n'y restai pas long-tems ; je croyois qu'on avoit reçu de vos nouvelles au château ; j'y rentrai promptement ; ce ne fut que pour me tourmenter, et à la vérité, ne sachant pas ce que j'ai appris depuis, c'étoit bien naturel.

Après avoir causé de tout cela avec Adèle, je lui montrai votre lettre. Nous nous sommes très-bien souvenues, pourquoi je vous donnai l'ordre d'aller seul sous le grand arbre, le jour dont vous parlez ; c'étoit, monsieur, pour avoir pris au milieu de nos jeux, un baiser à Adèle. Adèle n'étoit pas un enfant ; trois ans de plus, c'est à tout âge une grande différence, je vous assure. Cette chère Adèle se seroit très-bien passée de votre baiser ; et elle fut très-affligée du chagrin qu'il me causa.

Nous avions à peine fini de lire votre lettre, que l'on vint annoncer le souper. Comme j'avançois dans le premier salon, le beau Ferdinand sortit de la salle de bil-

lard. Il montra de la surprise en me voyant. « La belle Elise ici ! Pourquoi, ma sœur, ne » m'avoir pas fait annoncer cette bonne for» tune ? Pour cette fois vous avez donc bien » voulu suivre monsieur votre père, made» moiselle ? C'est une faveur dont vous êtes » avare. » Tout en disant cela, il me présentoit une main, tandis que de l'autre il relevoit son col, et jettoit en même-tems un coup-d'oeil au miroir. Il alloit me faire passer devant sa mère et une autre dame âgée ; je le fis appercevoir de cette distraction ; il en accusa mes beaux yeux, et ne cessa de me parler jusqu'à la table où je me plaçai auprès d'Adèle. Je crois, mon cher Alfred, que votre ami Ferdinand est du genre de ces fats que mon père n'aime pas ; je suis fâchée qu'il soit si fort votre ami ; j'espère qu'il ne vous gâtera pas. Si vous lui ressembliez, Alfred, je ne vous aimerois pas du tout ; je vous en avertis.

Hier, et avant-hier, je n'ai cessé d'étudier, et de prendre mes leçons avec soin. Mon bon papa est si content de mon appli-

cation, que le plaisir qu'il paroît en éprouver, double mon zèle. Mademoiselle Léris m'a cependant reproché avec douceur de m'être levée trop matin ces deux jours; mais je l'ai rassurée; cela ne peut nuire à ma santé; il fait si beau dans cette saison! Les journées ne sont pas trop longues pour tout ce que j'ai à apprendre; sans compter mes heures de promenade, où je n'oublie pas les momens destinés au grand arbre. J'ai à ce sujet un projet dont je vous parlerai, quand je l'aurai mis à exécution.

Adieu, Alfred. Je ne finis pas ma lettre comme vous; je ne fais pas d'inutiles et tristes suppositions, moi; j'aime Alfred, et je sens que je l'aimerai toujours.

ELISE.

LETTRE X.

M. DUMENIL AU COMTE DE BORANSAC.

A Key.... le 14 juillet 17..

Vous êtes un gâte-enfant, mon ami. Si je vous laissois faire, nous irions si vîte, nos enfans nous mèneroient si loin, que nous ne serions plus les maîtres. M'avez-vous donc cru assez ridiculement sévère, pour ne pas vouloir que deux amans qui doivent être époux, s'écrivissent quand ils sont séparés? Vous avez pris trop au grave ma conduite prudente. Réellement, dans une de vos lettres, vous me traitiez presque de barbare, d'inhumain; et je suis sûr que votre fils me donnoit moins de malédictions que vous.

Votre fils sort des mains de la nature; il n'est pas comme vous gâté par l'usage; il attache un grand prix aux moindres détails

du sentiment. Voulez-vous, en lui ôtant ce bonheur qu'il tient de la pureté de son âge, lui applanir le chemin du vice? Laissez Alfred se persuader que tout est faveur, que la moindre grace doit être long-tems sollicitée, afin qu'il jouisse long-tems du bonheur de l'avoir obtenue. En lui ôtant cette jouissance, vous lui ôterez la pureté, qui en est la source; il s'habituera à voir remplir ses desirs sans obstacle; en obtenant ma fille, comme un bien qui lui est dû, il en sentira moins le prix, il sera moins heureux, il le sera moins long-tems. Remerciez-moi donc de ma sage politique, au lieu de me remercier, comme vous le faites dans votre dernière lettre, d'avoir enfin cédé à vos instances.

Pendant que vous serez en frais de remercîmens, faites en de ma part à monsieur l'Abbé, de n'avoir pas permis qu'Alfred écrivît à ma fille, sans m'en avoir demandé la permission; celui-là est sage. Votre fils est entre bonnes mains; je voudrois seulement que quelquefois il fût un peu plus sé-

vère, pour contre-balancer cette trop grande indulgence, que vous donne votre tendresse paternelle. Cependant mon coeur excuse la foiblesse du vôtre; souvent, lorsque je vois Elise pleurer, j'ai besoin de penser que de ma sévérité dépendra peut-être le bonheur de sa vie, pour ne pas lui demander pardon de l'avoir chagrinée.

Images vivantes de nos épouses; ah! combien nos enfans nous sont chers!... Mais, mon brave ami, ne gâtez pas le vôtre. J'espère que par mes soins mon Elise sera parfaite à tous égards. Rendez votre fils digne d'elle; veillez à sa conduite; redoutez ce monde pervers dont vous lui ouvrez l'entrée; éloignez-le des femmes du jour, et des jeunes gens à la mode; qu'il parte, qu'il parte, non pour se perfectionner, mais pour éviter qu'il ne se gâte. En restant peu de tems dans chaque ville, il n'aura pas le tems de faire des connoissances intimes; et ce sont les liaisons que je redoute. Quand on est bien né, on est confiant, et par-là, plus facile à séduire. Songez qu'il doit être

mon gendre, et qu'aucune puissance de la terre ne pourroit me faire exposer le bonheur de ma fille.

Je dois à présent vous faire des excuses, mon ami, si j'ai donné à ma soeur toute la gloire de cette difficile entreprise, si elle seule a paru obtenir ce que j'étois si pressé d'accorder; mais c'est encore un trait de ma politique. Plus jeune que nous, elle inspire plus de confiance à nos enfans; d'un sexe plus tendre, elle partage mieux leurs peines, ses conseils paroissent plus doux; sa conduite estimable m'a fait jeter les yeux sur elle, pour leur servir de guide. En lui laissant le département des graces, il lui sera plus facile de faire supporter les refus. Je desire qu'elle inspire à nos enfans une confiance sans bornes; il faut pour cela qu'elle soit l'appui de leurs plus chères espérances. Ne soyez pas jaloux, mon cher Comte; nos enfans nous aimeront; dans la suite ils nous rendront justice; il est très-nécessaire qu'aujourd'hui ils nous craignent un peu. Je vois d'ici vos sourcils se froncer; vous voulez

être le seul confident de votre fils, son seul ami, son seul guide, et vous finirez par n'être que son complaisant : alors, qui le retiendra?

Cependant pardonnez ma morale; la solitude des champs me permet des réflexions, que le torrent qui vous entraîne éloigne de vous. Ce monde que je hais, vous l'aimez encore; vous ne le voyez pas avec des yeux assez sévères; vous n'en redoutez pas assez les dangers pour votre fils. Nos intérêts communs, mon amitié pour vous, ma tendresse pour ma fille, tout me porte à vous les montrer. Vous serez ébloui par les succès de votre fils, je le conçois; jamais père ne dut être plus fier que vous. Alfred est si bien, si bien sous tous les rapports; je vous en félicite, si vous ne vous laissez entraîner par l'amour-propre, si vous veillez sur lui, si vous le garantissez des piéges qui lui seront tendus. Mais il faut pour tout cela un peu de sévérité : si vous n'en avez pas le courage, hâtez le départ de votre fils, et croyez que vous me remercierez de ce conseil.

Alfred m'a écrit une lettre remplie des plus belles promesses. Il m'aime de tout son coeur : n'est-ce pas là l'effet de la reconnoissance pour un bien que l'on a beaucoup sollicité? Il paroît si heureux de *la grace que je lui ai accordée*.... En vérité, je crois que pour ma récompense, il a donné d'excellens conseils à ma fille. Depuis qu'elle a reçu la lettre d'Alfred, j'ai toutes les peines du monde à la distraire de ses études.

Adieu, mon cher Comte. Tout à vous pour la vie.

DUMENIL.

LETTRE XI.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 21 juillet 17..

Il y a un mois, jour pour jour, que je me suis séparé d'Elise! Un mois de perdu, puisque je n'ai pas encore commencé ce

voyage si pénible ! . . . On dit qu'il est utile ; moi, je n'y vois d'heureux, que le retour.

Dans les premiers momens de mon séjour à Bordeaux, je n'étois occupé que des moyens d'obtenir la permission tant desirée. Entre la crainte et l'espérance, on passe des momens bien pénibles ; toutes mes matinées étoient employées à écrire à votre père ; toutes mes soirées, je les passois chez notre bonne tante, à souhaiter, et à craindre les nouvelles du lendemain. Sa douce complaisance ne se lassoit pas de mes plaintes ; j'étois moins malheureux près d'elle ; et quand l'heure d'aller chez cette aimable femme étoit arrivée, j'y courois avec un empressement si vif, que l'on eût pensé, que je devois y trouver mon Elise. Souvent je me figurois, que vous étiez au *piano* ; je donnois à notre bonne tante son ouvrage, j'arrangeois son métier, et j'allois me placer derrière la chaise que vous auriez dû occuper. Notre tante rioit, et me laissoit faire. Une fois j'ai dérangé tout son salon, pour

le mettre dans le même ordre que le salon de musique du château de Key... Ah! mon Elise, vous voyez de quelle ruse mon coeur se servoit!... Mais à présent que d'autres moyens me sont permis, je veux causer tous les jours avec vous; ce ne sera pas aller contre les ordres de votre père. Cette phrase: *Alfred écrira deux fois par mois à Elise*, veut dire: Alfred lui enverra deux lettres par mois. Mais Alfred est bien le maître d'employer chaque jour du mois à écrire ces deux lettres. Il lui est bien permis, sans doute, de répéter chaque jour à son Elise, que tous les momens de sa vie, jusqu'au dernier, lui seront consacrés; que son seul bonheur est de l'aimer, son seul desir de lui plaire, et sa plus douce occupation de travailler à la mériter. Je n'ai pas encore pu remplir le projet d'adoucir ainsi les rigueurs de l'absence; mon père dispose de tous mes momens. J'ai besoin de toute ma tendresse pour ne pas trouver qu'il abuse de ma soumission. Le matin, le soir, toujours du monde chez soi, ou des visites à

faire. Ah ! que cela est fatigant ! Sans doute, je n'ai pas encore assez vu le monde, pour sentir comme mon père, ce qu'il a d'aimable.

Le jour, où dans ma lettre à M. Duménil, j'enfermois celle qui vous étoit destinée, mon père entra chez moi. Il avoit du monde à dîner; je n'avois pas encore paru, il me montra un peu d'humeur. Je me hâtai de prier monsieur l'Abbé, qui est pour moi la bonté même, de veiller à ce que ma lettre fût soigneusement portée à la poste, et je me rendis au salon. Quand j'entrai, je vis la joie briller dans les yeux de mon père; il me prit par la main, et dit à ses amis qu'il avoit, je crois, rassemblés tout exprès pour me voir : « je vous l'aurois présenté plutôt; mais nous étions dans le chagrin : une triste séparation, des inquiétudes nous empêchoient de nous montrer; aujourd'hui nous sommes plus contens; nous allons faire un voyage en Italie; nous reviendrons tout-à-fait formés; nous nous conduirons sagement, et au retour, Elise sera notre récom-

pense. — Elise Duménil ! dit un gros Monsieur ; c'est une riche héritière — et si jolie, si remplie de graces et de talens, ajouta un second ; ce sera un couple bien assorti. » Ah ! mon Elise, quel frémissement j'éprouvai ! Celle dont on vantoit les graces, les talens, c'étoit mon Elise, l'objet de tous mes voeux. Je me rappelai avec délices, nos caresses, nos querelles, nos raccommodemens, nos sermens de nous aimer toujours ; les noms de mari, de femme que nous nous donnions, les projets que dès-lors nous formions pour le tems où nous serions dans notre ménage : tous ces souvenirs se réunissoient à l'espérance, pour ravir mon coeur. *Ce sera un couple bien assorti*, répétai-je tout bas. Heureux Alfred ! oui, tu seras uni à ton Elise par des liens éternels ; tu verras ton Elise se livrer à tes transports, partager ton délire, jouir de ton bonheur. Heureux Alfred ! ô mon Elise ! ma femme ! quand viendra-t-il ce jour heureux qui doit nous unir ?

Pendant le dîner, on continua l'intéres-

sante conversation; chacun parla de vous; et fit son compliment à mon père; il y en eut beaucoup de flatteurs pour les deux familles; mais très-peu de ceux qui font plaisir au coeur. Mon père répétoit souvent : « ces deux enfans s'aiment à la folie »; et il me regardoit avec ce sourire de bonté qui vous plaît si fort en lui. A cette assurance à peine répondoit-on quelques mots; on faisoit peu d'attention à cet article si essentiel dans une union éternelle; on revenoit sans cesse à cette grande fortune dont vous jouirez, à cette éducation brillante, faite pour flatter l'amour-propre d'un mari. Un jeune homme à côté de qui j'étois assis, me parla de votre figure. «Je vous fais mon compliment, monsieur, me dit-il; mademoiselle Duménil est très-belle, à ce que l'on m'a dit; je ne la connois pas, mais j'en ai beaucoup entendu parler; un de mes amis m'avoit promis de me présenter chez M. Duménil; mais je suis obligé de partir pour Paris où je compte passer l'hiver. A mon retour, madame de Pressange m'a fait espérer qu'elle

me mèneroit chez son frère. » Il m'apprit qu'il avoit fait connoissance depuis peu avec votre tante, à un dîner chez un de ses juges; il me dit qu'il étoit dans le parlement, et me témoigna pour notre bonne tante un intérêt qui devint le sujet de notre conversation. Ce jeune homme a vingt-cinq ans; on le nomme *Coulanges*; mon père m'en a dit beaucoup de bien. Le gros monsieur qui le premier parla de vous, est un grand calculateur; quoique gentilhomme, il a rempli plusieurs places dans la finance. Toutes ses entreprises ont réussi; il sait, à un écu près, le plus ou moins de fortune de toutes les grandes familles, et paroît regarder l'argent comme le premier mérite; il a une fille unique en âge d'être mariée, mais il est difficile sur le choix d'un gendre, qu'il veut riche et d'une bonne naissance; depuis vingt ans il est l'ami de mon père. Quelques officiers du régiment de ***, actuellement en garnison à Bordeaux, le président de Pirmont, qui est le protecteur et l'ami de M. de Coulanges, des officiers-généraux

retirés du service : voilà quelles étoient les personnes invitées. Après dîner, chacun fut vaquer à ses affaires, ou s'occuper de ses plaisirs.

Je suivis mon père dans ce qu'on appelle une tournée de visites. Après avoir parlé des personnes que nous avions eues à dîner, il me dit de vous des choses si aimables, que je tremblois, chaque fois que nous arrêtions à une porte, de voir interrompre la conversation. Mais l'heureux *Madame n'y est pas*, se répéta si souvent, que nous eûmes le tems de causer plus d'une heure. Cette manière de faire des visites me paroissoit charmante; j'écoutois mon père avec bien du plaisir : on s'arrêta; cette fois *Madame y étoit :* mes plaisirs finirent; ceux de mon père commencèrent. En montant l'escalier il se retourna plusieurs fois pour me regarder; et il paroissoit si satisfait, qu'il m'inspira le desir de plaire.

Un grand cercle qui tenoit depuis le haut du salon jusqu'à la porte, m'en imposa un peu; mais en réfléchissant, qu'il falloit y

réussir, pour rendre mon père heureux, je cachai une grande partie de ma timidité; je me tirai le mieux que je pus de toutes les révérences qu'il fallut faire. La maîtresse de la maison me reçut avec une grace parfaite; c'est la présidente de Grandval, jeune et jolie femme fort à la mode. Dès qu'elle m'eût dit un mot, elle appela mon père, et lui parla quelques momens tout bas. Mon embarras de me trouver seule au milieu de tant de monde, augmenta jusqu'à perdre contenance, lorsque je vis tous les yeux se fixer sur moi. Toutes les femmes, se penchant à l'oreille l'une de l'autre, disoient : « c'est le Comte Alfred de Boransac. » Mon nom fit absolument le tour du cercle; elles sembloient jouer à ce jeu, où l'on se dit un mot à l'oreille. Les unes avoient une lorgnette pendue au cou, les autres au bout de leur éventail; elles s'en servirent pour me regarder. Je m'étonnois que toutes ces jeunes femmes eussent la vue si basse; mais mon père m'a dit que c'étoit une des graces du bon ton. Aucune, même parmi les plus

jeunes, n'avoit ma timidité; elles me lorgnèrent jusqu'à me faire rougir; et disoient assez haut, pour m'embarrasser beaucoup : « c'est un très-joli cavalier; il est fait à peindre; ne trouvez-vous pas, mon coeur ? . . » Je fus blessé de cet examen; je jouois absolument le rôle d'un animal curieux que l'on avoit fait venir pour amuser la société. Mon père en se rapprochant de moi, me rendit un peu de courage; mais il fut bientôt appelé par plusieurs de ces dames : il courut à toutes presque en même-tems. Je ne l'avois jamais vu aussi leste; j'admirai la grace et l'aisance qu'il a conservées. Il me parut très-lié avec toutes ces dames; l'une l'invita à souper pour le lendemain; l'autre l'invita à un concert pour la fin de la semaine; une troisième à un bal pour la fin du mois; il accepta tout cela : « vous nous amenerez le Comte Alfred, dirent-elles presque toutes en même-tems. » Mon père, dans sa joie, vint me prendre par la main, et me présenta à toutes ces dames; mais comme le bon ton exige aussi que l'on fasse de courtes visites,

nous profitâmes du moment où l'on annonçoit quelqu'un pour nous retirer sans être apperçus.

Je n'avois pas dit un seul mot; personne ne m'avoit parlé; et dès que nous fûmes en carosse, mon père m'assura que j'avois été trouvé fort aimable; il me dit que la jolie Présidente avoit été très-contente de moi, et que son jugement seul suffiroit pour établir ma réputation. Il rit beaucoup de mes plaintes sur l'embarras où l'on m'avoit mis, et m'assura qu'il ne me faudroit pas quinze jours pour m'habituer aux usages; que je m'y conformerois sans peine; que cette liberté que j'avois trouvé indécente, me paroîtroit remplie de graces; qu'elle faisoit le charme de la société, et que celle où ce genre de manières ne se trouvoit pas, étoit d'une ancienne mode, dont l'*étiquette* me feroit périr d'ennui.

Après avoir fait une lieue dans la ville, pour nous faire écrire chez les personnes qui nous avoient invités, nous rentrâmes. Quelques amis, que mon père avoit priés à

souper, arrivèrent presque en même tems que nous; on parla beaucoup de la jolie présidente de Grandval; on fit un grand éloge de sa figure; en effet, elle est belle. Je demandai à mon père, parmi les hommes que j'avois vus chez elle, lequel étoit monsieur le Président? Aucun, me dit-il. Il m'assura même qu'il n'étoit presque jamais chez sa femme, et qu'il me présenteroit chez lui un matin. Comment peut-on n'être pas sans cesse auprès d'une jolie femme, que l'on a le droit de ne pas quitter? Oh! mon Elise, nous ne serons pas ainsi séparés! Sans cesse auprès l'un de l'autre, tous les jours de notre vie auront le même charme.

Le lendemain, en sortant du spectacle, nous fûmes au souper où nous avions été invités la veille. La maîtresse de la maison venoit de rentrer; c'est une femme très-riche, dont le mari vit presque toujours à la campagne; elle aime beaucoup le monde, et reste une grande partie de l'année à la

ville; elle est assez jolie; mon père m'a dit qu'elle avoit beaucoup d'esprit.

On se mit au jeu : je fis un brelan avec deux jeunes femmes ; je gagnai sans beaucoup de peine : regardant peu à leur jeu, elles ne cessèrent de me parler de modes, et de rire d'une femme qu'elles trouvoient *mise à faire horreur*; leur air, leurs manières, en portant ce jugement, ne peuvent se rendre. Pour que ma soirée fût agréable, je me moquai aussi de ceux qu'elles critiquoient; elles me trouvèrent charmant, me placèrent à table entre elles deux, et furent si aimables pour moi, qu'elles me mirent tout-à-fait à l'aise.

Au concert où nous allâmes quelques jours après, mon père fut le plus heureux des hommes; je réussis au gré de ses desirs. Cependant je ne chantai pas, comme avec mon Elise; je dus mes succès au choix des morceaux; je ne chantai que des airs tendres; mes tristes regrets et mes doux souvenirs me donnèrent une expression qui

venoit toute de mon coeur ; et que l'on crut appartenir au talent. La maîtresse de la maison toucha du *piano* ; mais ce n'étoit pas mon Elise ; ce n'étoit pas cette expression si touchante, ce charme que l'ame seule sait donner aux doigts qu'elle conduit. Cette Dame est forte, elle fait correctement tous les traits ; ses doigts courent sur le clavier sans s'arrêter : c'est la mode du jour, il semble qu'il y ait un défi à qui jouera le plus vîte. Un maître fameux a apporté ce genre, que je n'aime pas ; il nuit aux sentimens qu'il me semble que la musique devroit exprimer. Il y avoit à ce concert des *virtuoses*, que j'aurois écoutés avec plaisir, si l'on eût pu obtenir un peu de silence ; mais c'étoit une véritable cohue, fatigante à l'excès. Cependant, lorsque je chantai, la curiosité rendit tout le monde attentif ; et les égards dus à la maîtresse de la maison engagèrent pareillement à l'écouter.

Voilà pourtant, chère Elise, comment mon père me fait passer le tems. Monsieur l'Abbé se désole, et presse mon départ.

Je redoute le moment de quitter un père aussi bon ; je frémis de m'éloigner de vous ; mais je voudrois partir, puisqu'il faut faire ce voyage ; je voudrois partir, ou retourner à Key...... retourner seulement pour un jour, une heure, un instant sous le grand arbre, ce grand arbre, Elise, pour lequel vous avez de si beaux projets ! j'attends avec soumission le moment choisi, pour me les communiquer.

Cette lettre vous arrivera à cinq jours de date ; depuis quatre qu'elle est commencée, je l'ai prise et quittée mille fois. Je n'ai pu voir notre tante que des instans.

Le fameux bal où nous sommes priés, est pour le 29 ; je pense que mon départ le suivra de près.

Adieu, ma chère Elise; je relis souvent votre lettre ; en aurai-je bientôt une seconde ? Je les conserverai toutes. Adieu, tout l'espoir, tout le charme de ma vie !

LETTRE XII.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key...., le 29 juillet 17..

MA CHERE TANTE,

Il s'est passé bien des jours depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Le desir de suivre vos sages conseils, m'a fait disposer de tous mes momens en faveur de l'étude; j'ai voulu réparer le tems perdu. Je me rendrai, s'il est possible, digne de vos bontés et de celles de mon père; je veux mériter, comme vous me le dites si bien, qu'Alfred, à son retour, me préfère à tout ce qu'il aura vu.... Ah! combien il faut travailler pour cela!..... Comme ce voyage est dangereux pour moi! la ville de Bordeaux seule renferme tant de femmes charmantes, et faites pour me nuire par

la comparaison !..... Ma chère tante, connoissez-vous la présidente de Grandval ? êtes-vous de sa société ? je pense que oui. C'est chez elle que se réunit la meilleure compagnie de la ville ; c'est une femme accomplie ; Alfred m'en parle deux fois dans sa lettre.

Cette présidente de Grandval a trouvé Alfred très-aimable. Le plus grand bonheur du Comte est de produire son fils ; il le mène sûrement tous les jours chez la jolie Présidente, *qui donne le ton à toute la ville ; qui, par sa seule opinion établira la réputation d'Alfred* ; je ne m'étonne pas que le Comte soit ravi qu'une femme si fort à la mode ait trouvé son fils charmant.

Voilà déjà un mois qu'Alfred est à Bordeaux ; sûrement il y restera encore longtems ; on dit que la ville est très-brillante ; Alfred s'amusera ; on aime le monde, quand on y réussit si bien.

C'est pourtant bien heureux que ce ne soit pas moi qui aie demandé à mon père la permission d'aller passer quelque tems

avec vous, puisqu'Alfred est si répandu, qu'il a à peine le tems d'aller vous voir..... Vous voyez que tout s'est arrangé pour le mieux ; ne le pensez-vous pas, ma chère tante ?

Aujourd'hui 29, vous vous préparez sans doute à aller à ce bal qui doit être si beau ; vous y verrez Alfred ; dites-lui, je vous prie, ma chère tante, de me faire tous les détails de cette fête ; je ne veux pas vous demander d'en prendre la peine ; mais je serois fort aise d'être instruite des succès d'Alfred. La présidente de Grandval y sera sûrement ; Alfred ne m'a pas dit si elle a des talens ; je pense que oui, puisqu'elle est si fort à la mode.

La vie que je mène est très-uniforme ; vos lettres et celles d'Alfred, que je relis tous les jours, sont les seules distractions que je me permette ; je les porte toujours sur moi ; elles me tiennent compagnie dans le parc, où je vais souvent seule. Je n'ai été qu'une fois chez la Marquise ; Adèle n'est venue passer qu'une journée avec

moi ; je crois que je m'ennuie de la société.

Ce seroit bien affreux, si le monde alloit gâter Alfred ! Il ne tient qu'à lui d'être chéri de mon père ; si cela n'étoit pas, je n'en accuserois que ce monde où son père le mène si souvent. Comment ne fait-il pas réflexion que, par-là, il expose le bonheur de bien des personnes ?

Mon papa a été hier au soir si aimable pour moi, que j'ai causé de tout cela avec lui ; nous étions seuls ; nous avons soupé tête à tête.

Quoique mon papa ne fasse pas grand cas de ce qu'il appelle le monde, il aime cependant la société de ses amis ; aussi m'a-t-il fait des reproches sur mon goût pour la solitude ; il dit que cela donnera à mon caractère un air sauvage ; je dois sans doute suivre les conseils de mon père.

Nous allons demain chez la marquise d'Arsilly ; c'est dans peu de jours sa fête ; Adèle a arrangé des couplets, de la musique, un petit bal, tout ce qu'elle a pu imaginer, pour donner avec grace un bou-

quet à sa mère. Je voudrois répondre à Alfred, mais ce sera pour une autre fois; je vais me préparer pour cette fête, qui se répète demain; j'y jouerai un rôle, afin de plaire à mon papa; et, pour cela, je ne saurois me donner trop de soins.

Recevez avec bonté, ma chère tante, l'hommage respectueux de celle qui a l'honneur d'être

Votre, etc. etc.

ELISE.

LETTRE XIII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 30 juillet 17..

A six heures du matin.

J'arrive d'un bal charmant où j'ai passé des heures délicieuses. La dame qui nous avoit priés à cette fête, est la femme de l'Intendant. Il y avoit beaucoup de monde.

Votre tante arriva à l'intendance quelques momens après nous ; je fus si heureux, quand elle entra, que je courus auprès d'elle ; nous parlâmes de vous jusqu'au moment où l'on passa dans les jardins.

Bientôt plusieurs jeunes femmes et des jeunes gens parurent presqu'à la suite de mon père : « Je te cherchois, me dit-il ;
» tu es le plus heureux des hommes : ma-
» dame de Grandval m'a promis que tu
» serois son premier danseur ; c'est à toi
» de mériter qu'elle n'en change pas ; tu
» as en partage la meilleure danseuse ; tu
» vas faire bien des jaloux. »

La Présidente s'approcha de votre tante, et lui fit des reproches de ce qu'elle la voyoit rarement ; elle proposa de faire entre nous une société à part et de danser toujours ensemble ; votre tante répondit qu'elle ne dansoit plus.

Nous parcourûmes les jardins qui étoient illuminés ; nous nous y amusâmes des différentes choses qui en varioient les plaisirs.

Quand nous rentrâmes dans la salle du

bal, madame l'Intendante dansoit un menuet avec un très-bel homme, le prince Orsinelli; c'est un Italien, il part bientôt pour retourner dans son pays; mon père m'a présenté à lui, et m'a recommandé à ses bontés. Madame de Grandval et moi dansâmes le second menuet; nous fûmes accablés d'applaudissemens; j'en devois ma part à madame de Grandval, qui danse avec une grace parfaite. Différentes danses figurées suivirent les menuets. Les personnes d'un certain âge s'étonnent de l'importance qu'on a mise à ce talent, depuis quelques années; « autrefois, disent-elles, on dansoit seulement pour s'égayer; aujourd'hui la danse est devenue un art, et un art difficile; les pas, les graces du théâtre, sont étudiés par les gens du monde. Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'autrefois on dansoit sans art une grande partie de sa vie, et qu'aujourd'hui où l'on se donne toutes les peines qu'exige un véritable talent, on ne danse que peu d'années; une femme de vingt-cinq ans est trop

vieille pour danser, et un homme de trente seroit du dernier ridicule, quelqu'habile qu'il fût dans cet art.

Notre petit comité a été charmant ; il étoit composé de jolies femmes, d'hommes aimables ; on s'est fort amusé. Je crois que nous avons fait des jaloux ; nous avions souvent près de nous madame l'Intendante et le prince Orsinelli ; nous formions la société favorite ; monsieur l'Intendant a paru nous distinguer de la foule ; il a causé long-tems avec votre tante, dont il m'a dit toutes sortes de bien.

Comme je vous ai regrettée ! Je cherchois parmi ces jolies femmes, les charmes que vous réunissez ; l'une avoit les beaux yeux de mon Elise, mais non leur expression ; l'autre avoit son teint éclatant ; une autre, sa taille charmante ; celle-ci avoit ses graces en dansant ; celle-là, son maintien noble ; mais aucune n'avoit ce charme ravissant que produit l'ensemble d'Elise. Si vous aviez paru, vous auriez réuni tous les suffrages que tant de belles ont eu

à partager entr'elles; j'aurois été trop heureux de votre triomphe; il eût mis le comble à mes plaisirs.

Le 5 août.

Depuis le 30 du mois dernier, mon tems a été tellement employé, que ce n'est qu'aujourd'hui que je puis reprendre ma lettre. Après avoir dansé toute la nuit, je ne voulus pas me coucher, sans vous rendre compte de cette fête; mais la fatigue me força de quitter cette douce occupation.

J'ai vu votre tante ce matin; elle a reçu une lettre de vous, et le pauvre Alfred n'a point encore de réponse à la dernière qu'il vous a écrite! Pourquoi cela, Elise? vous aurois-je déplu? vous habitueriez-vous à notre cruelle séparation? Alfred occuperoit-il moins vos pensées?..... Cette idée trouble toutes les miennes, et m'ôte les moyens de vous rendre compte des différentes choses que mon père m'a fait faire; je vous parlerai seulement de ma visite au prince Orsinelli, parce qu'elle a fixé le jour de mon départ. Mon père, flatté de l'in-

térêt que le Prince m'a témoigné, a consenti que je partisse avec lui, quoiqu'il eût le projet de me garder encore quelque tems.

L'idée de m'éloigner de vous, me donne une tristesse que je ne puis dissiper; monsieur l'Abbé, qui est enchanté de me voir quitter Bordeaux, m'assure que mes pressentimens sont un véritable enfantillage. Enfin, c'est le 15 de ce mois, précisément le jour de votre fête, que je dois m'éloigner de tout ce qui m'est cher; ce jour charmant que tous les ans nous célébrions avec une joie si pure! Qui vous donnera ce bouquet que je vous présentois à genoux? Et ce baiser que l'année dernière encore votre papa me permit de prendre! Adèle l'aura, ce premier baiser .... elle n'avoit que le second.... Ces fleurs moins fraîches que vous, je ne vous en présenterai pas une seule!... Vous allez être entourée; tout le monde vous offrira des voeux; ils seront sincères, vous méritez l'hommage de tout le monde; mais le tendre coeur d'Alfred!...... Per-

sonne ne l'aura; personne ne pourra vous offrir les sentimens qui sont nés avec moi.... oh ! non, personne !

Mais pourquoi, mon Elise, avez-vous écrit à votre tante, et non pas à moi ? cela me tourmente; vous pouvez revoir cette chère tante d'un moment à l'autre, et moi.... J'espère que le courier de demain m'apportera une lettre. Je suis d'une tristesse affreuse, et peu disposé pour un petit comité où l'on m'attend ce soir.

Adieu, Elise; adieu, le seul objet des sentimens d'Alfred !

LETTRE XIV.

M. DUMENIL A M. L'ABBÉ AIMERY.

Au château de Key.... le 9 août 17..

Je vous remercie de votre lettre, monsieur l'Abbé; elle m'a fait grand plaisir. Il est donc bien sûr que vous partez le 15 ?

j'en suis ravi, et bien plus encore que je ne l'aurois été, si, d'après tout ce que vous me dites, Alfred eût moins bien réussi.

Je n'ai pas, comme vous, cette confiance aveugle dans l'amour d'Alfred pour ma fille; je ne crois pas, comme vous, que dans le coeur d'un homme de dix-sept ans, un attachement ait pris d'assez profondes racines, pour résister aux séductions de nos femmes du jour, et qu'il soit très-facile à l'amour même, de garantir des attaques faites à l'amour-propre; je ne crois rien de tout cela.

Vos conversations avec Alfred, dites-vous, *vous ont rassuré sur les craintes que vous donnoient ses brillans succès*; *il ne pense qu'à ma fille, il ne parle que d'elle, et les comparaisons qu'il fait, sont toutes à l'avantage d'Elise.*

Oui, dans ces premiers momens, je crois que le jeune homme est sincère; il ne vous trompe pas; il pense tout ce qu'il vous dit; mais il se plaît avec la séduisante Grandval; quelque tems encore, et peut-être croira-t-il trop facilement, qu'un jeune homme

doit tenir à l'honneur de répondre aux avances qu'on lui fait. D'abord galant, ensuite entraîné par le plaisir et l'amour-propre que les coquettes savent si bien flatter, il se persuadera que l'on peut être adorateur de toutes les belles, et rester constant dans son premier choix. Les hommes ont adopté des principes très-commodes, dont Alfred ne peut tarder d'être instruit dans la société, où malgré mes conseils son père a eu l'imprudence de le conduire.

Ma sœur m'écrit; elle me parle de la présidente de Grandval, comme d'une femme à la mode. Assurément elle mérite l'honneur de ce renom; sa figure vive, piquante et spirituelle, ses grands yeux où l'on trouve tout ce qu'on peut desirer, même du sentiment quand on en veut, sa taille souple comme son caractère, ses manières gracieuses comme son esprit, tout dans sa personne, est fait pour séduire les étourdis qui ne jugent une femme que par le plaisir qu'elle inspire. Son peu de sensibilité lui permet la dissimulation; un vernis philoso-

phique couvre son manque de morale et de principes. Aux yeux des uns, c'est une femme forte, une femme au-dessus du vulgaire; voilà pour les esprits faux : aux yeux des autres, c'est une femme douce, d'un commerce charmant; voilà pour ceux qui prennent l'insouciance pour égalité d'humeur : aux yeux de quelques-uns, c'est une femme tendre; voilà pour ceux qui prennent le goût du plaisir pour du sentiment. Cette femme s'accommode de tous les caractères qu'elle rencontre, et si elle modèle le sien sur celui des autres, c'est toujours par vanité, ou par intérêt.

Voilà comment elle plaît à tout le monde, excepté à l'homme sage qui approfondit avant de juger; qui préfère les qualités du cœur à une imagination brillante, les vertus aux talens, et la saine morale à des adages philosophiques.

Elle a cependant, dit-on, quelques amis; son goût pour l'intrigue, et quelques services rendus par calcul, voilà ce qui les lui a procurés. Mais, sont-ce bien là des

amis? Elle est, dit-on, charitable envers les malheureux; oui, mais elle distribue ses aumônes comme ses regards, presque toujours avec un projet, rarement en consultant son cœur. On dit encore qu'elle n'est pas méchante: je le veux bien; mais est-elle bonne? Le monde est trop pervers ou trop léger, pour qu'une pareille femme ne plaise pas généralement; mais est-ce là le Mentor qui convient à un jeune homme entrant dans le monde? ce choix est-il digne d'un père? comment le comte de Boransac peut-il être flatté des préférences qu'une telle femme donne à son fils?

J'aime beaucoup le Comte; c'est mon plus ancien ami; il a des vertus, il est respectable sous bien des rapports; mais il a été gâté par les femmes. La sienne auroit été plus heureuse, s'il avoit eu une moins belle tournure, et s'il eût pris moins de plaisir à se l'entendre dire. Il retrouve dans son fils les avantages qui commencent à le quitter; il croit renaître en lui: notre pauvre Alfred sera dupe d'un monde que son père ne peut cesser d'aimer.

Je desire qu'Alfred soit plus formé pour devenir mon gendre; mais ce n'est pas dans la société, où son père le conduit, qu'il prendra le caractère et les principes qui sont nécessaires au bonheur de mon Elise. J'attendois donc avec impatience la nouvelle de son départ; je suis fâché du chagrin que cette séparation va donner à mon ami; mais notre bonheur peut en dépendre. Alfred sera bien avec vous, monsieur; vous saurez allier la sagesse à l'indulgence qu'il faut avoir pour la jeunesse; et à votre retour, nous n'aurons plus à songer qu'au bonheur de nos deux élèves.

Comptez sur ma reconnoissance, monsieur, comme sur l'estime que vous m'avez inspirée, et dont je vous prie de recevoir les sincères assurances.

DUMÉNIL.

LETTRE XV.

ELISE A ALFRED.

Même date que la précédente.

Chacun a ses fêtes et ses plaisirs ; les vôtres sont brillans, faits pour flatter l'amour-propre ; les miens sont plus simples, mais plus selon mon cœur. Un rôle que j'avois à apprendre, une sonate à jouer, un air à chanter, des couplets à dire, m'ont pris le tems que j'aurois desiré employer à répondre à votre lettre. Celle que vous m'avez écrite en revenant du bal, m'est parvenue aussi ; mon père me les a remises toutes deux sans les décacheter ; mais comme je lui ai parlé de vos plaisirs, il m'a fait lire quelques articles de votre dernière lettre ; celui où vous annoncez votre départ avec le prince, m'a paru lui plaire ; il trouvoit,

comme moi, que vous perdiez votre tems à Bordeaux; et le Comte auroit bien pu attendre votre retour, pour vous faire faire toutes ces belles connoissances. Enfin, vous vous êtes amusé; c'est toujours beaucoup.

Nos beautés villageoises et nos plaisirs champêtres, vous paroîtroient fades, après les plaisirs d'une ville aussi brillante. Ferdinand m'a beaucoup parlé de la présidente de Grandval; l'éloge qu'il en fait ne m'a point séduite; s'il faut être comme elle pour plaire, je n'aurai jamais cette prétention.

Il faut que je vous gronde, Alfred; pourquoi à cette partie de brelan dont vous me parlez, vous êtes-vous réuni à ces deux jeunes folles, pour critiquer des personnes qui peut-être étoient respectables? c'est très-mal, je vous assure. Oh! non, je n'aimerai pas le monde; je puis vous l'assurer d'avance; et si mon choix doit décider du vôtre, il vous est inutile d'en étudier si scrupuleusement les usages.

Je suis fâchée tout comme vous que le Prince ait choisi précisément le jour de ma

fête pour partir. Monsieur l'Abbé a sûrement raison : c'est un enfantillage ; mais je n'y vois pas de mal, et je partage avec vous cette petite foiblesse. J'ai demandé à mon papa pourquoi de mes deux noms, c'est celui de *Marie* que l'on fête : m'appelant toujours Elise, il me semble qu'il eût été plus naturel de fêter pour moi Ste.-Elisabeth ; mais il m'a dit que *Marie* étant le nom de ma mère, de tristes et doux souvenirs lui avoient fait préférer ce jour-là.

C'étoit hier Ste.-Justine, le jour de la fête de la Marquise. Adèle a fait de très-jolis couplets : j'ai été fort contente de Ferdinand qui a mis beaucoup de soins, et même du sentiment à rendre hommage à sa mère. Un proverbe que nous avons joué a été la seule chose ajoutée à ce que vous savez être d'usage tous les ans ; je n'avois pas encore essayé de ce genre d'amusement qui m'a extrêmement plu ; mon papa, comme le vôtre, étoit dans le ravissement ; et si vous y aviez été, Alfred, *votre présence eût mis le comble à mes plaisirs :* vous voyez que

je vous rends compliment pour compliment. Quand vous aurez quitté Bordeaux, j'espère que vous me direz moins de fadeurs, et vos lettres m'en paroîtront plus aimables.

Je pense, Alfred, que vous me trouvez bien raisonnable, pour ne pas dire raisonneuse; mais votre séjour à Bordeaux m'a beaucoup formée; j'ai fait tant de réflexions... j'ai tant songé au caractère de votre père, et à tout ce qui pouvoit en résulter pour vous, que je veux faire une grande provision de raison, dans le cas où je pourrois en avoir besoin pour deux. Ne doutez pas cependant que je ne rende à votre père toute l'estime, et tout le respect que je lui dois; mais mon papa répète si souvent qu'il vous gâte, que cela me fait trembler.

Si vous voulez me faire plaisir, Alfred, vous verrez plus souvent ma tante dans les derniers jours que vous devez passer à Bordeaux; elle vous donnera de bons conseils, et je serai plus tranquille.

Adieu, Alfred, j'espère que dans un an

vous serez ici pour le jour de ma fête : songeons à cela tous deux ; je me plais à croire que vous y pensez comme moi, et sur-tout au moment qui nous sépare.

Adieu.

ELISE.

P. S. Votre ami Ferdinand a obtenu de sa mère d'aller passer à Bordeaux le peu de jours que vous y devez rester : il part demain, et il arrivera aussitôt que ma lettre.

LETTRE XVI.

M. DUMÉNIL A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key.., le 10 août 17..

Vous devez savoir aujourd'hui, ma chère sœur, qu'Alfred va partir ; ainsi j'espère que vos craintes sur sa conduite vont s'évanouir. Je suis bien aise que ce Prince italien retourne dans son pays ; sans cet heu-

reux voyage, le Comte auroit gardé trop long-tems son fils. La démarche d'un grand seigneur qui s'offre pour lui servir de second précepteur, flatte trop son amour-propre, pour qu'il n'ait pas donné son consentement au moment même où la demande a été faite. L'engagement est pris; nous n'avons plus à craindre les réflexions, et j'espère que ce départ va faire cesser une liaison que je redoutois: la *sensible* Grandval l'oubliera; je ne crois pas qu'elle ait la patience de l'attendre jusqu'à son retour.

Tout ce que j'avois entendu dire, l'hiver dernier, de la Présidente, m'avoit disposé à la juger sous le point de vue dans lequel vous me la montrez; mais n'ayant alors aucun intérêt à m'occuper d'elle, je n'avois fait d'autre usage de ce que l'on me disoit, que d'en tirer parti pour l'éducation de ma fille. Les vices comme les vertus, que l'on rencontre, peuvent servir également dans l'ouvrage si important et si difficile d'une bonne éducation. Je suis certainement le plus heureux des pères; c'est un ange que

mon Elise ; mais je n'en suis pas moins encore à m'étonner que l'on puisse desirer d'avoir des enfans, avec la certitude que l'on a de ne pouvoir les rendre parfaits ni heureux. Les caractères les plus favorisés de la nature ne présentent qu'un tableau effrayant du peu de bien que l'on a à espérer, en comparaison du mal que l'on doit craindre. Ceux qui se fient aux bienfaits de l'âge et de l'expérience, se trompent grandement ; je n'ai jamais vu que ni l'un ni l'autre nous rendissent meilleurs ; ils nous ôtent seulement les graces qui nous parent, et l'illusion qui nous console.

Ma pauvre Elise n'est pas heureuse ; cette chère petite a le cœur gros de soupirs ; les succès d'Alfred lui font une impression dont elle ne peut se rendre compte. Alfred moins beau, moins recherché, Alfred ignoré satisferoit mieux son cœur.

Un grand évènement pour elle, c'est qu'Alfred parte précisément le jour de sa fête. Pour éviter les plaisirs ordinaires de ce jour-là, elle m'a fait une demande tou-

chante, et voici comment elle s'y est prise.

Ce matin, quand elle est entrée chez moi, j'ai vu de l'embarras dans son maintien; après m'avoir embrassé et s'être informée tendrement si j'avois bien reposé : « Je suis venue, m'a-t-elle dit, plutôt que » les autres jours, pour rester plus long- » tems avec vous, mon cher papa; au- » jourd'hui j'ai deux maîtres, et ces jours- » là je vous vois bien peu. » Ensuite elle a toussé, s'est approchée de la fenêtre, a pris une chaise qu'elle a mise tout près de la mienne, mais un peu en arrière.

« C'est aujourd'hui le 10, a-t-elle dit en soupirant; il fait bien chaud; si le 15 il fait le même tems, il sera bien pénible de voyager.

Aimerois-tu mieux qu'Alfred n'eût pas quitté Bordeaux ?

— Oh! pour cela, non.

— Tu penses sans doute qu'il vaut mieux qu'il voyage pour s'instruire et se former, que de perdre son tems dans les sociétés? D'ailleurs nous n'aurions pu le garder au-

près de nous; son père étoit pressé de le traiter en grand garçon.

— Cela est vrai. »

J'ai vu dans la glace placée vis-à-vis d'elle, qu'elle essuyoit une larme qui alloit couler. Après avoir hésité un moment, elle a ajouté :

« En Italie, l'usage est-il comme en Angleterre, de célébrer le jour de la naissance ? Il me paroît que c'est un usage bien touchant ; les enfans semblent ainsi vouloir tous les ans se pénétrer davantage des devoirs qu'exige la reconnoissance envers leurs parens. Je lisois cela l'autre jour ; j'ai pensé que l'on devroit suivre par-tout cet usage ; il faudroit passer le jour de sa fête en dévotions, et réserver les plaisirs pour celui de sa naissance.

— Ce ne sont pas nos coutumes.

— J'en suis bien fâchée, bien fâchée pour moi, sur-tout, à qui le ciel a donné un si bon père; sans avoir besoin d'époques pour me retracer tout ce que je lui dois, j'aurois été bien heureuse si, une seule fois

dans ma vie, j'eusse trouvé cette touchante occasion de lui rendre hommage. »

A mesure qu'elle parloit, l'altération de sa voix devenoit plus marquée ; je me retournai pour la regarder ; les yeux baissés, elle retenoit à peine des larmes qui bientôt, en la prenant dans mes bras, se confondirent avec les miennes.» Oui, mon Elise, oui, ma chère enfant, cette année, puisque tu le veux, nous renverrons les plaisirs au jour de ta naissance ; je me réjouirai ce jour-là d'avoir une si bonne fille.

Nous passerons le 15 à prier pour vous, pour ma mère, me répondit-elle avec une effusion de cœur, des témoignages de reconnoissance aussi vifs, que si je lui eusse accordé la plus grande faveur. Oui, nous prierons pour toute la famille, lui dis-je, en l'embrassant encore, et nous n'oublierons pas ce pauvre Alfred ; nous offrirons des vœux pour obtenir qu'il fasse un heureux voyage. » A ce nom, la chère Elise rougit, et fondant en larmes, elle cacha son visage dans mon sein.

Voulez-vous, ma chère sœur, venir le 15, joindre vos prières aux nôtres ? jamais voyageur n'aura eu des vœux plus purs élevés pour lui à l'Etre-Suprême.

Ah ! comme je frémis pour le bonheur de mon Elise ! quel ange ! quelle ame ! que de délicatesse dans tous les détails de ses sentimens !..... Alfred, heureux Alfred ! sentiras-tu le prix du trésor que je te confierai ?... me rendras-tu le plus heureux ou le plus malheureux des pères ?...

Adieu, ma chère soeur ; j'espère que vous viendrez le 15 ; nous traiterons mieux de vos affaires dans une conversation, que par lettres.

Tout à vous pour la vie.

DUMÉNIL.



LETTRE XVII.

ALFRED A ELISE.

A Bordeaux, le 14 août 17..

Je pars demain à quatre heures du matin ; je pars avec plaisir, oui, avec plaisir. Je m'éloigne de vous ; mais je quitte la ville de Bordeaux, cette ville où j'ai été retenu malgré moi .... ces cercles où j'ai été entraîné...... Mon père l'a voulu, j'ai eu tort de lui obéir ... j'ai chagriné Elise ; j'en suis bien puni !

Vous avez donc fait des réflexions? elles ont été à mon désavantage, j'en suis sûr ; plusieurs phrases de votre lettre me prouvent votre mécontentement. Je suis bien malheureux ! je vous ai affligée ; je suis coupable ; oh ! oui, bien coupable !

Comme il est froid, le style de cette lettre, que j'attendois avec tant d'impa-

tience ! Je l'ai relue plusieurs fois ; elle répond à mes deux dernières, de manière à me faire regretter de les avoir écrites, s'il eût été possible à mon cœur de vous cacher mes actions. J'ai cru devoir instruire Elise des plaisirs que mon père me faisoit rechercher ; j'ai cru qu'il ne m'étoit pas permis de lui cacher mes succès.... Mes succès... je les déteste..... Ange du ciel ! ah ! ne t'afflige pas ; ne t'abaisse pas à craindre ces femmes si fort au-dessous de toi !... Pardon, Elise ; voilà l'effet des comparaisons ; elles me font voir en vous l'image de la Divinité ; j'ai cru lui adresser un hommage, et je me suis servi du langage qu'elle permet : aimez Alfred tout indigne qu'il en est, et plaignez-le de ne pas le mieux mériter.

Ah ! pourquoi n'avez-vous pas donné votre lettre à Ferdinand ? Je l'aurois reçue plutôt ; elle m'eût fait sortir de la maison où mon père et lui me laissèrent ; j'aurois volé chez votre tante, je l'aurois vue un jour plutôt....

Le lendemain que je reçus votre lettre ; j'allai passer la journée toute entière chez l'aimable tante, après avoir chargé Ferdinand d'un mot d'excuse pour une personne qui m'attendoit ; comme elle est douce, comme elle est bonne, cette chère tante ! J'aurois dû ne voir qu'elle ; j'aurois dû ne pas rester ici. . . .

Ah ! je vous assure bien qu'à mon retour je ne verrai plus qu'Elise et sa famille ; j'espère que mon père m'aimera assez, pour ne vouloir plus m'entraîner vers ces vains plaisirs qu'Elise a raison de ne pas aimer ; c'est loin des plaisirs bruyans de la ville, c'est à Key. . . que nous coulerons des jours dignes d'envie.

Comment, Elise, demain le jour de votre fête, il n'y aura pas de plaisirs au château de Key. . . ? Et c'est vous qui l'avez demandé ? C'est vous. . . . . . Votre tante m'a dit cela ; point de plaisirs ! Ils sont donc remis au 4 d'octobre ? Ce jour-là vous aurez seize ans ; j'en ai bientôt dix-huit, et je suis moins raisonnable que vous ; mais je vais travail-

let avec zèle à le devenir ; oui, je veux mériter mon Elise. La mériter ! . . . O malheureux ! . . . .

Votre tante a dit à mon père qu'elle ne pouvoit rester que deux ou trois jours à Key. . . . J'en suis bien fâché ; j'eusse été moins malheureux vous, sachant avec notre amie. Elle m'a dit de lui envoyer mes lettres ; je vais écrire à M. Duménil, pour consacrer ensuite à mon père tous les instans qui me restent.

Je crois que mon père ira passer une quinzaine de jours avec vous au mois d'octobre. Il est curieux, a-t-il dit, de voir la fête que vous donnerez pour l'anniversaire de votre naissance ; cette nouveauté lui a tellement plu, qu'il prétend fêter aussi le jour qui lui donna une si charmante belle-fille ; et moi seul je n'y serai pas ! Mais puis-je me plaindre. . . . Vous avez renvoyé les plaisirs de demain ! . . . Avois-je besoin, ma chère Elise, que l'on m'en dît le motif ? Ah ! combien notre tante a raison ! Que je suis loin de vous mériter ! . . . .

Adieu ; demain vous recevrez cette lettre à votre réveil ; je serai déjà bien loin. Ah ! pourquoi nous avoir séparés ? Quel avantage en résultera-t-il ? Ma vie entière eût-elle été trop longue pour m'occuper d'Elise ? Savoir l'aimer et lui plaire, ne suffisoit-il pas ? Que vais-je apprendre loin d'elle ?..... Mais il ne faut point murmurer, il faut obéir... Adieu, chère Elise, adieu ; que ce mot est cruel !.... que de larmes il me coûte, ce mot qui fait tant de mal !.... ce mot que je répète sans cesse, comme si en l'écrivant j'étois moins loin de vous ! Adieu encore une fois, ô vous qui m'êtes si chère !

ALFRED.

P. S. Si votre père le permet, écrivez-moi à Toulouse *poste restante* ; ce sera pour moi un si grand bonheur de recevoir promptement de vos nouvelles, que de ma vie je n'oublierai ce bienfait.

LETTRE XVIII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 21 août 17..

Vous êtes bien peu raisonnable, Alfred, de montrer une si grande douleur, parce que je vous fais quelques reproches. J'étois fâchée de votre séjour à Bordeaux, parce que mon papa disoit que vous y perdiez votre tems, et que je le voyois sans cesse blâmer la vie que votre père vous y faisoit mener; j'étois tourmentée de tout cela : j'en étois tourmentée, parce que je vous aime; mais puisque ma lettre paroît vous avoir fait tant de peine, effacez, mon cher Alfred, effacez-en, je vous prie, tout ce qui vous a chagriné.

Vous m'affligez à votre tour par ces mots si tristes : *Mériter mon Elise.... La mériter!.... O malheureux!....* Pourquoi

cette exclamation douloureuse?.... Vous voyez que par cette exagération vous nous faites tort à tous deux; nous sommes assez malheureux d'être séparés; promettons-nous, mon cher ami, de ne jamais nous affliger que de cela; j'ai le même besoin que vous de faire cette promesse; le desir de la tenir me rendra plus raisonnable; car je m'afflige aussi quelquefois de bien des choses....

Ma tante est arrivée le 15, de bon matin, pour nous voir avant l'heure de l'église; elle nous a remis vos lettres, et elle m'a rendue toute contente, en m'assurant que depuis ma dernière vous l'aviez peu quittée; elle a dit tant de bien de vous à mon papa, qu'il m'a dit de vous écrire, pour vous récompenser de votre soumission à ses conseils. Elle ne nous a point laissés ignorer que si vous aviez demandé à votre père de vous garder encore quelques jours avec lui, vous auriez pu passer ce tems à vous amuser. Ma tante nous a assurés que dans les derniers jours, vous paroissiez impatient de

partir. Qu'elle est bonne cette tante! que je l'aime!

Nous avons passé une partie de la matinée du 15 en dévotions; nous avons eu à dîner la Marquise, Adèle, et même Ferdinand, que je croyois à Bordeaux. Après dîner, nous sommes retournés à l'église. Mon père avoit fait annoncer par-tout que la fête du château étoit remise au jour de ma naissance; cependant les jeunes filles du village sont venues m'apporter leur bouquet; elles étoient toutes mises en blanc, comme les autres années; je suis allé à pied avec elles le matin et l'après-midi. Pendant la route, elles me promettoient d'un air si touchant qu'elles prieroient pour vous, que j'en ai été attendrie; quelques larmes se sont échappées de mes yeux. Alors celles qui étoient le plus près de moi ont fait signe aux autres de ne plus parler de vous, en leur faisant remarquer l'impression que cela me faisoit. Je voulois me cacher; mais plus je faisois d'efforts, moins il m'étoit possible de retenir mes larmes. A l'église, leurs soins

furent touchans ; je leur demandai de ne plus s'occuper de moi, et chacune suivant mon exemple, se mit à prier dévotement.

Ma bonne tante étoit près de moi ; j'ai été heureuse ; j'ai joui de sa conversation pendant les quatre jours qu'elle a passés avec nous ; je lui ai fait voir mes travaux, dont elle a été très-contente. Mon père, comme vous savez, ne me laisse pas manquer d'argent ; il m'a donné pour mon bouquet, une somme double de celle que je reçois tous les ans. Sans nuire à l'emploi ordinaire de mes petits revenus, je pourrai n'être pas gênée, et faire hâter les ouvriers... Vous pensez bien que c'est du grand arbre que je veux parler ; le chemin qui y conduit, les bosquets des environs, que je fais étendre pour l'entourer, le petit pavillon que je fais élever, tout cela sera prêt pour le 4 octobre ; c'est-là que se passera une partie de la fête. J'ai prié mon papa d'éviter dans ses promenades, le côté du grand arbre ; il me l'a promis ; je desire qu'il ait le plaisir de la surprise. Les travaux sont

déjà très-avancés ; on est étonné de voir combien cette occupation m'intéresse.

Adieu, cher Alfred, adieu ! ce mot me coûte aussi bien des larmes ; je pleure, mon Alfred, et je ne veux plus m'en cacher ; notre chagrin est si naturel !.... Comme ils seront longs ces jours de regrets et d'inquiétudes !.... Combien l'espoir me devient nécessaire !..... Conservez-vous, mon cher Alfred ; ménagez-vous pour moi ; sur-tout pensez à moi ; songez à ce que je deviendrois si... Oh ! non, je n'achèverai pas.... non..... il faut conserver tout mon courage, et bien me garder de lui ôter l'espoir qui doit l'entretenir.

Adieu, adieu ; mon papa et ma tante m'ont recommandé de vous assurer de leur amitié ; voyez comme tout le monde vous aime ! Vous ferez le bonheur de vos amis ; oh ! je suis bien sûre que vous ferez celui de votre Elise.

LETTRE XIX.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 22 août 17..

C'est donc à Toulouse, *poste restante*, que l'on peut adresser ses lettres à notre *Amadis* moderne ? En vérité, cher Alfred, pendant que tu travailles à mériter ton Elise, que tu pleures les écarts de dame nature, que tu maudis le genre humain, parce qu'une jolie femme a dérangé un instant tes idées chimériques, j'ai envie de travailler de mon côté à donner un peu de piquant à ta vie ; je frémis de la disposition où je te vois, de devenir aussi ennuyeux qu'ennuyé. Etant destiné à rester ton ami, ne trouve pas mauvais, je t'en prie, que je cherche à égayer notre lien. Si je ne m'en mêle, ton Elise et toi, toi et ton Elise,

vous ferez la plus insipide pastorale, qui de mémoire d'homme, ait encore paru sur notre globe.

Sublime héros de roman, ta vie ne nous présente pas même l'espoir d'une catastrophe! Alfred élevé près d'Elise, les deux pères d'accord pour les unir, un voyage exigé par l'un d'eux, on ne sait pas trop pourquoi; au retour le mariage, juste récompense d'un amour constant, et plus encore, suite naturelle de l'arrangement des deux familles : quel fade tableau pour les spectateurs!.. Ton séjour dans la ville de Bordeaux avoit quelque chose de plus piquant; les jalousies de nos belles, les critiques de nos vieilles, les anecdotes scandaleuses, la mauvaise humeur de nos jeunes gens contre les succès du héros Alfred : voilà de l'occupation et du plaisir.

Mon expérience m'engage à courir vers toi, pour te guider dans ta nouvelle carrière; mais l'amitié, comme l'amour, a eu ses foiblesses... je t'ai boudé, et très-fort boudé : quoi! tu t'avises d'avoir un secret

Duménil est, dit-on, fort bien? — Elle est fort belle, Madame. — Elle l'aime sans doute? — Comme un enfant, de tout son cœur : ils ont été élevés ensemble ; je serois désolé qu'il manquât cette bonne affaire. Mais après le mariage, Alfred reprendra sa liberté, et il pourra suivre ses goûts, comme s'il n'étoit pas marié.

Doucement, Alfred, point de courroux; dans la circonstance ce langage devenoit indispensable; il falloit réparer ta sottise, et donner de l'espoir pour l'avenir. Effectivement, peu-à-peu, l'air pensif disparut, et fit place à toutes les graces du plus charmant sourire ; la conversation devint plus animée, et après être venu pour toi, je restai pour mon propre compte. Madame de Grandval me parut une femme intéressante, piquante, sensée, vive, tendre... Enfin je m'apperçus qu'il y avoit déjà long-tems que j'étois chez elle ; je pris congé, et on me permit de revenir : on n'avoit déjà plus d'humeur contre toi, ni contre moi.

A présent je dois te rendre compte de la

fête de ton Elise. En quittant madame de Grandval, je partis pour le château de Key... j'arrivai précisément à l'heure du dîner. On revenoit de l'église; j'apperçus un groupe de jeunes filles; et de ce groupe je vis sortir une jeune nymphe : c'étoit Elise, à qui une longue robe blanche nouée avec une ceinture, donnoit un air angélique; ses beaux cheveux d'un blond cendré, ses grands yeux bleus ombragés de longues paupières noires, son cou d'albâtre, ce nez si bien dessiné, et qui donne tant de noblesse à son charmant visage; toutes ces beautés réunies ne m'avoient jamais autant frappé. Je voulus lui faire mon compliment; sa modeste timidité m'en imposa : je restai muet.

Je ne crois pas qu'elle soit jamais très-grande; elle me paroît trop formée pour le craindre; oui, le craindre : on seroit désolé qu'il y eût le moindre changement dans sa beauté; rien ne peut y ajouter : son joli pied, la belle forme de ses bras, ses mains, tout l'accord de son ensemble, en grandissant ne pourroit qu'y perdre. Les Graces

avoient la taille d'Elise; Vénus ne pouvoit réunir plus de charmes.

On entra dans le salon; M. Duménil, ma mère, et monsieur le Curé y étoient déjà. Madame de Pressange, Elise, et ma sœur, qui me parut très-jolie ce jour-là, formoient un groupe charmant; elles entrèrent ensemble, je suivis humblement. Elise courut embrasser son père : quel ange, dit tout bas monsieur le Curé! Il s'assit près de ma mère, et continua l'éloge d'Elise.

Après le dîner, nous passâmes dans le vestibule, où toutes les filles du village étoient rassemblées. On apporta par l'ordre d'Elise des corbeilles de fruits, et des gâteaux qu'elle distribua elle-même aux jeunes filles; elle retourna ensuite à l'église avec le cortège dont elle avoit été suivie le matin : je voulus lui donner la main; mais elle me refusa avec douceur, et me dit modestement que les jeunes filles seroient plus contentes d'aller seules avec elle.

A l'église, toutes, suivant l'exemple de ta belle amie, prièrent dévotement. Je n'étois

venu que comme simple spectateur; mais je me crus bientôt touché de la grace divine, et dans un moment d'enthousiasme, j'osai réunir mes vœux à ceux de ces vierges rassemblées qui prioient pour toi.

Je comptois ne passer que deux jours à la campagne, mais je ne suis parti pour Bordeaux que le 19 au matin. A mon arrivée, je courus chez la Présidente; je la trouvai commençant une lettre pour toi. Le lendemain, la lettre n'étoit pas plus avancée que la veille; le surlendemain le projet de t'écrire parut différé; aujourd'hui on n'y pense plus. Remercie-moi de t'avoir débarrassé d'une correspondance qui t'eût gêné, et que tu n'aurois jamais su rompre.

A toi pour la vie.

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE XX.

ALFRED A ELISE.

Toulouse, le 20 août 17..

Je ne vous dirai rien des villes que j'ai traversées, ni des sites pittoresques que j'aurois admirés, malgré la course rapide de nos chevaux, si mon cœur eût été plus tranquille. Je quittois Elise; je m'éloignois d'elle pour si long-tems! Pouvois-je avoir la tête et le cœur assez libres pour bien voir et bien observer?

J'ai entendu dire souvent que lorsque deux amans se séparent, le plus malheureux est celui qui reste, parce que rien ne le distrait; ceux qui jugent ainsi, ne savent pas aimer; celui qui reste, jouit mieux des souvenirs; chaque endroit du séjour où il a vu ce qu'il aime, lui rappelle un instant

heureux, chaque objet peut lui procurer une consolante illusion; celui qui part quitte tout... Si je n'avois pas avec moi monsieur l'Abbé à qui je puis parler de vous, que me resteroit-il de tout ce qui vous entouroit?.. Combien de fois dans la route, le cœur oppressé, les paupières gonflées de larmes que la présence du prince empêchoit de couler, me suis-je senti soulagé, en disant tout bas à monsieur l'Abbé : « que fait Elise dans ce moment ? croyez-vous que dans un an, je sois auprès d'elle ? » S'il m'écoutoit, s'il me répondoit, je souffrois moins; mais si le prince m'interrompoit pour me faire faire quelques remarques, mon cœur se brisoit; jamais Elise n'avoit vu ce que l'on me faisoit regarder; chaque observation me faisoit mieux sentir qu'à chaque instant je m'éloignois d'elle. Il me sembloit que je fuyois le bonheur, et que je courois volontairement à ma perte; j'aurois voulu aller moins vîte; arrêter, retourner sur mes pas. Si j'eusse été seul, je n'aurois jamais pu continuer ma route le premier jour. Après quelques instans

d'assoupissement, m'étant éveillé dans une espèce de délire, je me jetai sur la portière, en criant au postillon d'arrêter. Le Prince étonné, monsieur l'Abbé effrayé, me demandèrent ce que j'avois : cette question me fit revenir à moi; je balbutiai quelques excuses; je dis que j'avois rêvé; mes raisons furent prises pour bonnes, et les postillons eurent ordre d'avancer.

Peut-être dans ce moment étiez-vous sous le grand arbre? Si vous pensiez à Alfred comme il pensoit à vous, vos regards pouvoient au moins s'arrêter avec complaisance ; là, le souvenir des plaisirs de notre enfance adoucissoit l'amertume de vos regrets; ici, vous vous rappelliez nos petites discussions, dans lesquelles Alfred cédoit toujours aux desirs de son Elise; vous pouviez sourire du souvenir de nos bouderies, en promenant vos regards sur ces routes que nous prenions pour nous fuir, et qui aboutissoient toujours à un but où nous nous rencontrions. Ah! celui qui part est le plus malheureux!.... Oui, le plus mal-

heureux.... Les objets nouveaux ne peuvent distraire que ceux qui aiment foiblement.

En arrivant ici, mon premier soin a été d'écrire à mon père; il aura sûrement fait passer mes plus tendres souvenirs au château de Key.... J'ai été bien vivement touché de la douleur de ce bon père en se séparant de moi; la manière dont il m'a recommandé au prince Orsinelli, peignoit toute la vivacité de sa tendresse; il sembloit qu'il ne dût jamais me revoir; je ne pouvois m'arracher de ses bras. Pourquoi, ma chère Elise, pourquoi ce voyage, qui fait le malheur de tant de monde? Ah! M. Duménil, pourquoi m'avez-vous condamné à ne plus vivre que dans l'espoir de l'avenir?

Nous séjournerons à Toulouse plus long-tems que je ne croyois, pour remplir tous nos engagemens. Le Prince est invité dans toutes les familles considérables de la ville et des environs; je vais par-tout avec lui; je jouirois des avantages de cette manière

de voyager, si mon cœur pouvoit se livrer au plaisir; mais loin de vous, mon Elise, ma vie se consume en regrets; votre image est toujours présente à ma pensée; je vous cherche, je vous appelle, je ne goûte ni plaisir, ni repos; je ne trouve même aucune douceur à voir finir les journées qu'il me faut passer loin de vous; mon cœur est trop oppressé par la cruelle certitude que le même supplice m'est réservé pour le lendemain; les comparaisons que je fais de ce que je vois, de ce que j'entends avec ce que j'ai quitté, renouvellent sans cesse ma douleur, que rien ne peut distraire.

A minuit.

J'ai été obligé de quitter ma lettre; je n'ai pas osé refuser de sortir avec le Prince, qui m'a entraîné. En rentrant ce soir, j'étois si occupé de tout ce que j'avois entendu dire, que j'aurois passé une partie de la nuit à vous en instruire, si une conversation que j'ai eue avec l'Abbé n'eût dérangé ce projet. Il m'a arrêté à tems; sans ses

bons avis, mes lettres eussent fini peut-être par sentir la prétention, et je lui ai l'obligation d'en connoître le ridicule. J'espère, ma chère Elise, que je recevrai bientôt une lettre de vous. Je vais, pour charmer mes ennuis, m'occuper du journal de mon voyage; l'Abbé m'a permis d'en faire un pour vous; mais il m'a recommandé de m'abstenir de réflexions, afin d'éviter le ridicule de vouloir paroître savant.

Adieu, chère Elise. En quittant Toulouse, nous irons à Béziers; on dit que la situation de cette ville est si charmante, qu'elle a donné lieu à ce proverbe, *que si Dieu habitoit sur la terre, il choisiroit Béziers pour son séjour*; pardon, M. l'Abbé, on ne fait point le savant en citant un proverbe; encore faut-il bien que quelquefois je raconte à mon Elise ce que j'entends dire autour de moi.

Adieu; le premier courier m'apportera-t-il une lettre de vous? Je l'espère; je dois y compter; ah! ne me laissez pas trop long-tems sans recevoir des nouvelles du châ-

teau de Key... Songez bien, ma chère Elise, que dans cette longue épreuve, vous seule pouvez m'encourager.

ALFRED.

LETTRE XXI.

L'ABBÉ AIMERY A M. DUMENIL.

Toulouse, le 22 août 17..

MONSIEUR,

Je vous écris de Toulouse, comme vous me l'avez recommandé, pour vous donner des nouvelles de notre cher Alfred; sa santé est bonne, mais il a le coeur gros de soupirs; en vérité, souvent sa douleur m'attendrit; ce voyage lui fait une peine infinie; il est d'un caractère si doux, il est si docile à suivre les avis qu'on lui donne; il est si occupé de son Elise, que je ne puis m'empêcher de vous répéter ce que j'ai pris

la liberté de vous dire bien des fois, que vous pourriez, sans courir aucun risque pour votre tranquillité, unir dès aujourd'hui ces chers enfans.

Pardonnez-moi, monsieur, si je prends contre vous le parti de mon Alfred; mais je voudrois vous engager à abréger un tems d'épreuve que je crois inutile. Alfred a beaucoup de sensibilité, de pénétration, de docilité; que de moyens pour redresser les écarts de la jeunesse ! Sa docilité ne vient cependant pas de foiblesse de caractère, comme vous me l'avez dit quelquefois; il a ses opinions qu'il soutient avec fermeté; il les discute avec beaucoup d'esprit; mais en même-tems il écoute avec douceur les représentations qu'on lui fait. Dès qu'on lui parle sans passion, et qu'il peut penser que c'est pour son bien qu'on le contrarie, il cède avec grace, et je vous assure, sans foiblesse.

Je vais vous rendre une conversation que j'ai eue avec lui, il y a deux jours, et dans laquelle il a montré de la déférence

pour mes avis, quoiqu'il eût d'assez bonnes raisons pour tenir au sien.

J'avois été témoin d'une discussion assez vive qu'il avoit eue avec le prince Orsinelli; je n'avois pas voulu m'en mêler, pour la faire servir en tems et lieu, de prétexte à des conseils que je crois utiles, au commencement d'un voyage dont il faut tirer tout le parti que nous pourrons.

Alfred battu par le genre d'esprit que donne l'usage, avoit de l'humeur d'avoir été contrarié, sans être convaincu; il avoit été obligé de céder à l'éloquence et à l'instruction du Prince, sans cependant approuver ses opinions; il n'étoit pas satisfait; il m'en fit ses plaintes le soir, quand nous fûmes seuls. « Je ne vous cacherai pas, » monsieur, me dit-il, que je suis très- » mécontent des comparaisons que le » Prince a faites de son pays avec le nôtre; » soit amour de ma patrie, soit orgueil, » soit enfin par sentiment, je ne puis supporter de lui entendre dire que l'Italie » est le séjour de toutes les merveilles; il

» a voyagé, dit-il, dans toute l'Europe,
» et il n'a pu admirer chez les autres na-
» tions, que ce qui vient d'Italie. Selon
» lui, un Français ne peut être célèbre
» dans les beaux-arts, que par le secours
» des études faites en Italie; les meilleurs
» ouvrages en musique ne sont qu'une imi-
» tation de ceux d'Italie; et s'il approuve
» quelques-uns de nos chefs-d'oeuvres, ce
» n'est qu'en faveur des différens morceaux
» qu'il prétend copiés des auteurs italiens.
» Tous les arts et toutes les sciences ont
» subi les mêmes comparaisons. Voilà,
» monsieur, ce qui pendant tout un repas
» a fait le sujet de son exclusive admira-
» tion; je ne vous cache pas que cela m'a
» donné beaucoup d'humeur. »

Après avoir laissé notre jeune homme exhaler sa colère en me contant la scène dont j'avois été témoin, je lui dis : « vous voyez, mon cher Alfred, que même dans une chose louable, comme l'est en soi l'amour de son pays, l'exagération devient un tort grave; elle détruit presque l'éloge; elle

entraîne à des comparaisons toujours offensantes, et souvent injustes. Chaque nation a ses avantages, ainsi que ses défauts, ou ses vices. L'amour du Prince pour son pays vous paroîtroit louable, si son exagération ne vous paroissoit pas ridicule; cette exagération naît de l'orgueil : vous devez faire votre profit de ce défaut qui vous blesse malgré les belles qualités d'un homme d'ailleurs estimable. C'est l'orgueil aussi, mon cher Alfred, qui vous a fait prendre aussi vivement le parti de vos compatriotes. A peine sorti de l'enfance, vous avez discuté, vous avez même décidé sur des choses que vous ne pouvez savoir. Le Prince parloit ainsi que vous d'après cette prévention qui naît de l'orgueil; et vous aviez le désavantage de soutenir votre opinion contre un homme qui a vingt ans de plus que vous; je vous ai laissé faire, pour que vous trouvassiez la leçon dans votre faute même. Votre inexpérience ne pouvoit lutter long-tems contre un adversaire qui a assez d'usage pour passer facilement d'un

objet à un autre, et faire tourner sa déraison au profit de son savoir. Vous avez été battu; et ce soit la vanité blessée cause seule vos plaintes. »

Alfred voulut d'abord s'excuser sur la vivacité de son âge; « d'après ce que j'ai lu, me dit-il, d'après ce que j'ai entendu dire, ce que j'ai vu.... » Je l'interrompis en lui disant: « Vous êtes dans l'âge, mon cher Alfred, où il faut savoir plus écouter que parler: regardez, examinez avec soin, classez dans votre mémoire ce que vous aurez vu. Dans les différentes impressions que vous recevrez, consultez des hommes plus expérimentés que vous; et attendez que l'âge et l'expérience vous permettent de vous former une opinion: vous pourrez alors l'appuyer; mais que ce soit toujours avec la modestie qui doit être inséparable du peu que nous valons tous. » Alfred parut alors fâché de s'être laissé emporter par sa vivacité; et il écouta sans humeur ma censure et mes conseils. « Après m'avoir remercié, ne m'est-il pas permis, me dit-il,

d'écrire mes réflexions sur ce que je verrai? —Oui, lui répondis-je en souriant, faites un petit journal pour Elise, j'y consens; mais que ce ne soit que pour elle. Quand à trente ans vous le relirez, vous me saurez gré de ce conseil; vous y verrez qu'à votre âge, on n'est point en état de juger; vous ne trouverez dans votre journal que ce que tout le monde sait, et vos réflexions ne vous paroîtront que celles d'un enfant. N'allez pas, mon cher Alfred, faire comme nos jeunes étourdis qui jugent des nations en courant la poste; tâchez de vous instruire, mais ne vous donnez pas les airs d'un savant.

Il me sauta au cou, m'embrassa de tout son coeur, et me dit: « Ah! soyez tranquille; ce n'est pas par vanité que je veux m'instruire; un sentiment plus noble et plus doux m'anime; ce n'est que pour travailler à mériter Elise. Je vous promets que M. Duménil sera content de moi; je n'ai point oublié qu'il m'a dit que l'ignorance et la présomption lui déplaisent également; je

6...

m'instruirai, monsieur, et je me sens bien disposé à suivre tous vos conseils. »

Cet entretien fit passer l'humeur de mon jeune élève ; je l'engageai à aller le lendemain matin dans l'appartement du Prince, qui reçut Alfred d'une manière amicale, et perfectionna la leçon que j'avois donnée, en paroissant ne pas se souvenir de la petite discussion de la veille. Alfred fut touché de cette marque de bonté ; il suivit le Prince à la promenade où je les laissai ensemble une partie de la matinée.

Vous voyez, monsieur, toutes les ressources que présente un aussi bon caractère : vous pouvez compter sur mes soins, pour en profiter ; j'aime Alfred ; chaque jour je m'attache à lui ; je réclame votre indulgence pour sa jeunesse, votre justice pour ses bonnes qualités ; et je conserve l'espoir que ce voyage, qui lui cause tant de chagrin, sera abrégé. Une année d'épreuve ! c'est trop long-tems le tenir loin de vous. Croyez que l'exemple de vos vertus lui seroit

plus profitable, et le rendroit plutôt digne d'être votre gendre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE XXII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key...., le 29 août 17..

J'ai reçu, mon cher Alfred, votre lettre datée de Toulouse : vous avez dû aussi recevoir ma dernière. J'aime la manière que vous avez prise, d'écrire chaque lettre en différentes fois; je prendrai cet usage qui me détournera moins de mes études, et me

donnera le plaisir de causer plusieurs jours avec vous.

Je lirai avec bien de l'intérêt le journal que vous allez faire pour moi. Je vous sais bon gré de l'attention que vous avez eue de m'instruire des conseils de monsieur l'Abbé, et je ne vous laisserai point ignorer ceux que je recevrai de mon père, ni même les fautes qui pourroient y avoir donné lieu.

J'ai eu ce matin un grand plaisir; ma sœur de lait est arrivée de son couvent pour demeurer auprès de son père qui a perdu en peu de jours, sa femme et Babet sa fille aînée. J'ai engagé Lucile à venir consoler son père; à ma sollicitation, elle a quitté le couvent pour venir vivre avec lui; je les ai établis ensemble ce matin. Le pauvre Blaise a pleuré en embrassant sa fille; mais ces larmes-là n'ont pas été amères comme les premières; j'ai vu avec satisfaction pendant une heure que je suis restée avec eux le visage du bon Blaise reprendre cette sérénité ordinaire qui peint si bien l'honnêteté de son ame.

Ferdinand nous a quittés; il est reparti pour Bordeaux. Adèle me disoit hier que la Marquise s'affligeoit des fréquens séjours qu'il fait à la ville : Adèle croit que l'amour l'y retient; elle a beaucoup d'amitié pour lui; elle desireroit avoir sa confiance; mais l'amitié que son frère a pour elle, n'a jamais été d'un genre à lui donner l'espoir de l'obtenir; il lui a toujours montré une tendresse protectrice, et une supériorité qui pourroit offenser tout autre que la douce Adèle. Elle croit que l'on s'occupe dans ce moment de son établissement; elle pense que son frère sera plus consulté qu'elle sur le choix du mari. Comme son cœur est libre, le bonheur de sa famille fera une grande partie du sien.

Nous avons beaucoup parlé du caractère de Ferdinand; vous savez que je lui trouve l'air très-fat, et malgré sa prévention, Adèle n'a pu disconvenir qu'il l'étoit un peu; elle avoue aussi qu'il a toujours été très-volontaire, et qu'aujourd'hui qu'il a vingt ans, il parle en maître, et avec la plus haute opi-

nion de son expérience; cela effraye la Marquise. Mais concevez-vous que sa coquetterie et ses attentions pour les femmes, ne l'affligent point? Adèle m'a même assuré que la Marquise rioit de toutes les suites que cela pouvoit avoir; tant il est vrai, mon cher Alfred, que les parens en général, mettent en cela un amour-propre pour leurs fils, qui les aveugle toujours sur sur le danger. Mon père ne pense point ainsi; je l'ai entendu bien souvent blâmer le vôtre; et c'est d'après ses sages réflexions que j'ai formé mon jugement.

Ferdinand, m'a dit encore Adèle, a toujours montré un penchant pour le jeu, qui inquiète beaucoup sa mère; elle regarde cette passion, comme la plus dangereuse de toutes. Cependant, a-t-elle ajouté, on ne peut s'empêcher d'aimer mon frère; il est bon fils, bon ami. Si ma mère paroît triste ou souffrante, il en est toujours occupé; il ne se permettroit pas une distraction qui pût l'éloigner d'elle, jusqu'au moment où il la voit reprendre sa gaîté. En pareil cas aussi,

je trouve toujours en lui le meilleur des frères; il est dommage que quelques défauts obscurcissent en lui des qualités aussi essentielles.

C'est aujourd'hui, Alfred, que vous avez dix-huit ans. Quand les ouvriers seront partis, j'irai passer une heure sous le grand arbre, en l'honneur de l'anniversaire du jour de votre naissance; il se trouve un mois et quelques jours avant le mien. Pauvre Alfred!... dans un an, nous nous y verrons tous deux! J'espère que nos parens seront contens de nous, et qu'alors notre bonheur... Qui pourroit y mettre obstacle, cher Alfred?

J'ai écrit à notre aimable tante, et j'ai reçu ce matin la plus charmante réponse. Elle me donne des nouvelles de votre père qu'elle voit quelquefois chez elle, et qu'elle rencontre par-tout; il fait une cour assidue à toutes les sociétés dont il ménage, lui a-t-il dit, la faveur pour son fils. Ah! mon cher Alfred, je n'aimerai jamais le monde; nous n'y trouverions pas le bonheur, j'en suis sûre.

Les ouvriers doivent avoir fini leur journée; je vais voir mes travaux, en pensant à Alfred.

30 août, à midi.

Je suis à peine remise de la frayeur que j'eus hier. Oh! mon cher Alfred, le plus sinistre des évènemens... Pourquoi avoir choisi le côté du grand arbre?...... Ce lieu que je me plaisois à embellir, vient d'être profané par un criminel désespoir.

Cher Alfred, que j'ai pleuré hier! j'ai été saisie au point de me trouver mal; j'ai passé toute la nuit dans une agitation affreuse!... Mon cœur est oppressé sous le poids des pressentimens.... je pleure encore....

Quel enfantillage pourtant... et comme le dit ma bonne, quel rapport un évènement étranger peut-il avoir avec moi, pour m'affecter de cette manière? C'est de la déraison, je le sens bien; mais je ne suis pas maîtresse de l'impression que j'ai reçue. La bonne *Léris* cherche à m'en distraire; elle me gronde de mon effroi c'est à elle seule

que j'ose parler de mes pressentimens. N'est-ce pas un signe qu'Alfred n'entrera pas dans ce pavillon que j'ai élevé pour lui, dis-je à tout instant à ma bonne? Ah! si cet évènement ne fût point arrivé le jour de votre naissance, il m'eût peut-être moins frappée; mais ce pavillon . . . le grand arbre . . . votre naissance! . . . Ma main tremble . . . ma tête se trouble . . . je ne puis plus écrire.

A sept heures du soir.

Je n'ai pu continuer ma lettre ce matin, quoique l'on m'eût laissée seule; mon père étoit sorti pour prendre des éclaircissemens sur l'aventure d'hier; il est encore sorti après dîner, et je suis rentrée dans ma chambre pour vous écrire.

Hier, à sept heures du soir, après être restée quelque tems à rêver, assise sous le grand arbre, je relisois votre dernière lettre. Il faisoit le plus beau tems du monde; le ciel étoit sans nuages, les vents étoient calmes, le plus profond silence régnoit autour de moi. Un bruit léger se fit entendre;

croyant que c'étoit ma bonne, je ne levai pas les yeux; mais bientôt ce bruit me parut approcher du pavillon qui se trouvoit placé derrière moi. Toujours prévenue de l'idée que ce ne pouvoit être que ma bonne, je ne me dérangeai pas. Tout-à-coup j'entendis la voix d'un homme qui prononça ce peu de mots : *C'en est donc fait ;* et au même moment un coup de pistolet me fit tressaillir; un second coup me fit prendre la fuite.

La cœur palpitant de crainte, je courois vers le château; je rencontre ma bonne; je me précipite dans ses bras, en regardant avec effroi derrière moi. — Qu'avez-vous, ma chère enfant, mon Elise, qu'avez-vous? — Des pistolets.... un homme.....— Où donc cela? — Sous le grand arbre, dans le pavillon... Ne pouvant tirer de moi aucun éclaircissement, ma bonne vouloit s'avancer; je m'y opposai de toutes mes forces, et j'allois appeler, lorsqu'elle me recommanda de la prudence, et rentra avec moi au château.

Je courus chez mon père, à qui je racontai l'évènement ; il prit ses armes, et nous le suivîmes.

Il faisoit encore jour ; nous écoutâmes, sans entendre le moindre bruit. Nous entrâmes dans le pavillon ; un paquet posé au milieu frappa nos regards ; c'étoit un enfant endormi dans un berceau ; et sur un papier attaché à ses langes, étoit écrit : *Je suis l'enfant du malheur, ne m'abandonnez pas ; un instant encore, et je n'aurai plus de protection que vous sur la terre.* J'éprouvai une grande émotion en lisant ces mots, et malgré moi, des larmes s'échappèrent de mes yeux. Ce que je vis en m'approchant plus près, m'arracha des cris. Un homme baigné dans son sang.... un pistolet à ses côtés..... je le vois encore. Sa vue me causa un si grand effroi, que je fus prête à défaillir. Je courus me cacher dans le sein de mademoiselle Léris ; mon père lui ordonna de me conduire au château, et de lui envoyer l'Intendant, en qui il a toute confiance ; il m'embrassa ensuite, en me

recommandant de me tranquilliser, et de me taire sur cet évènement.

Mademoiselle Léris me laissa au château, et me promit de revenir aussitôt qu'elle auroit conduit près de mon père M. Marvel, son intendant.

Enfermée dans ma chambre, je me jettai à genoux; je priai pour mon père et pour Alfred. L'image de cet enfant ne me quittoit plus; je me représentois cette innocente créature goûtant les douceurs du sommeil, tandis que celui que je jugeai devoir être son père, terminoit si cruellement sa vie; à cette pensée, je sentis en moi un frémissement involontaire. Me rappelant ensuite le motif qui m'avoit conduite sous le grand arbre, c'est alors que je jettai un cri de douleur. Quel anniversaire du jour de votre naissance, mon cher Alfred!...

Abîmée dans mes pensées, je tressaillis, lorsque j'entendis frapper à ma porte; c'étoit ma bonne; je courus à elle : Alfred, mon cher Alfred, lui dis-je.....Le jour de sa naissance, ma bonne!..... Quel sinistre

présage !... Reverrai-je Alfred ? Serai-je unie à lui ?... Dieu tout-puissant, écoutez ma prière : que je revoie Alfred; qu'un jour, un seul jour, je sois unie avec mon cher Alfred, et disposez ensuite de ma vie !

Mademoiselle Léris me fit respirer des sels, et me couchant sur un canapé, vint se placer près de moi. — « Vous offensez le ciel, ma chère enfant, en doutant de sa bonté pour vous, me dit-elle ; vous qui êtes comblée de ses bienfaits, pouvez-vous les oublier, et vous livrer à une crainte aussi mal fondée ? Quel rapport ce triste évènement peut-il avoir avec votre sort à venir ? Reprenez vos sens. Je conçois qu'à votre âge, l'impression d'une telle frayeur soit forte ; que la bonté de votre coeur excite votre pitié pour cette innocente créature, je le conçois encore ; mais ce premier moment passé, rassurez-vous, et croyez que votre père n'abandonnera pas ce touchant objet de notre pitié. — Mais, ma bonne, ne trouvez-vous pas, comme moi, que ce

cruel évènement semble d'un sinistre augure ? Quoi ! le premier usage de ce pavillon !... Le jour de la naissance d'Alfred !... Dieux, que penser ?....» Ma bonne me gronda, me caressa tour-à-tour. Depuis hier je ne fais qu'abuser de sa patience; n'osant parler à mon père, c'est elle que je tourmente, pendant qu'elle cherche à me guérir de ces vaines terreurs, qui viennent, dit-elle, de la foiblesse de mon âge.

Ma bonne m'a dit aussi que ma trop grande sensibilité faisoit beaucoup de peine à mon père; qu'il lui en avoit parlé. Elle m'a engagée à devenir plus raisonnable; elle m'a même fait entendre que cette sensibilité donnoit des inquiétudes à mon père sur mon avenir, et qu'il seroit possible que cela l'engageât à retarder le moment qui devoit mettre mon sort en d'autres mains que les siennes. Tout cela m'a fait beaucoup réfléchir, mon cher Alfred.

Mon papa est allé ce soir chez la Marquise, à ce que m'a dit mademoiselle Léris; il doit lui raconter cet évènement, et la prier de

permettre qu'Adèle vienne me distraire. Ma bonne croit qu'Adèle viendra ce soir avec la Marquise, et qu'elle restera avec nous la journée de demain; ainsi elles vont sûrement arriver. Qu'il est bon, mon papa! Connoissant la position où je me trouve, il va lui-même me chercher ce qui me convient le plus dans ce triste moment.

Adieu, adieu, mon cher Alfred.

ELISE.

LETTRE XXIII.

FERDINAND A ALFRED.

Au château d'Arsilly, le 3 septembre 17..

Je suis venu passer quelques instans au château d'Arsilly, d'après l'invitation de ma soeur, qui m'a mandé que mon séjour à Bordeaux affligeoit ma mère. Je serois désolé de lui faire de la peine; mais ce-

pendant je ne puis pas être esclave; j'espère l'habituer peu-à-peu à se passer de moi; non que je veuille me séparer d'elle, Dieu m'en garde; mais n'étant pas comme Alfred, destiné à devenir dès la *bavette*, un grave père de famille, il est juste que je jouisse de tous les charmes de la vie de garçon. A parler vrai, je n'ai pas un goût très-vif pour le mariage; j'ai une suite de cousins qui pourront se charger de perpétuer le nom; quant à moi, femme, enfans, tous ces animaux domestiques m'embarrasseront le plus tard que je pourrai.

Je suis arrivé hier au soir, je n'ai pas encore vu ma soeur, qui est au château de Key.... Elise t'a sûrement écrit la lamentable histoire; ma mère me l'a racontée avec les précautions et les manières que prennent les bonnes, quand elles racontent des histoires de *revenans*. Pauvre Elise! je conçois sa peur; mais quant à son chagrin, dont ma mère m'a fait un grand étalage, je n'y entends rien; ces jeunes filles à passions exigent une étude particulière pour

les bien comprendre ; je remets ce travail à un autre tems ; je ne puis distraire de mes premières années un seul des instans que j'ai destinés aux plaisirs.

J'ai quitté madame de Grandval avec bien du regret ; on trouve tous les plaisirs auprès d'elle ; jeu, comédie, bal, concert, tout se succède avec rapidité chez cette femme séduisante. Elle doit partir dans peu de jours, pour passer quelque tems dans une maison de campagne qu'elle a à quelques lieues de la ville ; nous devons y jouer la comédie ; j'ai déjà mes rôles ; j'ai promis d'être prêt à répéter le 10 de ce mois. Ma mère ne me fera sûrement pas manquer à un devoir de société, dont je lui ferai sentir toute l'importance. Je reviendrai cependant pour me trouver le 4 octobre à la fête du château de Key . . . Je suis curieux de voir les travaux d'Elise ; elle sera alors, je l'espère, consolée de l'évènement qui en a troublé le mystère.

A sept heures, même jour.

M. Duménil sort d'ici ; il est venu se

concerter avec ma mère, sur ce que l'on diroit à Elise et à ma soeur, des découvertes faites sur la naissance de l'enfant, et sur les motifs de la fin tragique du père. On doit leur cacher les noms des acteurs de cette tragédie, et ne leur dire que ce qu'il faut pour effacer de l'esprit d'Elise la terreur que cet évènement lui a causée; mais toi, qui n'es pas une jeune fille, et dont on ne craint pas de blesser l'innocence, je vais te raconter le tout sans ménagement.

Tu as su la mort prompte de Babet, fille de Blaise; on t'a appris sans doute la révolution que cette mort causa à la mère, qui ne survécut que peu de jours à sa malheureuse fille; tu sais tout cela, ainsi que les bontés d'Elise pour son père nourricier que l'on plaignoit, sans se douter de l'évènement qui l'avoit privé de sa femme et de sa fille.

L'amour avoit blessé Babet d'un de ses traits empoisonnés; le plus mauvais sujet des villages d'alentour étoit le vainqueur de

Babet : je ne te ferai point les détails de leurs amours ; la pastorale n'est pas mon genre ; contente-toi de savoir que Blaise effrayé du choix de sa fille, lui représentoit sans cesse la conduite de Lucas son amant. Blaise et sa femme voyant le danger s'accroître, usèrent de leur autorité pour sauver la tendre victime ; ils défendirent à Lucas l'entrée de leur maison. Lucas étoit d'un village à deux lieües de Key. . . Babet s'échappoit souvent pour le voir sur la route. Lucas avoit de l'éducation, de l'esprit, de l'usage ; il s'étoit déjà engagé deux fois ; il avoit la bravoure et les vices du soldat ; une superbe taille, une belle figure, étoient l'enveloppe d'une ame perfide. Il persuada à Babet de l'épouser secrètement ; la pauvre fille céda ; un ami de Lucas fut le ministre et l'agent de la tromperie ; soldat comme lui, déserteur et libertin, il se prêta facilement à remplir le rôle de prêtre.

Il y avoit un an que Lucas et Babet se voyoient secrètement, lorsque Babet devint grosse, et Lucas infidèle. Une fille riche,

qui étoit du même village que Lucas, lui inspira le desir d'obtenir son coeur et sa fortune ; cette fille avoit le coeur froid et tranquille ; l'impossibilité de la séduire tourna la tête de l'infidèle Lucas ; son amour devint une rage. La femme la plus insensible ne l'est pas entièrement aux attraits de l'amour-propre ; bientôt celle-ci fut flattée des effets que produisoient ses charmes ; libre de son choix, elle laissa espérer à Lucas, qu'après un tems d'épreuves elle pourroit lui accorder son coeur et sa main.

Cependant le moment des couches de Babet approchoit ; le bruit de l'amour et des nouvelles prétentions de Lucas arriva jusqu'à elle : la confiance que lui donnoient ses droits et ses sentimens la rassurèrent d'abord ; mais l'affreuse jalousie ne tarda pas à lui faire éprouver tous ses tourmens, Les reproches d'un côté, les brusqueries de l'autre, durèrent jusqu'au moment où Babet devenant mère, espéroit rameuer entièrement son époux. Vers le même tems, le mariage de l'infidèle avec sa riche cou-

quête fut annoncé dans sa paroisse, et bientôt la nouvelle en parvint à Key.... La pauvre Babet profita de l'absence de Blaise qui étoit chez un de ses fils; elle se jeta aux genoux de sa mère, avoua sa faute, et implora son secours. Le tems pressoit, il falloit tenir Babet cachée; la pauvre mère crut qu'il étoit facile de lui ramener son époux; mais il lui parut impossible de déterminer Blaise à pardonner à sa fille, et à approuver son mariage; sa volonté sur cette affaire avoit été trop prononcée, et sa colère les faisoit frémir : on courut au plus pressé. Babet fut conduite chez une vieille amie, où tous les secours lui furent donnés, tandis que la mère alla chez le Curé du village de Lucas, pour mettre opposition à son nouveau mariage, en déclarant le premier.

La famille de Blaise est tellement respectée dans tous les environs, que malgré l'éclat des oppositions, le nom de la victime fut ignoré; mais la nouvelle conquête de Lucas plus offensée qu'affligée de se voir trompée, traita Lucas avec ce genre de mépris que

les ames froides savent rendre si insultant.

A peine Babet étoit revenue chez sa mère, que Lucas instruit de l'absence de Blaise, se présenta chez elle. Les reproches les plus amers, l'aveu de la tromperie, les menaces les plus terribles, précédèrent l'excès où se porta Lucas, qui, dans le désespoir de se voir forcé de renoncer à son nouvel amour, perdant toute retenue, frappa la malheureuse Babet, et la laissa sans connoissance dans les bras de sa mère.

Revenue un peu à elle après le départ de Lucas; l'infortunée sentant le danger de son état, demanda son père, pour lui avouer sa faute, et obtenir sa bénédiction. Blaise arriva trop tard; sa fille n'étoit déjà plus; sa malheureuse femme qui la suivit peu de jours après, emporta son secret au tombeau.

Lucas se voyant libre par cette espèce d'assassinat, espéra renouer ses nouveaux liens; mais son orgueilleuse maîtresse, pour lui ôter tout espoir, et satisfaire sa vengeance, fit un autre choix. Elle donna à un autre sa fortune et sa main.

Lucas erra quelques jours de village en village, portant sa rage au fond du coeur. Malheureusement pour le soldat qui avoit été son complice, ils se rencontrèrent : lui reprocher son malheur, se battre avec lui, le blesser grièvement, et fuir, furent l'affaire de peu d'instans. Ce dernier évènement troubla entièrement la tête de Lucas, et le porta à se détruire; mais un reste de sentiment lui rappelant son enfant, il crut satisfaire à tous les devoirs qui lui restoient à remplir, en lui donnant un protecteur au château de Key... Il courut chez la nourrice, prit l'enfant dans son berceau, et l'emporta. La nourrice effrayée n'osa résister; elle le suivit de loin : voyant Lucas entrer dans le parc de Key... elle ne put penser qu'il choisît ce lieu pour commettre une mauvaise action, et elle se retira chez elle.

On ignore comment Lucas évita d'être vu; mais il arriva secrètement dans le pavillon où il termina ses jours, comme tu le sais.

Le soldat blessé fut rapporté chez lui ; ses blessures étant jugées mortelles, il demanda le greffier du village, et lui déclara, en présence de témoins, la part qu'il avoit eue au malheur de Babet. On a su par ces gens-là et par la nourrice tout ce que je viens de te dire. M. Duménil a rendu l'enfant à la nourrice, en lui recommandant de laisser ignorer sa naissance, et en lui promettant d'en avoir soin. Il est ensuite venu se concerter avec ma mère sur ce qui restoit à faire à cet égard, pour détruire l'impression qu'avoit reçue Elise. Nous sommes convenus tous trois, que l'on diroit à ma soeur et à ta jeune amie, que les parens du malheureux avoient fait réclamer l'enfant ; et nous nous sommes promis de ne plus parler de cette aventure, et d'imposer silence à ceux qui en sont instruits.

Je ne te cacherai pas que malgré la gaieté de mon caractère, j'ai reçu de tout ceci une vive impression de tristesse ; je n'aurois pas cru que les passions fussent si dangereuses, et pussent causer tant de malheurs... Avant

de t'écrire, je n'ai pu m'empêcher de rêver en me promenant dans ma chambre; j'ai songé à toi, à moi; j'ai pensé avec plaisir que ton sort est arrêté, que rien ne peut s'opposer à ton bonheur, que tout le monde le veut, et que tu n'éprouveras jamais aucune de ces contrariétés qui, en irritant les passions, les rendent si funestes au repos de la vie.

Après m'être bien rassuré sur ton compte, je me suis appesanti un instant sur le mien. J'aurois été effrayé de me voir le maître absolu de mon sort; je me serois inquiété sur les résultats de ma liberté, si je ne m'étois senti une légèreté sur laquelle je fonde toutes mes espérances. Je suis né pour voir les évènemens avec tranquillité, pour jouir de tout, et pour effacer l'effet d'une contrariété par la recherche d'une jouissance.

D'après ce principe, mon cher Alfred, j'avancerai mon départ; je crains qu'à la suite de cet évènement, les réflexions de ma mère ne viennent m'attrister; je vais me distraire auprès de madame de Grandval.

Adieu, mon ami, ne crois-tu pas comme moi, qu'avant de continuer à t'écrire, il est de ma dignité en qualité d'aîné, d'attendre un mot du paresseux Alfred? Tu te hâteras sans doute de mériter l'empressement que je mets à suivre notre correspondance.

A toi pour la vie,

FERDINAND D'ARSILLY.

LETTRE XXIV.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 5 septembre 17..

Pendant le séjour qu'Adèle a fait ici, mon cher Alfred, je n'ai eu le tems d'écrire qu'à ma tante; je lui devois les détails que je vous ai donnés sur le triste évènement dont j'ai été témoin; je lui ai mandé aussi le résultat des démarches de mon père, dont il

a bien voulu nous instruire Adèle et moi.

Ferdinand a dû vous écrire pendant son séjour à Arsilly ; il vous a sûrement parlé de la fâcheuse aventure ; je vais, de mon côté, vous dire ce que j'en ai appris.

Mon père m'a dit que les parens avoient fait réclamer l'enfant. Cette nouvelle a soulagé mes inquiétudes sur le sort de cette malheureuse créature ; mais cela n'a pu m'ôter toute ma tristesse, ni le souvenir de cette terreur que j'éprouvai à la vue de ce cadavre ensanglanté, ni diminuer l'effet qu'ont produit sur moi les malheurs d'une femme qui a dû sa perte à sa désobéissance.

J'ai causé ce matin de tout cela avec mon père ; ce qu'il m'a dit, a fait sur moi trop d'impression, pour pouvoir m'entretenir d'autre chose avec vous.

« Vous voyez, m'a-t-il dit, que cette
» jeune femme a succombé sous le poids
» du chagrin et du repentir. Le malheur
» poursuit toujours les mariages faits contre
» le voeu des pères ; l'expérience qui les

» éclaire, et la tendresse qui les rend » surveillans, en font les meilleurs juges » de ce qui convient aux enfans. Des pa- » rens trop sévères peuvent, il est vrai, » occasionner quelques chagrins ; mais » sont-ils comparables aux malheurs qu'en- » traîne la désobéissance d'une jeunesse » aveugle et sans expérience ?

» Te voilà dans l'âge où les mauvais, » comme les bons exemples, peuvent ser- » vir à t'instruire; il faut, ma chère Elise, « apprendre à tirer parti des premiers; quant » aux seconds, ton coeur n'a pas besoin » de guide pour les suivre. Les premiers » desirs de la jeunesse paroissent irrésis- » tibles ; pour les combattre, profite des » malheurs de ceux qui s'y livrent. En s'a- » bandonnant aux premiers attraits du » plaisir, on est entraîné sur une pente ra- » pide ; la tête s'exalte ; on s'irrite de la » moindre opposition, et les passions » prennent un empire absolu : alors, n'é- » tant plus maître de soi, comment pour- » roit-on se conduire avec prudence ?

» Peut-être, ma chère fille, tu me crois » exagéré; mais malheureusement je ne » dis que trop vrai. Dans la pureté de ton » âge, tu ignores le danger des passions; » mais apprends que la femme même la » plus estimable, en leur cédant une fois, » peut perdre tout le mérite d'une vie irré- » prochable. »

Hélas! aucun de nous, dis-je en tremblant, n'est donc exempt d'un mal aussi funeste! — Le moyen de s'en préserver, ajouta-t-il, est de ne pas craindre d'écouter les conseils des amis les plus sévères, d'apprendre à résister à ses passions, et de se donner le tems de juger les objets vers lesquels un premier penchant nous a entraînés.

Tout le crime de cette jeune femme, dis-je à mon père, est donc d'avoir trop aimé?..... Quelques larmes qui s'échappèrent de mes yeux, touchèrent mon père; il chercha à me rassurer. — J'espère, dit-il, que tu ne seras jamais exposée aux mêmes dangers; que tu n'aimeras que ce que tu dois aimer; que tu ne t'attacheras réelle-

ment que lorsque ton estime pourra justifier ton choix; et si ton coeur pouvoit égarer ta raison, c'est dans le sein paternel que, par une confiance sans bornes, tu retrouverois la force de combattre le danger.

Je n'aimerai que ce que je dois aimer....! Ah! mon cher Alfred, mon sort ne peut être qu'heureux! Alfred sera toujours estimable.

Pourquoi mon père s'alarme-t-il si facilement? Que peut-il craindre? Ai-je besoin de modérer mes goûts, mes sentimens? N'est-ce pas Alfred que j'aime?

O vous qui flattez si bien l'amour-propre de votre père! vous, Alfred, que le mien a choisi pour faire mon bonheur, redoutez les séductions qui vont vous entourer; malgré ma confiance en vous, lorsque mon père m'a montré le danger des passions, mille sentimens tumultueux se sont élevés dans mon ame. Alfred loin de moi.... Alfred entouré de distractions, les recherchant peut-être..... Alfred entraîné par l'attrait du plaisir.... Alfred oubliant qu'il

n'est pas seul à courir les dangers d'une imprudence ; tout cela s'est présenté à mon imagination, trop facile à effrayer sans doute : mon coeur a palpité de crainte..... En vain j'ai voulu questionner mon père ; chaque fois le nom d'Alfred a expiré sur mes lèvres, et la timidité m'a réduite au silence.

Veillez sur vous ; pensez à moi. Aucune conversation avec mon père ne m'a fait encore une impression aussi vive ; je vous la rends mot à mot ; qu'elle nous serve à tous deux. Conservez-moi Alfred tel que je l'aime, tel que je dois l'aimer ; songez à la sévérité de mon père ; travaillez sans relâche à lui plaire, et tâchons de hâter le jour heureux qui doit vous ramener près de moi.

Mon père m'a entretenue assez longtems d'un voyage arrangé avec la Marquise et Adèle ; c'est au château de Lonel que nous allons passer tout le mois. Il m'a parlé des plaisirs qui m'y attendoient ; mais Alfred n'y sera pas !... C'est demain que nous partons ; je suis bien triste !

Pourquoi, à mesure que le tems où nous vivions ensemble s'éloigne de nous, suis-je plus affectée de cette privation? Les premiers momens où l'on nous a séparés ont été bien affligeans sans doute! mais ils étoient si près de ceux qui nous réunissoient, que le souvenir de la veille sembloit encore adoucir l'amertume du lendemain. Ah! pourquoi le tems de notre bonheur a-t-il passé si vîte, tandis que l'avenir qui fait notre espérance, est si lent à s'approcher?

Adieu, mon cher Alfred, excusez la sensibilité de mon coeur; s'il a quelquefois des craintes, le vôtre ne doit point s'en offenser.

ELISE.

LETTRE XXV.

ALFRED A ELISE.

Béziers, le 12 septembre 17..

J'ai reçu vos lettres, ma chère Elise, le jour même que je suis parti de Toulouse. Comment vous peindre l'impression que m'a faite cette lecture, et le tourment que j'ai éprouvé !

O mon Elise ! combien ce que vous avez souffert a oppressé mon coeur ! combien j'ai partagé votre émotion ! Mes larmes couloient sur ces lignes déchirantes et cependant si douces ; ces lignes où étoit tracée la fervente prière de mon Elise ! Elle demandoit au ciel, *d'être un jour, un seul jour unie à son Alfred* !... Ce voeu si touchant a fait palpiter mon coeur ; j'ai senti mes genoux plier, j'ai été forcé de m'asseoir ; je l'ai relue cette prière ; j'en ai baisé les

sacrés caractères. Oui, nous serons unis, mon Elise! nous serons unis; mes jours, tous mes jours, seront consacrés à mon Elise; je n'existerai que pour elle: le ciel nous destina l'un à l'autre; il nous forma pour nous aimer: il inspira à nos parens le desir de notre union; oui, nous serons unis....

Dissipez vos craintes, ma chère Elise; que la sévérité de votre père ne vous effraie pas; je sens encore plus que lui combien il faudroit réunir de perfections pour devenir digne de vous; mais mon amour ne doit-il pas mériter son indulgence? Si je ne suis pas aussi parfait que vous, mon Elise, je sais au moins vous apprécier; je sais vous aimer. M. Duménil pourroit-il mettre obstacle à notre bonheur, lorsque mon amour l'aura convaincu, que mon seul desir sera de m'occuper du vôtre? Vous devez être l'un et l'autre sans inquiétude sur les dangers auxquels ma jeunesse pourroit être exposée. Ah! le souvenir de mon Elise n'est-il pas une sauve-garde suffisante?

Plus de craintes, plus d'inquiétudes, ma chère : si nous redoutons l'avenir, que nous restera-t-il donc, quand le présent est si pénible? Ne m'ôtez pas mon courage; j'en ai tant besoin, pour vivre loin de vous! Laissez-moi songer sans cesse, qu'un jour viendra, où nous serons unis, pour ne nous séparer jamais; alors tous les jours seront autant de bienfaits du ciel pour le trop heureux Alfred. Adieu, adieu.

ALFRED.

LETTRE XXVI.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Lonel, le 27 septembre 17..

A sept heures du matin.

Ah! suivez, suivez le courier; partez avec lui pour Key... Que les meilleurs médecins de la ville accompagnent celui

que l'on va chercher... Mon père est au plus mal.... au plus mal... et c'est moi, c'est moi qui en suis la cause.... Si je le perds... ô ma tante! Si je le perds, je ne lui survivrai pas..... O le meilleur des pères!... je lui dois deux fois la vie.... et je le perdrois.... Il m'a sauvée.... non... jamais... non...

Le même jour à neuf heures du matin.

MADAME,

Ma jeune élève s'est trouvée mal; je plie son billet, dans lequel j'ajoute que nous serons ce soir à Key... Monsieur veut absolument partir; on le conduira en litière jusques chez lui. Le ciel ne permettra pas que notre Elise perde le meilleur des pères. Quel évènement, dans un voyage entrepris pour la distraire! Espérons de la Providence... Le courier qui va partir vous instruira de tout. Pauvre petite! Si Monsieur n'est pas bientôt rétabli, elle succombera; nous pleurons tous. Oh! si vous

aviez vu ! Quel touchant spectacle ! . . . . . Mais le tems presse, je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre, etc. etc.

LÉRIS.

LETTRE XXVII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 30 septembre 17..

Je ne puis t'envoyer une lettre que je viens de recevoir de ma soeur, parce qu'elle traite d'affaires de famille ; je vais me hâter de t'en extraire tout ce qui peut t'intéresser.

Extrait de la lettre d'Adèle à Ferdinand son frère.

" . . . .

» . . . . . . Pendant toute la soirée, Elise

» fut aimable et complaisante ; elle fit de
» la musique, y mit le soin de choisir tous
» les morceaux que son père aimoit. M. Du-
» ménil fut plus tendre pour sa fille qu'il
» ne l'avoit encore été ; on se sépara de
» bonne heure. Elise me suivit dans ma
» chambre, où nous convînmes de notre
» costume, pour la partie de chasse du
» lendemain. . . . .

» Dès le point du jour les chasseurs se
» mirent en marche ; M. Duménil et le
» Commandeur de Lonel restèrent avec
» nous. Nos toilettes nous menèrent un
» peu tard ; Elise, pour plaire à son père
» qui ne lui souffre point le défaut de se
» faire attendre, fut prête la première.
» Nous partîmes gaîment pour arriver au
» rendez-vous ; il faisoit si beau tems, que
» nous quittâmes les voitures, et conti-
» nuâmes notre route à pied ; nous prîmes
» le long de la rivière qui traverse le parc,
» pour nous rendre au grand bois. Nous
» causions tranquillement, Elise et moi,
» lorsque les personnes qui étoient plus

» avancées que nous, nous crièrent en
» fuyant de prendre garde au sanglier; je
» voulus entraîner Elise hors de la route,
» elle m'échappa; la peur lui donna des
» aîles, mais non de la prudence; elle alla
» droit au sanglier, sans que mes cris
» pussent la faire détourner. Au même
« moment, je vis M. Duménil courant à
» sa fille qui, troublée par l'approche du
» danger, se laissa tomber dans la rivière.
» Pendant que mes cris attiroient le Com-
» mandeur et les femmes, quelques chas-
» seurs arrivèrent à la poursuite du san-
» glier, qu'ils tuèrent. Déjà M. Duménil
» s'étoit jetté dans l'eau pour sauver sa
» fille ou périr avec elle; mais l'amour
» paternel lui donna des forces; il regagna
» le rivage, tenant sa fille d'une main, et
» nageant de l'autre. Chacun s'empressa
» de venir à eux et de les secourir; Elise
» étoit sans connoissance, on la crut morte.
» On dépêcha un postillon au château; il
» revint bientôt avec le chirurgien. Pen-
» dant ce tems, M. Duménil jettoit des

» cris, invoquoit le ciel, serroit les mains
» de sa fille qui, étendue sur le gazon,
» restoit sans mouvement. C'est-là, disoit-
» il, en jettant des regards éperdus sur le
» rivage, c'est-là qu'elle est tombée. . . . .
» C'est-là. . . . Oh! si elle est morte! Si
» elle est morte! . . . . . Tantôt ses yeux
» immobiles se fixoient sur la rivière; tan-
» tôt son regard troublé se tournoit vers
» Elise; et alors des sentimens d'espoir
» mêlés de crainte, lui donnoient une op-
» pression qui sembloit être le dernier
» souffle de sa vie. . . . .

» La bonne Léris, qui étoit venue avec
» nous, m'a fait tous ces détails; j'avois
» perdu connoissance, au moment où Elise
» tomba dans l'eau; je me souviens cepen-
» dant d'avoir vu M. Duménil courant
» après sa fille. Quelques domestiques
» m'ayant donné du secours, me condui-
» sirent au château.

» Lorsque j'arrivai dans la chambre
» d'Elise, je fus encore prête à m'é-
» vanouir, en la voyant pâle et défigu-

» rée. M. Duménil étoit au pied du lit de
» sa fille, il lui tendoit les bras, il l'ap-
» peloit toujours à grands cris. Une heu-
» reuse crise vint enfin nous rendre l'espoir
» et la vie.

» M. Duménil seul n'osa se livrer
» à la joie; il nous fit signe de ne pas
« approcher; il sembloit craindre que
» le moindre de nos mouvemens ne
» nuisît à sa fille. Il la regardoit avec
» une continuelle inquiétude; le chirur-
» gien avoit beau le rassurer, il n'enten-
» doit rien, il ne voyoit que sa fille ex-
» pirante.

» Elise cependant nous reconnut, et
» son premier mouvement se dirigea vers
» son père. Sa touchante expression ne
» s'effacera jamais de mon souvenir. Elle
» lui tendit la main, et paroissant ne voir
» que lui, ah! le voilà, dit-elle, celui pour
» qui je dois vivre et mourir! Je n'avois
» pas encore perdu connoissance, ô mon
» père, quand vous exposâtes vos jours
» pour sauver les miens! Je l'ai vu, je l'ai

» senti, ce bras paternel, quand il vint
» m'arracher à la mort contre laquelle je
» luttois foiblement; je vous dois deux fois
» la vie..... Ensuite, se soulevant avec
» peine, et joignant ses deux mains, elle
» adressa au ciel une fervente prière, pour
» qu'il lui conservât son père; et se tour-
» nant vers lui : pardonnez-moi, lui dit-
» elle, pardonnez-moi mes fautes passées;
» recevez le serment que je fais, de mou-
» rir, plutôt que de désobéir au meilleur
» des pères, et de ne pas employer chaque
» jour de ma vie à le rendre heureux. Nous
» pleurions tous; le plus insensible n'eût
» pu rester froid à ce touchant spectacle.
» M. Duménil ne put le supporter; sa
» tête troublée parut s'égarer encore : on
» l'entraîna dans son appartement; on re-
» tint sa fille qui vouloit le suivre; on l'as-
» sura qu'une courte séparation étoit né-
» cessaire à tous les deux. La douce Elise
» pleura, mais obéit.

» Une violente fièvre avec le délire,
» nous fit craindre pour les jours de M. Du-

» ménil. Dès le soir, Elise s'échappa, et
» vint près de son père, dont l'accès ve-
» noit de finir; il reconnut sa fille; l'émo-
» motion qu'il ressentit, engagea à les sépa-
» rer encore. On arracha Elise d'auprès de
» lui; mais dans la nuit, on lui permit de
» s'assurer par elle-même que l'état de son
» père étoit moins dangereux. Il dormoit
» assez paisiblement; Elise un peu plus
» tranquille, consentit à se coucher.

» Le lendemain, M. Duménil parut plus
» mal; il voulut absolument partir pour
» Key... On envoya un exprès à Bor-
» deaux, pour chercher le médecin et ma-
» dame de Pressange; ils arrivèrent tous le
» soir à Key...

» Nous ne pûmes partir, ma mère et
» moi, qu'hier au soir; nous sommes ar-
» rivées si tard à Arsilly, que je n'ai pu
» envoyer savoir des nouvelles que ce ma-
» tin. M. Duménil est plus mal qu'hier;
» je meurs d'inquiétude. Cette lettre, que
» j'ai reprise jusqu'à trois fois; cette lettre,
» commencée au château de Lonel, et

» finie ici, vous parviendra assez tôt, pour
» voir les personnes chez qui ma mère vous
» charge de passer. Dans une heure nous
» serons à Key.... elle et moi. Pauvre
» Elise..... etc.... etc.......................»

Des témoignages de sensibilité suivent dans la lettre de ma sœur, les détails que je te fais parvenir.

Il faut se préparer à tout, mon cher ami; M. Duménil est fort mal. Si ce père chéri lui est enlevé, je conçois la douleur d'Elise, je conçois que tu la partages. Ton amour pour elle, ta reconnoissance pour son père, l'attachement même que tu lui dois, tout se réunit pour te rendre cette perte très-sensible. Cependant, mon ami, ce malheur est-il comparable à celui que tu viens d'éviter ? Elise t'est rendue... Sers-toi de ta raison, pour ne point te laisser abattre; emploie au contraire le pouvoir de l'amour, pour consoler Elise; et si le malheur que nous craignons arrive, tire parti de ta position. Ecris à ton père; demande de revenir consoler Elise, de venir partager sa douleur.

Ton mariage ne sera plus différé ; tu deviendras le seul objet de sa tendresse, le seul maître d'une immense fortune ; tu ne craindras plus les caprices de ton beau-père, et Elise, maîtresse absolue de son choix, verra dans son cher Alfred le seul bien qui lui reste.

Si tu perds dans M. Duménil un protecteur de ta jeunesse, un ami respectable, tu perds aussi un juge trop sévère pour ne pas saisir la plus légère faute et retarder ou nuire à ton bonheur. Malgré toutes les bonnes qualités qui te distinguent, les perfections que M. Duménil veut trouver dans son gendre, sont un sujet de continuelles inquiétudes pour ton ami. L'excès de l'amour paternel est excusable dans le père d'Elise ; mais il le rend trop exigeant envers toi : il l'égarera, je le crains. En oubliant que nul n'est parfait, il attendra que tu le deviennes, pour te donner sa fille. Elise est trop soumise pour que l'amour avance tes affaires ; et alors que de défauts à corriger ! que de vertus à acquérir pour satisfaire le difficile Duménil ! S'il est rendu aux voeux de sa

fille, arme-toi de patience; ce dernier évènement doit augmenter son pouvoir; il le rendra peut-être plus exigeant. Sa fille lui devenant encore plus chère, le rendra plus sévère pour celui qui doit l'obtenir; et quoique l'objet de son choix, tu auras à travailler, pour voir réaliser tes espérances. Si M. Duménil succombe, sers-toi donc de toutes ces réflexions; elles te feront supporter ton chagrin; songe aussi qu'Elise trouvera, en faisant ton bonheur, des motifs de consolation; l'amour obtiendra ce triomphe, sans l'exiger. Elise s'habituera à te devoir tout le charme de sa vie, et à réunir en toi seul tous ses sentimens. Il me semble donc, mon ami, que ce malheur qui aujourd'hui doit te trouver sensible, peut détruire de grands obstacles à tes vœux.

Je compte recevoir bientôt de tes nouvelles; j'espère qu'enfin j'aurai mon tour. Adieu, mon cher Alfred, je te quitte en t'assurant que, quels que soient tes amis, tu n'en trouveras jamais de plus sincère que

FERDINAND.

LETTRE XXVII.

FERDINAND A ALFRED.

Au château d'Arsilly, le 4 octobre 17..

Dès le lendemain du jour où je t'écrivis, j'allai rejoindre madame de Grandval qui doit passer le reste de la saison dans sa maison de campagne; mais le charme qui m'attire auprès d'elle, ne peut me détourner de ce qui t'intéresse. Occupé de l'état de M. Duménil, je crus possible d'en tirer parti pour te faire revenir, et peut-être même pour terminer ton affaire; je proposai donc à ton père, que je trouvai chez madame de Grandval, de venir avec moi à Arsilly, et de tâcher s'il étoit possible de profiter de la circonstance pour te servir : son projet étoit d'aller vers le 4 octobre au château de Key... Ce 4 octobre, c'est aujourd'hui... Pauvre Elise! quelle différence!.. J'engageai facilement ton père à employer à ton profit, ce

tems destiné au plaisir; son amitié pour M. Duménil lui fit même une loi de se rapprocher de lui.

Nous arrivâmes hier ici d'assez bonne heure, pour envoyer au château de Key... où ma mère et ma soeur sont depuis deux jours. M. Duménil (nous fit-on dire) avoit passé une mauvaise nuit; il étoit dans un accablement qui ne permettoit qu'à sa soeur et à sa famille, de rester auprès de lui. Ma mère nous pria donc de remettre notre visite au lendemain.

Ce matin, nous nous sommes rendus au château de Key... à notre arrivée, madame de Pressange, ma mère, Elise, et ma soeur, étoient avec le malade. Après nous avoir fait attendre quelque tems, ma soeur a paru, et nous a dit qu'il venoit de s'éveiller; que notre visite lui avoit été annoncée, et qu'il avoit paru desirer de nous voir; elle nous recommanda de cacher notre inquiétude, sur-tout à Elise.

Nous suivîmes ma soeur dans la chambre de M. Duménil. Elise au pied du lit de son

père, paroissoit immobile; ses yeux étoient fixés sur lui, et ne se détournèrent pas. M. Duménil nous appela; il tendit la main à ton père. Alors Elise qui ne sembloit respirer que pour suivre les mouvemens du malade, se retourna; elle me fit de la tête un léger salut, et ses regards s'arrêtant sur ton père, je vis ses yeux se remplir de larmes; elle se leva, alla essuyer ses yeux près de sa tante, et revint aussitôt prendre son poste.

Il vient un moment, mon cher Comte, dit M. Duménil, où l'on n'a plus rien à déguiser. La crainte de vous déplaire m'a souvent empêché de m'ouvrir entièrement à vous sur le compte de nos enfans; mais dans ce moment, j'espère que vous excuserez ma franchise à votre égard, et à celui de notre cher Alfred. Ensuite faisant signe à ton père de s'approcher, il lui dit tout bas avec la tranquillité du sage: « Si le jour de » demain, qui est mon mauvais jour, n'est » pas le dernier de ma vie, nous causerons » ensemble. »

Au nom d'Alfred, l'incarnat le plus vif vint remplacer sur les joues d'Elise la pâleur que l'accablement sembloit y avoir fixée; et son regard incertain sembloit chercher à pénétrer sur le visage de son père, le sens de l'explication qu'il devoit avoir.

M. Duménil demanda ensuite d'être seul; il dit à sa fille qu'il se sentoit mieux; il lui fit mille caresses, et nous demanda de nous joindre à lui, pour l'engager à aller se reposer. La chère Elise céda à nos instances, et par soumission, passa dans son appartement, où ma sœur la suivit.

De retour ici, j'ai eu une longue conversation avec ton père; j'espère que je l'ai déterminé à prendre avec M. Duménil les manières qui seules peuvent le séduire et assurer ton bonheur.

Une lettre de toi? Quel plaisir! On me l'apporte à l'instant; je quitte la plume pour te lire.

Même jour, à onze heures du soir.

La position présente n'est pas favorable pour répondre aux excuses que tu donnes

sur ta conduite impolie envers madame de Grandval, ni aux motifs que tu mets en avant pour l'avoir ensuite cajolée dans ta première lettre à ton père; mais je ne pourrois passer une nuit tranquille, si dès ce soir je ne te grondois sévèrement sur tes nouvelles idées. Tu es devenu fou, je crois; comment! Quand la nature nous indique dès notre plus tendre enfance, à cacher soigneusement nos fautes, tu crois suivre les loix de cette même nature, en confessant ce que tu appelles tes *torts affreux*. Et à qui veux-tu faire cet aveu si naïf, à qui? A Elise! Tu dis l'avoir offensée; et de crainte qu'elle ne l'ignore, tu veux l'en assurer de tout ton cœur; en vérité ta raison étoit troublée, quand tu écrivis une pareille sottise. *Elise t'est si chère! la tromper!*.... Eh! c'est précisément parce qu'elle *t'est si chère*, c'est précisément parce qu'elle *mérite d'être aimée*, qu'elle vaut bien la peine d'être trompée parfaitement.

Je n'irai pas perdre mon tems à te présenter la foule de raisons qui devroient

changer tes idées présentes sur ton aventure avec madame de Grandval. L'expérience te convaincra qu'on peut être constant sans être fidèle ; que pour une femme qui mérite notre constance, cent autres nous entraînent à l'infidélité, et que ce ne peut être un crime, de ne pas résister à ce qui est irrésistible.

Jusqu'à ce jour, tu n'es pas coupable dans nos principes ; mais tu le deviendrois réellement, si tu rendois Elise malheureuse. En vérité, ta résolution m'a fait frémir pour cette pauvre petite, et je tremble en songeant que ce n'est qu'après-demain le jour de courier ; si ma lettre arrivoit trop tard, Elise recevroit donc l'assurance que ses craintes étoient bien fondées, quand *son sensible cœur s'oppressoit au seul récit des succès d'Alfred.*

Je ne doute pas du pathétique de ta confession ; grandes phrases de repentir, grands sermens pour l'avenir, rien n'y manquera, excepté le sens commun, qui ne peut jamais dicter une pareille démarche....

Par cet aveu, *dépouillé*, certes, *de tout artifice*, tu compromets ton repos et le bonheur d'Elise, par les craintes continuelles que tu lui donneras pour l'avenir. « Cette » première faute si promptement commise, » se dira-t-elle chaque jour, sera suivie » sans doute de tant d'autres... Cet aveu, » se dira-t-elle encore, sera peut-être le » seul; la honte d'une rechûte ne peut-elle » pas éteindre la confiance?.... » Elise, que tu auras si inutilement affligée, deviendra méfiante, et par cela seul fera le supplice de ta vie, soit qu'elle se tourmente de ses inquiétudes, soit qu'elle travaille à te les cacher, soit enfin qu'elle cherche à s'en distraire.

Tu n'as pas réfléchi non plus, en formant ce projet, à l'innocence de l'âge de ton amie. Crois-tu qu'Elise, dans toute sa pureté, puisse comprendre qu'il existe un autre amour que celui qu'elle ressent et qu'elle inspire? Comptes-tu aussi au milieu de tes naïvetés, expliquer cette différence à celle qui doit être ta femme?

Le premier élément de l'art d'aimer est de rendre heureux ce que l'on aime. Si pour cela il faut tromper, eh bien! la ruse devient vertu, et dans ce cas la franchise est un crime.

Savoir bien tromper n'est pas un talent facile; il faut une étude suivie, pour bien cacher les fautes que la nature fait commettre. Il faut de l'adresse, pour ne faire connoître que les douceurs de l'amour, à celle que l'on se fait un devoir de ne pas affliger. « Mais, me diras-tu, pourquoi » prendre tant de peine? Je veux à l'avenir » n'exister que pour elle. » Tu me répètes cette phrase au moins douze fois dans ta lettre.... Ne pensois-tu pas ainsi en quittant le château de Key...?

Le monde est corrompu; que veux-tu faire à cela? Faut-il, quand nous aimons réellement, nous montrer tels que nous sommes, au risque d'affliger, ou même de déplaire? L'amour n'auroit pas besoin d'art, si nous avions la perfection des anges. Ton Elise ne te trompera pas, si le monde la

laisse telle qu'elle est, et si tu ne fais pas naître en elle le desir de la vengeance, en la fatigant de tes charmans aveux.

Crois-moi, change de plan, ou sauve-toi avec ton Elise dans une île déserte ; là seulement tu pourras la rendre heureuse. Vous vivrez tranquilles l'un et l'autre sur l'avenir ; votre amour n'aura rien à redouter.... que... l'ennui ; mais aussi il vous restera l'espoir de voir arriver quelque vaisseau pour vous ramener au milieu de ce monde pervers, que vous aurez fui par prudence, et que par prudence encore vous reviendrez chercher, pour éviter l'ennui.

Au château de Key.... le 6 octobre à midi.

M. Duménil est si mal ce matin, que l'on ne voit que pleurs, que l'on n'entend que gémissemens dans le château. Sa maladie sans doute a changé de cours. Hier cependant, qui étoit son mauvais jour, il a donné beaucoup d'espoir ; il eut même le soir une assez longue conversation avec ton père ; je te rendrai compte demain de cet en-

tretien, si nous sommes plus tranquilles. Je ne veux pas manquer ce courier ; j'espère que ma lettre arrivera assez tôt pour t'empêcher d'accroître le malheur d'Elise, en blessant son cœur par la démarche que ta fausse délicatesse veut te faire faire.

Quelle est intéressante, cette charmante Elise! . . . . . pâle, échevelée, sans cesse à genoux, priant le ciel. Oh ! il écoutera la voix d'un ange qui en appelle à sa justice ! Non, je ne puis douter que le Dieu de bonté ne lui conserve ce père si cher. Je ne puis croire qu'il soit sourd aux cris de cette ame si pure. Quant à moi, elle a excité ma pitié et toute ma sensibilité. Mon ami, mes pleurs ont coulé, et le cœur du léger Ferdinand s'est serré au point de le forcer de quitter le lieu de la scène.

J'ai été errer dans le château, je n'ai vu que des pleurs, je n'ai entendu que des cris. Je me suis sauvé dans le grand dortoir dont les chambres ne sont point habitées. J'ai cru que seul je pourrois un moment respirer. Vain espoir. . . . . L'image de la mort

me poursuivoit..... Je croyois entendre compter mes jours, et me nommer mon heure dernière..... J'ai frémi..... J'ai doublé le pas, et me trouvant devant la chapelle, j'y suis entré. Le mausolée de la mère d'Elise a frappé mes regards. J'ai fui loin de ce tombeau. J'ai parcouru le parc; mais en passant devant les travaux d'Elise, j'ai apperçu le pavillon sinistre où cet amant perfide, cet époux coupable s'est brûlé la cervelle. Un frémissement pénible a fait tressaillir mon cœur. Enfin quelques larmes sont venues humecter ma paupière. Je suis rentré au château, je n'ai rencontré personne, je ne me suis informé de rien, et je suis venu m'enfermer dans ma chambre.

Adieu.

LETTRE XXIX.

ALFRED A ELISE.

Comtat d'Avignon, le 7 octobre 17..

Que viens-je d'apprendre! j'ai été au

moment de perdre mon Elise !..... De la perdre !..... En écrivant ces mots terribles, ma main tremble..... Mon cœur froissé par mille sensations douloureuses, rejette et ramène tour-à-tour mon esprit vers ces terribles pensées ; à peine a-t-il repoussé loin de moi l'image d'Elise expirante, qu'il me la représente encore dans cet état affreux.....

. Vous au moment de périr !..... Vous Elise !..... Et un autre que moi, un autre vous a sauvée ! Le ciel est juste ; sans doute je n'étois pas digne de ce bienfait. Suis-je donc assez coupable pour avoir été menacé d'un tel malheur ? Mais Elise, ma chère Elise, vous êtes sauvée.....

Je revenois de la fontaine de Vaucluse, tout occupé des malheurs de Laure et de Pétrarque, lorsqu'on me remit la lettre de Ferdinand. Toutes mes pensées tournées vers mon Elise avoient déja pris une teinte de tristesse et de mélancolie ; et cette lettre que je ne supposois pas devoir me causer aucune peine, fut cependant décachetée en

tremblant. Mais en la lisant, que suis-je devenu, et quel a été mon effroi ! Mon premier mouvement fut de vouloir partir à l'instant ; cependant on me retint. Elise vous est rendue, me répéta-t-on mille fois; n'importe, je voulois partir, je voulois absolument partir. . . . .

Je voulois, ma chère Elise, voler auprès de votre père, embrasser ses genoux; je voulois unir les actions de graces que je lui dois, à celles que je rends à la Divinité bienfaisante, qui en conservant vos jours a veillé sur les miens. On m'empêcha de partir, en me faisant sentir le danger de désobéir à votre père, et d'empirer peut-être son état. Je me suis rendu à ces considérations, je ne pars plus; oui je resterai, j'attendrai mon rappel. Que je le doive, chère Elise, que je le doive à vos soins ! Ah ! sollicitez ce retour tant desiré ! Obtenez que j'aille partager les soins que vous donnez à ce père si justement aimé. Ma chère Elise, demandez-lui cette grace ; il ne pourra refuser une fille si chère ; osez le presser : dites-lui bien que je

ne le quitterai pas un seul instant; que je serai toujours près de vous; que je deviendrai plus promptement digne d'être son gendre, quand j'aurai toujours sous les yeux le modèle de toutes les vertus. Vous ne vous compromettrez pas, mon Elise : croyez qu'à l'avenir je mériterai tout ce que vous aurez fait pour moi; mais je ne puis plus vivre loin de vous, c'est impossible.

La situation de votre père ne doit-elle pas même doubler encore mon impatience? Je ne doute pas que le bonheur de vous voir rendue à ses vœux, ne soit pour lui le plus sûr remède; mais je n'en suis pas moins tourmenté sur l'état de celui pour qui aujourd'hui je donnerois ma vie. Jamais, jamais je ne m'acquitterai de tout ce que je lui dois. Il vous a sauvée ! . . . . . Ah ! que son sort cependant est digne d'envie, et que le mien est pénible. Quoi ! exilé comme un coupable; errant, loin de tout ce qui m'est cher, je vais donc vivre dans de continuelles inquiétudes, n'osant me livrer aux plus simples distractions, dans la crainte

que la même journée qui me présente un plaisir, ne me prépare un malheur. Que faisois-je, ce jour terrible où votre père exposa sa vie pour vous sauver ? Que faisois-je ce lendemain si doux qui lui rendit sa fille chérie n'existant que pour lui ? J'étois comme étranger à mon Elise, et l'emploi de mon tems n'avoit de rapport avec elle que par mes souvenirs, par l'espoir d'un avenir plus heureux, et cela au moment même où mon sort pouvoit devenir si cruel !

Le ciel, je n'en doute pas, vous rendra ce bon père. Mais quand je partage vos inquiétudes, mon amour pour vous, mon attachement pour lui, ne peuvent-ils me mériter de revenir pour les adoucir, et voir finir cet exil si cruel ? .. Que fais-je loin de vous, que fais-je loin de lui, quand son exemple suffiroit seul pour me former comme il le desire ?

Si M. Duménil avoit été témoin de ce que je viens d'éprouver en lisant la lettre de Ferdinand, son cœur seul dicteroit sa réponse. Ah ! mon Elise, que je vous voie

sans cesse, que je ne vous quitte plus ! voilà le vœu le plus ardent de votre Alfred dont l'impatience égale l'amour.

Adieu, adieu. Au nom du ciel faites-moi revenir.

LETTRE XXX.

ALFRED A FERDINAND.

Même date que la précédente.

Loin de moi à jamais la pensée de trouver quelque avantage dans la mort de M. Duménil ! Quel fut ton motif, en faisant sortir de ce triste sujet, d'aussi tristes consolations ? Que pensois-tu de moi, en me présentant la mort de M. Duménil comme un acheminement à mon bonheur ? Si ton zèle pour moi t'a fait oublier un instant, que l'ami dont je crains la perte, est le père d'Elise, l'ami à qui je dois toute ma félicité

par le choix qu'il a fait de moi; si ton zèle t'a fait oublier cela, songe au moins que M. Duménil vient de me rendre Elise, qu'il l'a sauvée... et qu'à ce seul titre, je devrois sacrifier ma vie pour lui. Oui, mon cœur m'a fait un sentiment de ce devoir; oui, M. Duménil m'est cher; et ce seroit blesser ma délicatesse que de me supposer capable de faire usage de tes réflexions.

Au reste, ton attachement pour M. Duménil n'a pas les mêmes motifs que le mien; en le perdant tu ne regretterois en lui qu'un galant homme dont tu crains la sévérité pour ton ami, et je dois sans doute te pardonner; mais pour moi, si je trouve en lui un censeur rigide, j'y trouve en même-tems un guide éclairé, dont les lumières suppléeront à mon inexpérience.

En recevant ce matin ta lettre du 30 septembre, j'étois bien loin de m'attendre aux détails tristes et touchans qu'elle renferme. Quel affreux malheur a été un instant suspendu sur ma tête!.. Oh! que de graces j'ai à rendre à Dieu! Et que ne dois-

je pas aussi à M. Duménil! Je le chéris autant que mon père : à celui-ci, je dois la vie; mais M. Duménil a sauvé celle de mon Elise.

Je viens d'écrire à cette chère Elise; je la conjure d'obtenir mon rappel : si je suis refusé, il faudra bien me soumettre, sans murmurer; s'il faut des épreuves pour gagner le ciel, le bonheur qui m'attend en doit exiger aussi. Eh, dis-moi, l'ai-je mérité ce bonheur si parfait? Change ta morale; aide-moi à me rendre digne du sort qui m'est destiné. Souvent dans tes conseils tu as paru oublier les liens qui m'enchaînent; tu crois pouvoir tout allier : ne frémis-tu pas des dangers auxquels tu m'exposes? Laisse-moi me livrer tout entier aux sentimens de l'amour et de la reconnoissance; ne détourne pas mes pensées, ne cherche plus à flatter mon amour-propre; la carrière que j'ai à parcourir est toute tracée; l'orgueil des conquêtes vaut-il le charme du sentiment? Ne crains donc plus la sévérité de M. Duménil; seconde-le au contraire dans

les conseils que tu me donnes; rends-moi l'émule de ses vertus, rends-moi digne d'Elise; et si nous perdons cet homme respectable, pleure en lui le guide qui devoit rendre ton ami digne du bonheur qui l'attend. Mais je ne dois pas désespérer de son état; M. Duménil est dans la force de l'âge: dussé-je, comme tu le dis, être victime de la sévérité d'un homme aussi exigeant, je ne puis former d'autre vœu que celui de le voir promptement rétabli.

Adieu, mon cher Ferdinand.

LETTRE XXXI.

FERDINAND A ALFRED.

Au château de Key...., le 8 octobre 17..

A neuf heures du matin.

La journée d'hier a été une des plus terribles; un étouffement continuel sembloit

annoncer à chaque instant l'heure fatale; la nuit n'a pas été moins orageuse. Le médecin a dit que M. Duménil, en se jettant dans l'eau, avoit sans doute fait un effort dont il résultoit un dépôt; s'il le rend, il est sauvé, si non... Cette malheureuse Elise!.. Le médecin a eu l'imprudence de prononcer cet arrêt devant elle; nous avons cru que c'étoit celui de sa mort : on l'a emportée évanouie dans sa chambre. Il faut toute la force de la jeunesse, pour résister à ce qu'elle souffre. C'est moi, dit-elle à chaque instant, c'est moi qui cause sa mort! Sa bouche entr'ouverte, ses yeux toujours tournés du côté de l'appartement de son père, présentent l'expression de la crainte la plus effrayante. Le médecin cherche à la rassurer en lui disant que ses remèdes sont infaillibles. La pauvre Elise se tranquillise quelques instans; mais un moment après, si le plus léger bruit se fait entendre, il lui arrache un cri de douleur. Nous l'avons vue s'échappant plus promptement que l'éclair, courir à la porte de son père, avant que nous

n'ayons pu l'atteindre, et y tomber évanouie ; deux fois nous avons eu ce cruel spectacle. Enfin ce matin, vers les six heures, les remèdes ont opéré ; l'oppression a été moins forte ; un assoupissement pendant lequel le malade a paru plus tranquille, nous a donné une lueur d'espérance. A huit heures il s'est trouvé mieux, il nous a tous priés d'aller prendre quelque repos. Les femmes se sont retirées dans l'appartement d'Elise ; ton père s'est couché, et je suis venu m'enfermer chez moi.

Le même jour à onze heures.

Je viens de parcourir le château. M. Duménil est endormi ; le médecin m'a dit qu'il ne s'étoit éveillé qu'un instant depuis que nous l'avions quitté, et qu'il étoit retombé dans un profond assoupissement. Il ne peut, m'a-t-il ajouté, rien décider d'ici à vingt-quatre heures.

La fatigue ayant abattu Elise, on l'a couchée : elle dort dans ce moment ; toutes ces dames sont retirées chacune chez elle. Ton

père goûte un doux repos ; j'aurai tout le tems de te rendre compte des efforts qu'il a faits pour obtenir ton retour.

Avant-hier, M. Duménil, après nous avoir renvoyés de sa chambre, retint le Comte auprès de lui. Il étoit assez bien pour qu'Elise fût sans inquiétude sur le motif de ce tête-à-tête. Pour moi je n'étois pas sans crainte, et j'attendois avec impatience le résultat de cette conversation. Je vais te la rendre mot à mot, telle que ton père me la raconta le soir même. Tu jugeras si tu n'as pas tout à craindre de l'excessive sévérité de ton futur beau-père.

Lorsque M. Duménil se vit seul avec le Comte, il le fit approcher de son lit, et lui tint ce discours.

« De quelque manière que le ciel dispose de moi, soit qu'il me rende à mes amis, soit qu'il termine ici ma carrière, j'espère, mon cher Comte, que vous n'oublierez pas la parole d'honneur que vous m'avez donnée, de confier à ma prudence le sort de nos enfans, et que vous ne vous offenserez pas

dans la seconde supposition si je laisse à ma sœur la conduite de cette grande affaire, et si en mourant je transmets à sa vertu le pouvoir que je tiens de votre amitié.

» Vous voyez si ce n'est pas à juste titre que ma fille m'est aussi chère; vous pouvez juger de sa sensibilité, et combien je dois frémir en songeant à tous les chagrins qu'elle lui prépare.... Son cœur susceptible, vertueux et tendre, n'a encore aucune idée du mal; mais c'est une fleur délicate que le plus léger souffle peut flétrir. Nos usages ne sont point faits pour Elise; il lui faudra bien des années d'expérience avant même de les comprendre. Mon Elise est un de ces êtres rares que le monde étonne et afflige, mais ne gâte jamais. Quand je vois votre fils brillant de tous les charmes de l'extérieur, paré de tous les talens agréables, bouillant de tous les feux du premier âge; je me dis : en voilà beaucoup pour séduire, mais peut-être beaucoup trop pour le bonheur de mon Elise. Dans leur enfance, en eux tout me charmoit, aujourd'hui, tout m'effraie. Cette

sensibilité si pure d'un côté, ces perfections si mondaines de l'autre, me font redouter le moment de confier à Alfred le bonheur de ma fille. Excusez la foiblesse d'un père. Sans doute je veux tenir ma parole, je veux cette union; mais soit que je vive ou que je succombe, attendez, je vous en conjure, attendez pour les unir, qu'Alfred ait prouvé qu'il sait sacrifier ses goûts à tout ce qui pourra rendre ma fille heureuse. Elle est peu touchée de ces succès qui vous flattent tant; ils lui font au contraire présager des chagrins qu'aucune consolation ne pourroit adoucir. »

Ici M. Duménil s'arrêta en cachant son visage dans ses mains; ton père crut s'appercevoir qu'il répandoit quelques larmes, il voulut lui parler; mais M. Duménil en lui serrant la main, ajouta : « Ne doutez pas, mon ami, que le bonheur d'Alfred ne me soit cher; mais pour qu'il soit heureux, ne faut-il pas qu'il apprenne à sentir tout le prix du bonheur qui l'attend, et que ce soit sans efforts comme sans regrets, qu'il re-

nonce à tout ce qui pourroit troubler le repos et la félicité d'Elise ! »

— « N'en doutez pas, dit ton père, Alfred sent tout le prix de votre fille. Son opinion sur son mérite est telle, que même sans amour, il voudroit par orgueil seulement, se rendre digne d'elle, et qu'elle dût à lui seul tout son bonheur; l'amour joint à ces dispositions doit vous rassurer entièrement. Croyez-moi mon cher Duménil, ne mettez plus d'obstacles à nos desirs; signalez par cette union l'évènement le plus touchant ; unissez à votre fille que vous venez de sauver, celui pour qui elle chérit la vie, et croyez que son époux sera digne d'un tel bienfait. Vous voilà rendu à nos vœux. Quoi ! Alfred apprendra nos alarmes, il aura partagé toutes nos craintes, et ce cher enfant ne sera pas près de nous pour partager notre bonheur ! Laissez-vous toucher, mon ami ; au moment où le ciel vous rend votre fille, refuserez-vous un père qui vous redemande son fils ? »

— « Vous êtes le maître de votre enfant,

répondit M. Duménil; mais si vous retirez la parole d'honneur que vous m'avez donnée de me laisser le conduire, je n'oublierai pas que je ne me suis engagé pour cette union, qu'en me réservant le droit de juger si Alfred remplit toutes les conditions du traité. Je vous déclare donc que ce ne sera jamais l'homme couru et fêté par toutes les femmes de Bordeaux que je donnerai pour époux à mon Elise.

— » Si Alfred a réussi dans le monde, dit ton père; faut-il lui en faire un crime? Ne lui pardonnerez-vous pas des succès qu'il n'a pas recherchés, et qui doivent être sans conséquence? Mais puisqu'ils vous donnent des craintes, je puis répondre pour lui qu'il évitera à l'avenir les occasions de vous en donner de nouvelles. Je sais qu'Alfred ne peu être heureux loin d'Elise; je vous conjure donc, mon ami, de le faire revenir et de le garder près de vous. — Le château de Key.., répondit M. Duménil, est trop près de l'hôtel de Grandval. »

Ton père, pétrifié par cette réponse,

oubliant un instant mes conseils, se laissa aller à son caractère, et tourna en plaisanterie une aventure dont il croyoit que M. Duménil ignoroit une partie ; mais il fut détrompé promptement. Le sévère Duménil, s'animant par degrés, fit à ton père de vifs reproches sur son indulgence ; il lui fit un crime de vouloir t'excuser, et il parut toujours inflexible sur un genre de faute que ton âge seul auroit dû faire pardonner.

Si j'étois arrivé plutôt à Bordeaux, mon cher Alfred, j'aurois sans doute obtenu ta confiance, et je t'aurois fait tenir une conduite plus secrète. Conserve bien ma dernière lettre, qu'elle te serve pour l'avenir; souviens-toi qu'en te livrant au plaisir de séduire une femme, il n'y a d'autre mal que de prendre le public pour confident. On ne diminue rien de ses triomphes, en se réservant le droit de les nier au besoin. Cette fausse modestie ne laisse pas même que d'avoir des charmes ; elle en impose aux sots, elle fait taire les méchans, et nos

émules dans l'art de plaire nous savent gré de ne pas afficher notre supériorité. N'est-il pas charmant de se faire ainsi l'ami de tout le monde ?

Ta position ajoute encore à la nécessité de cette conduite mystérieuse ; quelque sot aura fait sans doute le méchant officieux auprès de M. Duménil, en l'instruisant de toute ton affaire ; car je ne suppose pas que les pressentimens du cœur, comme chez Elise, aient fait naître ses doutes. Quoi qu'il en soit, il sait tout ; tu dois à l'indiscrétion le retard de ton bonheur ; sans cela, ton père eût obtenu ton retour. Il a eu beau prier, presser, assurer que tu ne t'étois jamais occupé sérieusement de madame de Grandval ; M. Duménil a été inflexible. Il faut, a-t-il prétendu, qu'une année de bonne conduite réponde de toi, avant que tu ne reviennes. Ne va pas lui écrire une lettre de repentir, tu en es capable, et tu gâterois tout. Ce n'est qu'en te justifiant par d'adroits mensonges, que ton père a obtenu que tu ne subisses qu'une

année d'épreuves. Juge à présent le bel effet qu'auroient produit tes charmans aveux à Elise ; je te livre là-dessus à tes réflexions.

Le Comte a eu la conduite d'un père tendre, qui sait sacrifier son ressentiment au bonheur de son fils. Vingt fois, m'a-t-il dit, il a été au moment de perdre patience ; mais ton amour et les grands biens d'Elise, l'ont rendu circonspect dans ses réponses.

Le 9 octobre.

La mauvaise humeur que j'avois hier en te rendant compte de la conversation de M. Duménil avec ton père, s'est entièrement évanouie. Je ne suis occupé aujourd'hui que des évènemens dont j'ai été le témoin cette nuit. Nous avons tous veillé ; M. Duménil a été si mal, que nous ne pouvions pas supposer qu'il vît paroître le jour. Elise, plusieurs fois, s'est jettée aux genoux du médecin, en lui redemandant son père ; le silence qui régnoit dans la chambre n'étoit troublé que par des sanglots. Vers deux heures après minuit, un paysan entre ;

c'étoit le père nourricier d'Elise; le malade ne l'apperçoit pas. Il court au médecin, se jette à ses pieds, lui présente un sac d'argent. « Monsieur, lui dit-il, voilà tout mon » bien, tout celui de ma famille, tout, » tout est là; prenez, prenez, tout est à » vous, si vous sauvez notre maître. » Elise s'élance et va tomber sans connoissance entre les bras de cet honnête paysan.

M. Duménil, trop accablé, ne vit rien de cette scène, qui eût été suivie de quelques autres, si par prudence on n'eût fermé la porte de l'appartement; mais on ne pouvoit sortir sans passer au milieu d'une foule de gens en pleurs, qui redemandoient leur père.

Ce matin, contre toute espérance, M. Duménil est un peu mieux; cependant, qui peut se flatter, après tant de rechûtes? Le premier courier t'apprendra sûrement qu'il est mort ou sauvé.

LETTRE XXXII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 12 octobre 17..

Il est sauvé. Ah! félicitez-moi, mon ami, félicitez-moi, cher Alfred, mon père est sauvé! Dieu, que j'ai souffert!.... Je lui devois deux fois la vie, et j'étois la cause de sa mort..... Ah! cher Alfred, s'il eût succombé, plus d'Elise pour vous; que votre cœur me pardonne! Qu'il soit mon juge, il vous dira si je pouvois survivre à mon père; mais Dieu me l'a rendu; enfin, il est sauvé.....

Ce fut hier le jour heureux; ce jour, qui devoit ramener le calme dans mon coeur, commença cependant par me causer de vives alarmes. Vers midi, mon père paroissoit toucher à son dernier moment

nous étions tous abattus, nos larmes étoient taries; mais mon ame étoit si oppressée, que je croyois ne pouvoir plus éprouver de nouvelles terreurs. Cependant un cri que ma bonne jetta, en s'approchant de mon père, me bouleversa entièrement, et je tombai sans connoissance.

En reprenant mes sens, je me trouvai dans les bras de ma tante; ses larmes inondoient mon visage. J'entendis un bruit confus, je jetai les yeux autour de moi; il y avoit un grand mouvement dans la chambre; je vis avec effroi que l'on entouroit le lit de mon père; je crus qu'il n'étoit plus...... Mes regards inquiets cherchoient la vérité, que je frémissois d'apprendre, lorsque le médecin s'écria: *Il est sauvé, je réponds de sa vie!* « Votre père est sauvé, me dit ma » tante, en me serrant dans ses bras. » Je voulus me lever, mes genoux plièrent sous moi: on me porta près du lit de mon père; je tombai à genoux, et ne pouvant parler, j'offris intérieurement à Dieu l'hommage de ma reconnoissance. Mon père me tendit

la main, je la pressai contre mon coeur. On me soutint pour m'aider à m'approcher de lui; nous ne pûmes ni l'un ni l'autre proférer une seule parole, et tous ceux qui nous entouroient répandoieut des larmes. J'appris qu'au moment où ma bonne s'étoit approchée du lit de mon père, elle avoit vu sa figure dans un état de convulsion qui l'avoit effrayée; elle crut que c'étoit son dernier moment. Cependant, à cet instant même, la nature faisoit un effort salutaire; elle lui faisoit rendre le dépôt occasionné par sa chûte, lorsqu'il se jeta dans l'eau pour me sauver. Dieux! quel moment, mon cher Alfred! Quel beau jour, que celui d'hier!

Nous passâmes une partie de la matinée en félicitations mutuelles; nous nous séparâmes enfin pour prendre du repos, le premier que j'aie goûté depuis long-tems. Le soir, en nous réunissant auprès de mon père, nous le trouvâmes encore mieux que je n'espérois. J'étois trop heureuse pour ne pas penser à vous; j'en parlai à ma tante.

Ferdinand, qui m'écoutoit, me dit qu'il vous avoit instruit des dangers que mon père avoit courus, et de leur cause. . . . Je le priai de me laisser le plaisir de vous annoncer moi-même la fin de nos malheurs ; il me promit qu'il ne vous écriroit pas par ce courier.

Ce matin, après avoir été à l'église pour y porter mes actions de graces, je suis revenue chez mon père, où je suis restée, entourée de nos amis, qui n'ont cessé de me féliciter. Après dîner, mon père s'est assoupi; je suis venue pour vous écrire. J'apprends qu'il vient de s'éveiller, et qu'il est aussi bien que la circonstance puisse le permettre ; je vous quitte pour retourner près de lui. L'esprit calme, le coeur satisfait, il ne manque plus à mon bonheur que le retour d'Alfred.

LETTRE XXXIII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key.., le 16 octobre 17..

Mon père s'est levé aujourd'hui pour la première fois; il est resté auprès du feu une heure avec nous. Je ne pouvois me lasser de le regarder; j'aurois bien voulu lui dire tout ce que j'éprouvois, mais je ne savois comment l'exprimer. Vous ne vous êtes jamais trouvé dans ma position, mon cher Alfred, vous ne pouvez pas la juger : je m'asseyois, je me levois, je riois, je pleurois, quelquefois même il me sembloit que je souffrois, et je soupirois comme si j'eusse éprouvé quelque peine. Ma tante par son aimable gaîté, amusoit mon père. Avec les graces qui la distinguent, elle faisoit remarquer dans mes gestes et sur ma figure les dif-

férentes impressions que j'éprouvois; et tandis que je ne pouvois prononcer un seul mot, elle racontoit si bien ce que j'aurois voulu dire, qu'elle soulageoit mon cœur, et ravissoit mon père, qui, par son air satisfait ajoutoit mille charmes à mon bonheur. Adèle m'étoit encore plus chère par l'intérêt qu'elle prenoit à notre situation. La Marquise, votre père, jusqu'à Ferdinand, oui Ferdinand même paroissoit attendri. Ah! que l'on sent bien son bonheur après de longues souffrances!

Comment ai-je pu quelquefois me croire malheureuse? Vivant auprès de mon père, chérie de ma tante, promise à Alfred, que me manquoit-il? Que j'avois peu de raison de murmurer et de me plaindre!.... Ah! combien au milieu de mes derniers chagrins j'ai frémi de les avoir mérités pour n'avoir pas su apprécier tout mon bonheur! Mais Dieu est bon, il n'a voulu que me faire sentir mon ingratitude, en me menaçant de retirer son bras protecteur. Que serois-je devenue, si j'avois perdu mon père! Ah!

Dieu de bonté, conservez-le moi toujours; il ne m'a jamais été plus cher !

J'ai reçu votre lettre du 7, mon cher Alfred, je viens de la relire tout à mon aise : toujours occupée, je ne l'avois que parcourue, ou du moins lue à la hâte. Je n'ai point encore dit à mon père que vous m'aviez écrit, parce que je veux choisir le tems où je pourrai être seule avec lui pour lui parler de la demande que vous faites. Votre desir de revenir est si naturel, vous vous exprimez sur mon père d'une manière si touchante, que j'ai lieu d'espérer qu'il sera sensible à ces marques d'attachement. Je crois que quand même il ne voudroit pas nous unir cette année, il ne pourra vous refuser de revenir vivre auprès de nous. Oh! je crois bien qu'il ne nous refusera pas. A sa place, il me semble que je serois aise de vous voir.

Comme vous le dites fort bien, mon cher Alfred, mon père devroit penser que son exemple suffit pour vous former : et puisque vous voulez rester avec nous, et ne point aller à Bordeaux, je ne vois point

d'obstacle à votre retour; je lui parlerai; je ne fermerai pas cette lettre sans vous instruire de ce qui se sera passé.

Adieu pour aujourd'hui.

Le 18 octobre.

C'est hier au soir seulement que j'ai pu parler à mon père : j'étois seule chez lui avec ma tante, à qui j'avois fait lire votre lettre et qui m'avoit promis d'appuyer ma demande. Toute la société étoit allé passer la journée à Arsilly.

Vers le soir, ma tante amena très-adroitement la conversation sur votre compte, en me demandant si j'avois fait lire votre lettre à mon père, et si je lui avois fait part de vos vœux pour son rétablissement. En continuant de parler de vous, elle prit de mes mains tremblantes la lettre que je donnai en rougissant. Je suis devenue si susceptible, que la moindre chose me rend craintive. Depuis le jour où vous nous avez quittés, j'ai eu tant de sujets d'inquiétude, que je ne puis plus entendre prononcer votre nom

sans ressentir une émotion trop vive. Pourquoi trembler? pourquoi rougir chaque fois que je parle, ou que j'entends parler de vous? Mais aussi les choses ne vont jamais selon mes desirs. Ah! je serois trop heureuse si mon père avoit un peu de ma manière de voir l'avenir et sur-tout de le craindre, et s'il étoit persuadé comme moi que vous gagneriez beaucoup à rester près de lui, tandis que vous courez mille dangers à vivre loin de nous!

Ma tante prit votre lettre en souriant, et en fit lecture, de manière à faire valoir vos expressions. Elle appuya principalement sur ces choses, qui peignent si bien vos sentimens pour mon père : elle tira parti de tout cela de la manière la plus touchante. Je crus que mon père alloit consentir à votre retour, sans qu'il fût nécessaire que je me joignisse aux sollicitations de ma tante; mais après avoir écouté cette lecture avec un air d'intérêt, et quelquefois même avec attendrissement, il me dit : « Tu ne doutes pas, ma chère Elise, que je ne veuille

ton bonheur ? Tu aimes Alfred, et moi aussi je l'aime : il a un bon cœur, il t'aime tendrement, j'en suis persuadé ; mais il a encore besoin de quelques épreuves ; je ne suis point assez sûr qu'il puisse faire ton bonheur, pour oser m'en rapporter aussi légèrement à ses promesses. » Ma tante qui vit que les larmes rouloient dans mes yeux, prit la parole et dit tout ce que j'aurois pu dire moi-même pour obtenir votre retour. Cela me donna le tems de me remettre ; j'eus assez de courage pour oser parler ; je fis le tableau de la vie que nous mènerions ; je représentai à mon père qu'il falloit que vous fussiez bien raisonnable pour préférer la vie de la campagne aux plaisirs du grand monde ; je lui fis sentir combien il étoit dangereux de vous exposer à perdre ces bonnes dispositions, et que les dissipations après lesquelles il vous faisoit courir pourroient les diminuer, peut-être même les anéantir. En disant ces mots je ne pus retenir mes larmes ; cependant mon père n'avoit rien décidé, j'espérois encore. Voyant

l'état où j'étois, il me fit asseoir auprès de lui, et me demanda si je ne croyois pas lui être chère; si je n'avois pas confiance dans sa tendresse, et si je ne pensois pas que son expérience dût lui faire juger mieux que moi ce qui pouvoit assurer mon bonheur?

La poitrine gonflée de soupirs, je ne pus rien répondre. Ma tante sollicita de nouveau en notre faveur. Mon père ne répondit d'abord que quelques mots; mais ensuite il parut fâché d'être pressé si vivement: il dit d'un ton sévère, et qui me fit trembler: « Alfred a besoin de rester quelque tems avec M. l'abbé Aimery; il a besoin d'être éloigné de son père qui le gâte par des complaisances et une tendresse mal entendue. M. l'Abbé restant le maître, veillera sur lui; il n'a pas l'aveuglement paternel; il empêchera des fautes, ou saura l'en faire rougir. J'ai pour cela mes raisons. Je veux que ma fille soit heureuse. »

Des fautes qu'il faut empêcher! Il a ses raisons!... Bon Dieu! qu'a donc fait Al-

fred ? En quoi a-t-il pu déplaire à mon père ?.....

Ces pensées m'occupèrent toute la soirée : je surpris des regards entre mon père et ma tante; ceux de mon père me parurent sévères; ceux de ma tante avoient un air suppliant dont je fus touchée. Je m'approchai d'elle, et je lui dis tout bas de ne plus parler à mon père d'une chose qui paroissoit lui déplaire. Je m'efforçai de cacher mon chagrin; je reportai mes pensées vers le jour heureux qui me rendit mon père; j'élevai au ciel des actions de graces, et la reconnoissance dont je me sentis pénétrée m'aida à cacher mon trouble. Mon père parut content de moi ; mais qu'il étoit loin de se douter des efforts que je faisois pour renfermer le murmure au fond de mon cœur!

Qu'avez-vous donc fait, Alfred ? Pourquoi mon père s'est-il obstiné à refuser votre retour ? Mon père est bon, je sais combien il m'aime. Il n'est pas naturel qu'il s'obstine à me désespérer quand il sait qu'il n'auroit qu'à dire un mot pour qu'il ne man-

quât rien à mon bonheur ; il assure que c'est pour mon bien, qu'il s'oppose à mes desirs ; c'est certainement une defaite. L'auriez-vous offensé? Si c'est par quelque légèreté, unissons-nous pour lui en demander pardon ; oh! ce sera de bien bon cœur que je solliciterai votre grace. Mon père est très-sévère ; vous êtes quelquefois un peu étourdi : il n'en faut pas davantage pour tout gâter. Seroit-ce quelque chose de sérieux?..... Je ne sais qu'en penser.... Mais ce mystère m'inquiète beaucoup.

Je croyois qu'il étoit si simple que vous revinssiez près de nous!... Mais que s'est-il donc passé? Pourquoi ne pas me le dire? Si je le savois, je pourrois peut-être encore tout réparer. Je n'ai pas de secret pour vous, moi, je ne vous cache rien ; mais les hommes sont si orgueilleux, que vous rougiriez peut-être de convenir de quelque faute, et de vous humilier auprès de mon père. Alfred, vous devez sûrement avoir des torts à vous reprocher ; car comment

accuser mon père ! Il ne m'a pas sauvé la vie pour me rendre malheureuse !

Vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute si vous ne revenez pas ; vous voyez que notre bonne tante n'a rien négligé pour nous servir. Adieu, Alfred ; je vous en conjure, soyez donc tel que vous desire mon père.

LETTRE XXXIV.

FERDINAND A ALFRED.

Au château de Key... le 24 octobre 17..

A minuit.

Adieu, céleste Elise ! Adieu, temple de la vertu, séjour des graces, adieu. Les premiers rayons du soleil éclaireront ma marche rapide ; tout dormira encore dans le château, lorsque j'obéirai aux ordres du destin, en courant me livrer aux voluptés du monde ; telle est mon étoile..... La tienne est heureuse en ce moment. Ne sachant pas faire de vers, je ne t'ennuierai pas

d'un long poëme ; l'occasion étoit cependant attrayante. Ecrire la nuit, partir au point du jour, quitter les plaisirs champêtres, avoir une fête villageoise à raconter, que de motifs pour entasser rimes sur rimes ! Combien, en pareille occasion, l'ennuyeuse prolixité de nos auteurs auroit trouvé à s'exercer !..... Que l'on me rende donc grace, si je n'importune personne par mes prétentions à faire des vers; car,

Je pourrois, comme un autre, en faire de méchans;
Mais je ne veux jamais en fatiguer les gens.

Ce fut avant-hier que M. Duménil reçut les députés des familles, dont il a fait le bonheur par ses bienfaits. Un homme et une femme de chacune de ces familles arrivèrent à midi dans le grand vestibule, et je t'assure qu'il y avoit foule. M. Duménil devoit le traverser pour se rendre à la chapelle; lorsqu'il parut, mille cris de joie se firent entendre; chacun le bénissoit; son cœur dut être content. Encore foible, il s'appuyoit sur le bras de Marvel, son intendant; Elise suivoit modestement, en

baissant les yeux avec son air angélique. Toute la famille entra dans la chapelle, suivie de ceux qui purent y trouver place. Lorsque nous voulûmes sortir, ils se rangèrent en deux haies ; la sainteté du lieu empêcha les cris de joie, mais un doux murmure les remplaça. Quand M. Duménil fut rentré dans le salon, tous les paysans entourèrent le médecin, chacun lui apportoit son offrande ; il voulut refuser ces dons, mais un coup-d'oeil d'Elise le força de les accepter. Alors les actions de graces lui furent prodiguées ; des fruits, des fleurs, des anneaux d'or furent les présens des femmes ; les hommes donnèrent de l'argent, des oeufs, des fromages, et même quelques brebis, qu'ils avoient amenées avec eux. Pendant ce tems, M. Duménil se préparoit dans le grand salon à recevoir les complimens des députés. Des tables furent dressées pour leur dîner dans la salle de billard, et la grande galerie fut arrangée pour le bal villageois. La santé de M. Duménil ne permettoit pas dans cette saison une fête champêtre.

Madame de Pressange vint nous annoncer qu'on pouvoit entrer ; elle m'engagea à me mettre à la tête des hommes, Elise devoit conduire les femmes. Un profond soupir et une aimable rougeur me firent sentir les regrets qui oppressoient son coeur, lorsque je lui demandai la permission de remplir la place que l'on me donnoit. Hélas ! c'étoit bien malgré moi, que j'usurpois les droits d'Alfred ! . . . Je fus touché de l'air de tristesse qui se répandit sur sa charmante figure, j'osai lui en parler ; elle ne me répondit rien, mais je vis ses paupières se baisser, et une larme s'échapper. Je m'éloignai en pensant quelle seroit sa douleur, si elle savoit la véritable cause de l'opiniâtre refus de son père. Pauvre petite ! Elle a fait encore, à ce que m'a dit ma soeur, quelques tentatives pour ton retour. De grace, sois discret, et ne blesse jamais un coeur aussi délicat.

Elise entra la première, à la tête des femmes ; nous suivîmes tous. M. Duménil se leva, et vint au milieu de nous. Elise lui présenta les femmes ; j'en fis autant des

hommes. Un d'eux se détacha, il fit à M. Duménil, au nom de tous, un petit compliment, qu'il reçut avec grace. Après y avoir répondu avec bonté, il annonça qu'il avoit accordé à Elise la demande qu'elle lui avoit faite, de marier tous les ans à la même époque, trois jeunes filles. Elise appella sa soeur de lait; elle la présenta à son père, comme la première en date pour l'année prochaine, et la donna pour exemple aux autres jeunes filles, en les exhortant à se disputer, par leur bonne conduite, l'honneur d'être choisies pour la suivre à l'autel. Le père nourricier d'Elise, ce pauvre Blaise, fondoit en larmes. Cette scène touchante fut suivie de nouveaux cris de joie, et les paysans quittèrent le salon, en comblant de bénédictions M. Duménil et sa fille.

Je ne te ferai pas les détails du dîner, ni ceux du bal; Elise étoit par-tout, et toujours pleine de soins et d'attention. Cependant, au milieu de la joie générale, je la surprenois quelquefois rêveuse; mais je savois le moyen de la distraire; un mot sur le

motif de cette fête, suffisoit pour changer l'expression de sa figure; le nuage de tristesse s'évanouissoit, et l'on voyoit briller dans ses yeux une joie douce et pure.

Je ne sais si je dois te féliciter; sans doute le retour de M. Duménil à la vie est une justice du ciel, c'est un bonheur pour bien des personnes; mais toi, sauras-tu remplir toutes les conditions du traité? Et celui qui fera le bonheur de tant de monde ne peut-il pas, par trop de sévérité, faire le malheur de mon ami? Espérons au moins qu'à l'avenir tu seras assez prudent pour lui paroître tel qu'il veut que tu sois.

N'ayant plus rien à faire ici, ton père part avec moi; nous passerons deux jours à Bordeaux, et nous irons ensuite rejoindre madame de Grandval.

Ma mère et ma soeur resteront à Key... encore huit jours. M. Duménil, sans doute pour distraire sa fille, a engagé madame de Pressange à ne retourner à Bordeaux qu'avec lui; il avancera son retour à la ville. Il dit hier à sa fille, qu'après tant d'alarmes, il falloit chercher un peu de dissipation.

Ainsi, vers le milieu du mois prochain, cet astre brillant viendra éclipser les charmes de nos belles. J'espère que sous l'égide de l'aimable tante, M. Duménil permettra à sa fille de parer nos assemblées. L'entrée d'Elise dans le monde me présente plus d'un motif d'intérêt; je suivrai les progrès de sa réputation; sa conduite, l'impression qu'elle recevra de celle des autres, les hommages que lui attireront ses charmes, la jalousie qu'elle inspirera, tout en elle sera pour moi un sujet d'observations. Celle qui doit être la compagne d'Alfred devient si intéressante pour moi, que mon amour-propre même se trouve engagé dans la moindre de ses démarches, et je m'enorgueillis d'avance des succès qu'elle aura.

Adieu, mon ami. Ne nuis pas à ton bonheur par trop de scrupule; crois à mon éternelle amitié, et livre-toi à mes conseils.

FERDINAND.

FIN DU TOME PREMIER.

